LIVRE SEPTIÈME

Les Arabes.

SOURCES PRINCIPALES :

Sources orientales: La Bible, livre de la *Genèse* et prophéties d'Isaïe. — Duemichen, *Historische Inschriften altægyptischer Denkmaeler, Zweite Folge*, Leipzig, 1869, in-f°. — Rawlinson et Norris, *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, tomes I et II. — Ibn-Khaldoun, *Prolégomènes historiques*, traduction de M. de Slane; en cours de publication. — Aboulféda, *Historia anteislamitica*, traduction latine de Fleischer. — Le Coran.

Sources occidentales : Schultens, *Historia imperii veterum Yoctanidarum*, 1786. — Pococke, *Specimen historiæ Arabum*, Oxford, 1806. — Volney, *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, tome I — F. Fresnel. *Lettres sur l'histoire des Arabes*, Paris, 1836-1838. — Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes avant l'islamisme*, tome I. — Osiander, *Zur himjârischen Alterthums-und Sprachkunde*, Leipzig, 1856; nouveaux travaux sous le même titre publiés après sa mort à Leipzig en 1865 et 1866.

CHAPITRE PREMIER

GÉOGRAPHIE ET ANCIENNES POPULATIONS DE L'ARABIE.

— Régions principales de la péninsule Arabique.

I. — Intermédiaire entre l'Afrique et le reste de l'Asie, la péninsule arabique borde, au sud-est, une partie de

l'Océan Indien, et du côté opposé elle toucherait à la Méditerranée sans l'interposition de la Syrie; au nord-est ses limites variables suivent le plus souvent l'Euphrate. Le golfe qui, à l'est, la sépare de la Perse, prend le nom de ce dernier pays; mais l'Arabie donne elle-même son nom au golfe occidental, golfe Arabique ou mer Rouge, au delà duquel nous trouvons l'Egypte et l'Ethiopie.

Cette position fait de l'Arabie en quelque sorte le centre de l'ancien continent, le centre autour duquel se sont établies les civilisations primitives. Aussi dès les âges les plus antiques de l'humanité a-t-elle offert une route et un entrepôt au commerce qui lie les peuples. Ses habitants, demeurés toujours dans la demi-barbarie de l'état nomade, ont fait, au travers de leurs déserts, l'office de voituriers pour les relations entre les nations civilisées de l'Egypte, du bassin de l'Euphrate et de l'Inde. Aussi, bien que l'histoire de l'Arabie soit enveloppée de ténèbres que l'on ne parviendra sans doute jamais à dissiper complétement, il est impossible d'exclure ce pays des annales de l'Orient antique et du tableau de sa civilisation. C'est pour cela que nous avons cru nécessaire de consacrer un livre spécial à l'histoire des Arabes. Nous en esquisserons les principaux traits, tels que l'on parvient à les discerner, mais sans pouvoir entrer dans de grands détails, pour lesquels les renseignements nous font défaut, et nous essayerons de caractériser le rôle qu'eut dès la plus haute antiquité ce peuple, appelé plus tard, avec Mahomet et ses successeurs, à une si prodigieuse fortune.

II. — Les Grecs et les Romains divisaient la péninsule arabique en trois grandes régions, déterminées par la nature générale du pays. C'étaient au nord-ouest l'Arabie Pétrée, région de montagnes rocheuses et stériles, dont les vallées seules sont susceptibles d'être cultivées

et de nourrir une population agglomérée; elle embrasse la presqu'ile du Sinaï et le rivage oriental du golfe Elanitique, aujourd'hui golfe Akabah ; à l'ouest et au sud l'Arabie Heureuse, dans laquelle on comprenait tous les cantons fertiles et habités par une population d'agriculteurs sédentaires qui s'étendent le long du rivage de la mer Rouge et occupent surtout la partie méridionale de la péninsule, jusqu'à l'entrée du golfe Persique; enfin le centre et la région de l'est avaient reçu le nom d'Arabie Déserte ; la plus grande partie de la superficie de cette contrée, la plus vaste des trois, est en effet couverte de solitudes de sables où errent des tribus nomades; le désert n'y est interrompu que par des oasis semés de distance en distance, qui sont devenus, dès la plus haute antiquité, des centres de population fixe.

Ces divisions ont toujours été inconnues des Arabes. Précisément par ce qu'elles ont de vague, elles sont commodes lorsqu'il n'est pas nécessaire de déterminer exactement une position. Mais l'historien qui veut donner aux faits toute leur précision doit préférer les divisions plus nettes et mieux circonscrites, appliquées à des pays bien déterminés, dont se servent les Arabes.

III. — La longue chaîne de montagnes qui, de la Palestine, descend vers l'isthme de Suez et se prolonge ensuite, presque parallèlement à la mer Rouge, jusque vers l'extrémité sud de l'Arabie, s'appelle *Hedjâz* (barrière), et donne son nom à toute la contrée qu'elle traverse avant d'arriver au Yémen. Le Hedjâz, entendu dans son sens le plus large, comprend donc l'Arabie Pétrée et une portion de l'Arabie Heureuse des anciens. Mais dans cette vaste région l'on peut distinguer quatre provinces assez bien caractérisées. C'est d'abord, au nord, l'Arabie Pétrée, à laquelle il est bon de conserver son appellation antique pour ne pas compliquer la no-

menclature de trop de noms difficiles à retenir; elle comprend les deux pays des Edomites et des Madianites. Vient ensuite le Hedjâz proprement dit, dont Yambo et Médine, l'antique Yathrib, sont les deux principales villes. Au sud de cette province est le Tihâma (contrée chaude ou maritime), où s'élèvent la Mecque et Djeddah. Enfin, la dernière et la plus méridionale des quatre provinces est l'Asyr, qui confine au Yémen.

Le Yémen proprement dit est le pays qui forme l'extrémité sud-ouest de la péninsule arabique, et qui est baigné à l'ouest par la mer Rouge, au sud par l'Océan indien. Il confine au nord avec le Hedjâz, à l'est avec le Hadhramaut. Parmi les villes les plus remarquables du Yémen, on cite Mareb ou Saba, depuis longtemps ruinée, Zhafâr, Sanâa, Nedjrân et Aden. Le nom de Yémen est pris souvent dans une acception étendue pour désigner l'Arabie méridionale. Il embrasse alors, outre le Yémen proprement dit, le Hadhramaut, et la contrée de Mahra, qui est à l'orient du Hadhramaut.

Au delà du pays de Mahra, à la pointe sud-est de la péninsule, est la contrée d'Oman, et au nord de celle-ci le pays de Bahreïn ou d'El-Ahsa, sur le golfe Persique. Ce dernier est aussi appelé pays de Hedjer, du nom de son principal canton. Il serait, du reste, possible de distinguer, comme deux provinces de Bahreïn, El-Ahsa et le Hedjer, le premier se trouvant au nord du second.

Le Nedjd (pays haut) est le vaste plateau, parsemé de quelques ondulations de terrain, qui occupe toute l'Arabie centrale. Il commence vers l'ouest, au versant oriental des montagnes du Hedjâz. Ce versant, beaucoup plus court et moins escarpé que le versant occidental des mêmes montagnes, indique que le plateau intérieur de l'Arabie est à une assez grande élévation au-dessus du niveau de la mer. On nomme la portion du Nedjd qui vient toucher au Yémen *Nedjd du Yémen*, sa portion

septentrionale simplement *Nedjd.* Ces deux parties sont séparées par une province montueuse appelée Yemâma. Au nord du Nedjd est le désert de Syrie, qui ne fait pas partie de l'Arabie proprement dite, mais où des tribus arabes errent maintenant, après avoir remplacé les tribus araméennes qui dans la haute antiquité y menaient la vie de nomades; au nord-est sont les déserts de l'Irâk (*Barriyât-el-Irâk*), bordant le territoire fertile de la portion de la Chaldée, située sur la rive droite de l'Euphrate, l'Arphaxad du chapitre X de la Genèse, et séparant ce territoire des parties cultivables de l'Arabie. Vers l'est, le Nedjd est séparé du pays d'El-Ahsa par un de ces rameaux de désert que les Arabes appellent *néfoud.* Enfin, au sud s'étend le vaste désert de Dahnâ, le plus grand de toute la péninsule, sur lequel on ne possède jusqu'à présent aucun renseignement précis. Il sépare le Nedjd du Hadhramaut et du pays de Mahrah. Le Nedjd lui-même est coupé de distance en distance par des déserts beaucoup moins étendus, qu'il faut traverser pour aller de l'un à l'autre de ses cantons.

— Couches successives de population dans l'Arabie.

I. — La population de l'Arabie a fini, après de longs siècles, et surtout à la suite du grand événement de la prédication et du triomphe de l'islamisme, par devenir uniforme dans toute l'étendue de la péninsule, par avoir la même civilisation, les mêmes mœurs, la même religion et parler la même langue. Mais il n'en fut pas toujours ainsi. Ce ne fut que lentement et graduellement que les habitants des diverses parties de l'Arabie en vinrent à se confondre en une seule population. Dans la

haute antiquité, au contraire, les plus profondes différences ethnographiques et linguistiques séparaient les nations qui habitaient les diverses régions de cette vaste contrée, tout autant que les déserts pouvaient le faire. Plusieurs races distinctes vinrent successivement fournir à la population de la péninsule des éléments entre lesquels la fusion ne s'opéra que très-tard. Leurs génies, leurs mœurs, leurs civilisations, par leur opposition même, montraient que ces peuples ne sortaient pas du même sang. Jusqu'au temps de Mahomet on parla en Arabie plusieurs langues entièrement différentes, et ce fut l'islamisme seul qui généralisa l'usage de celle de ces langues à laquelle on est convenu de donner le nom d'*arabe*.

II. — Les rares historiens arabes vraiment dignes de ce nom qui ont su apporter quelque esprit critique dans la manière dont ils recueillaient les souvenirs traditionnels de leur pays, comme Ibn-Khaldoun, distinguent trois couches successives de population dans la péninsule. Ils désignent les Arabes primitifs, secondaires et tertiaires par les trois noms de *Ariba*, *Moutéarriba* et *Moustariba*, qui, dérivés d'un même radical, indiquent par la nuance de signification attachée à leur forme grammaticale la gradation des époques où les populations se sont naturalisées dans le pays. Cette distinction concorde exactement avec les données fournies par la Bible, bien que présentée sous une forme assez différente pour qu'on ne puisse pas la croire empruntée aux livres saints sous l'influence des doctrines musulmanes.

Les *Ariba* sont les premiers, les plus antiques habitants de l'Arabie. On y distingue principalement deux grands peuples, les Adites, issus de Cham, et les Amâlica, rangés dans la branche d'Aram parmi la descen-

dance de Sem, puis, comme nations de moindre importance, les Thémoudites, du sang de Cham, et les gens de Tasm et de Djadis, de la famille d'Aram.

Les *Moutéarriba* se composent de la masse des tribus sorties de Jectan, fils d'Héber, appelé constamment Cahtân par la tradition arabe.

Quant aux *Moustárriba,* ceux dont l'origine est la plus moderne, ce sont les tribus Ismaélites, dont les commencements furent bien modestes, et qui, longtemps concentrées dans une partie restreinte du Tihâma, n'ont rayonné que fort tard sur le Hedjâz, le Nedjd, les déserts de l'Irâk et de la Mésopotamie, où elles ont fini par absorber les tribus Jectanides antérieures.

Nous nous occuperons successivement de ces diverses populations.

— Les Adites ou Kouschites de l'Arabie méridionale.

I. — Les traditions arabes donnent pour premiers habitants au Yémen, au Hadhramaut, au pays de Mahra et à l'Oman, les Adites, issus du sang de Cham. Ce souvenir est pleinement d'accord avec les renseignements contenus dans le chapitre X de la Genèse, où nous voyons en effet une partie considérable de la descendance de Kousch occuper la même région, dans laquelle l'antique présence des Kouschites est aussi attestée par les découvertes de la science moderne.

Le livre inspiré donne pour fils à Kousch *Saba, Havila, Sabatha*, *Raâma*, *Sabathaca*, et comme fils à Raâma *Séba* et *Dedan*. Ce sont, conformément au système constamment employé dans ce document, autant de populations.

Saba ne peut donner lieu à aucun doute. C'est le nom que les écrivains de l'antiquité classique attribuent d'un accord unanime aux habitants du Yémen. Nous voyons par leurs propres monuments que ces habitants, ces Sabéens des Grecs et des Romains, appelaient eux-mêmes leur pays Saba et appliquaient aussi quelquefois ce nom à leur capitale, appelée plus ordinairement Mariab (aujourd'hui Mareb).

L'identification de Sabatha n'est pas moins certaine. C'est le Hadhramaut, dont la capitale garda le nom de Sabota jusqu'après l'ère chrétienne, nous l'apprenons par le Périple grec de la mer Erythrée, par Pline et par les inscriptions indigènes du Yémen.

Havila, tous les commentateurs sont d'accord pour le reconnaître, est la partie septentrionale du Yémen, touchant à l'Asyr, où Pline et Strabon placent de leur temps des *Chavilæi*, où les géographes arabes signalent un canton de *Khaulan*, où existe enfin de nos jours encore une tribu de *Kholan*.

Nous reportons *Sabathaca* sur la côte d'Afrique, là où les monuments hiéroglyphiques de l'Egypte placent un peuple du nom de *Sahaba*, et nous croyons, avec la plupart des critiques qui ont étudié le chapitre X de la Genèse, qu'il représente les premières tribus sabéennes ou Kouschites d'Arabie qui passèrent en Abyssinie.

Raâma appartient, au contraire, positivement à l'Arabie méridionale, et sa place y est certaine. Le nom s'en est conservé jusqu'aux siècles classiques dans la *Rhegma* du géographe Ptolémée, ville située sur le détroit qui donne accès au golfe Persique. Le pays de Raâma est donc, sans aucun doute possible, l'Oman.

Dans le système du document généalogique conservé par Moïse, les deux fils de Raâma sont deux nations sorties postérieurement de ce pays et qui se sont étendues

près de ses frontières. C'est donc dans le voisinage de l'Oman qu'il faut chercher *Dedan* et *Séba*.

Le nom de *Séba* se trouve encore aujourd'hui dans la tribu des Benou-es-Sab qui habite une partie de l'Oman, et il est un des éléments composants du nom de la ville de *Batrasabbe* que Pline signale dans la même contrée. La position de cette ville n'est pas connue d'une manière précise, mais nous inclinons à placer Séba dans le midi de l'Oman et dans le pays de Mahra, qui autrement formerait entre Sabatha et Raâma une lacune dans la chaîne des populations Kouschites occupant toute la côte de l'Arabie méridionale.

Quant à *Dedan*, sa situation a été depuis longtemps reconnue par les commentateurs. Le nom s'est maintenu en effet dans celui de la petite île de Daden, l'une des îles Bahreïn. Dedan représente donc les tribus Kouschites qui s'établirent dans la province d'El-Hihsa ou de Bahreïn ; mais elles ne purent y fixer leur demeure qu'après la migration des Chananéens, premiers habitants de la contrée. Antérieurement à cette migration, qui leur donna un large et fertile espace où s'étendre, les tribus de Dedan devaient habiter au sud des Chananéens, sur la frontière de l'Oman, ou peut-être en arrière d'eux, dans la partie orientale du Nedjd proprement dit.

Toutes ces nations Kouschites du midi de la péninsule arabique parlaient des dialectes d'une même langue, celle que l'on a pris l'habitude d'appeler *himyarique*, mais qu'il serait plus juste de désigner par le nom plus large de *sabéen*. Nous avons dit quelques mots de cette langue dans le premier livre de notre Manuel. Elle appartient à la famille dite *sémitique*, et dans cette famille, au groupe spécial que nous avons proposé, d'accord avec M. Renan, de former sous le nom de *groupe kouschite*. Elle est en effet intimement apparentée, d'un côté à

l'assyrien, l'idiome des vieux Accadiens kouschites du pays de Sennaar, de l'autre au ghez, c'est-à-dire à la langue que les Sabéens passés en Abyssinie y portèrent avec eux. L'arabe a, depuis l'établissement de l'islamisme, remplacé cette langue dans le Yémen, le Hadhramaut et l'Oman; mais il paraît qu'un dialecte en est encore parlé dans le pays de Mahra.

II. — Nous venons de dire que les tribus de Dedan n'avaient pu s'étendre le long de la mer, dans le pays de Bahreïn, qu'après la migration des Chananéens. On se souvient en effet que nous avons établi dans le livre précédent, grâce aux traditions des Phéniciens recueillies par les écrivains de l'antiquité classique, que la patrie première de la race de Chanaan avait été dans cette partie de l'Arabie, et qu'elle n'en était sortie qu'un peu plus de vingt siècles avant l'ère chrétienne, pour se diriger vers la Syrie. Nous avons alors essayé de restituer l'itinéraire de la migration chananéenne au travers du Nedjd et du Hedjâz et nous avons reconnu une colonie de cette race, demeurée en arrière sur la route, dans les Horréens de la Bible, les Thémoudites des légendes arabes, cette curieuse population de troglodytes qui habitait le canton de Medaïn-Sâleh, appelé aussi *Diâr Thémoud* (pays de Thémoud) ou *Hidjr*, et y a laissé de nombreux vestiges de son passage.

Après être demeurés en ces lieux pendant deux ou trois siècles et y être parvenus à un haut degré de prospérité, grâce à leur situation d'intermédiaires indispensables pour le commerce entre la Syrie et le Nedjd ou le Hedjâz, les Horréens furent écrasés et en grande partie détruits par Chodorlahomor, le grand conquérant élamite, dans le cours de ses campagnes victorieuses en Syrie et en Arabie. Les Arabes ont conservé la tradition de ces événements, et le nom du destructeur des Hor-

réens habitants de Thémoud n'a subi dans leurs souvenirs aucune altération. Mais les faits se sont profondément dénaturés, à part le point essentiel de l'anéantissement du peuple. Il est bon, croyons-nous, de rapporter ici le récit tel que le font les Arabes, pour habituer le lecteur, dès le début de ce livre, à la nature de transformation que les faits de l'histoire ancienne subissent toujours sous l'action de l'imagination déréglée des Arabes, et surtout sous celle du bizarre système religieux qui leur fait introduire partout l'un ou l'autre des trois cents prophètes qu'ils comptent avant Mahomet et qu'il leur faut bien, bon gré malgré, placer dans l'histoire.

« Les Thémoudites se creusaient des demeures dans les flancs des rochers. Adonnés à l'orgueil et à l'impiété, ils prétendaient, à l'abri de leurs cavernes, braver la puissance divine. Au temps d'un de leurs rois, appelé Djondâ, un prophète, Sâlih, appartenant à l'une de leurs familles, les exhorta à renoncer à l'idolâtrie. Ils lui demandèrent un signe de sa mission. Sâlih fit sortir du sein d'un roc une chamelle et son petit. Malgré ce prodige, les Thémoudites restèrent incrédules. Sâlih leur avait recommandé de respecter la chamelle miraculeuse; mais un nommé Codâr-el-Ahmar (Chodorlahomor) la tua d'un coup de flèche. Son action coupable fut le signal de la vengeance céleste. Sâlih annonça aux Thémoudites que dans trois jours ils seraient détruits. En effet, au matin du quatrième jour, la foudre tomba sur eux et les anéantit. »

Après leur désastre, les restes des Horréens se retirèrent dans le mont Séir, au nord du golfe Elanitique. C'est là qu'ils habitaient au temps d'Isaac et de Jacob. Mais bientôt ils achevèrent de disparaître et se fondirent sans doute au milieu des populations voisines, car les

Edomites les remplacèrent dans la possession de la montagne de Séir.

Le canton de Thémoud, abandonné par eux, devint la demeure d'une tribu jectanide que la Bible appelle les Hagaréens ou gens du Hidjr. Ce sont les seconds Thémoudites des traditions arabes, les *Thamudeni* qui, du temps de l'empire, fournissaient des cavaliers aux armées romaines.



— Les tribus araméennes.

I. — Toute la race des Araméens ne s'était pas fixée, vivant de la vie agricole, dans la Syrie et dans le pays de Naharaïn entre l'Euphrate et le Chaboras. Un certain nombre de tribus de la même race étaient demeurées fidèles à la vie nomade, toujours si chère aux Sémites, et la menaient dans le désert de Syrie, comme par exemple les gens de Palmyre et des cantons environnants, qui dans toute la durée de l'antiquité se montrent à nous comme purement araméens. C'est à ces tribus nomades du sang d'Aram que se mêlèrent les tribus tharéchites descendues de Nachor, le frère d'Abraham, dont un des fils est appelé dans la Bible « Camuel, le père des Araméens. »

Des populations araméennes avaient même pénétré dans l'Arabie et quelques-unes s'y maintinrent très-longtemps intactes. Trois des fils d'Aram dans la généalogie du chapitre X de la Genèse appartiennent à la péninsule arabique : ce sont *Hus*, *Gather* et *Mes*.

Hus désigne un canton situé au nord-est de la montagne de Séir, tout à côté du pays qu'habitèrent les Édomites ; c'est dans ce canton que la Bible fait naître le patriarche Job. Il fut primitivement habité par une

tribu des Horréens, et la Genèse à cause de cela enregistre un *Hus* dans la postérité de Séir l'Horréen. Les descendants d'Aram succédèrent aux premiers habitants chamites; puis des familles issues de Nachor s'adjoignirent à eux dans ce canton, car nous voyons encore une fois reparaître le nom de *Hus* parmi les enfants du frère d'Abraham.

Gather ne répond à aucune localité connue, mais une tradition très-antique et constante chez les Arabes donne comme ses descendants les tribus de *Tasm* et de *Djadis*. La première habitait le canton de Djauf au nord-ouest du Nedjd, où elle subsista jusque dans le IIIe siècle de l'ère chrétienne; son histoire est enveloppée de telles obscurités qu'on dit proverbialement chez les Arabes des « contes de Tasm » pour désigner un récit fabuleux et incroyable. La seconde tribu, celle de Djadis, mentionnée par le géographe grec Ptolémée sous le nom de Jodisites, avait sa résidence dans le Yemâma.

Quant à *Mes*, on ne peut pas, il est vrai, déterminer son pays avec précision, bien que des indices assez puissants soient de nature à le faire chercher entre le pays de Bahreïn et l'embouchure du Schatt-el-Arab. Mais dans tous les cas ce nom de *Mes* ou *Messa* appartient incontestablement à un canton de l'Arabie. Il se montre à nous de nouveau dans la liste des fils d'Ismaël, sans doute parce qu'une tribu ismaélite était venue se superposer dans ce canton aux Araméens. En parlant de la postérité de Jectan, la Bible dit enfin qu'elle « occupa depuis le canton de Mesa jusqu'à la « montagne orientale de Séphar (dans le pays de « Mahra). »

— Les Amâlica.

I. — A côté des tribus de pure race araméenne éparses dans quelques parties de l'Arabie, nous devons, pour compléter le tableau des habitants primitifs de la péninsule antérieurement à l'établissement des Jectanides, placer la grande nation des Amâlica, la plus considérable du nord de l'Arabie, qui tenait d'assez près aux Araméens. Les plus antiques traditions arabes disent en effet que les Amâlica étaient issus d'*Aram* et de *Lud*. Il ne s'agit bien évidemment pas du Lud qui dans la généalogie de Sem personnifie les Lydiens et qui n'a rien à voir ici, mais bien du Lud chamite, fils de Mitsraïm, qui représente la race même des Égyptiens, appelée dans leur propre langue *rout*. La tradition nous présente donc les Amâlica comme un peuple mixte, tenant à la fois des races de Sem et de Cham et issu d'un mélange d'Araméens et d'Égyptiens, donnée parfaitement acceptable par la critique, car ils habitaient la portion de l'Arabie la plus voisine de l'Égypte, entre autres la presqu'île de Sinaï, où s'était étendu un peuple du même sang que les Égyptiens, les Anou.

Les Amâlica sont les Amalécites de la Bible, les Schasou des monuments égyptiens. Ils occupaient originairement un très-vaste territoire, qui comprenait presque toute l'Arabie Pétrée et le Hedjâz, depuis la frontière d'Égypte jusqu'à la Mecque, en passant par Ayla, l'Elath de la Bible, le mont Seir, Tayma, Khaybar et Yathrib. Nous connaissons les noms de leurs tribus fixées dans le territoire de cette dernière ville et réunies sous le nom collectif de *Djâçim*; c'étaient celles de

Laff, d'Abîl, de Sâd, de Matar, d'Azrak, de Ghifâr et de Bodayl.

II. — Un peu plus tard nous voyons les Amâlica se diviser en trois branches : les *Amâlica* proprement dits ou de race pure, qui sont les Amalécites entendus dans le sens restreint où la Bible emploie le plus souvent ce mot, c'est-à-dire la fraction de la nation qui habitait le désert entre l'Egypte, la Palestine et le massif montueux du Sinaï; les *Arcam*, qui sont d'abord fixés à Tayma et dans la partie orientale de l'Arabie Pétrée; enfin les *Catoûra*, qui s'étendent d'abord jusqu'à la Mecque.

Ces derniers, comme M. Caussin de Perceval l'a établi d'une manière décisive, correspondent aux tribus que la Genèse donne comme descendant d'Abraham par Céthura, sa seconde femme. Mais il n'est pas possible d'entendre ici le langage de la Bible au pied de la lettre, car dès la seconde génération après Abraham la Genèse nous montre les Madianites, qui sont rapportés à cette descendance du patriarche, comme formant déjà un grand peuple. En rattachant les Catoûra à la race plus ancienne des Amâlica, la tradition arabe nous fournit une indication précieuse, qui permet d'interpréter avec vraisemblance le texte sacré. Les familles issues d'Abraham et de Céthura — qui étaient elles-mêmes d'un sang mixte entre les Sémites et les Chamites, puisque Céthura est donnée comme Egyptienne — n'allèrent pas peupler une contrée déserte. Elles s'établirent dans des cantons habités déjà par un rameau des Amâlica, auquel elles imposèrent leur surprématie et leur nom. En énumérant les fils d'Abraham et de Céthura, la Bible nous fait donc connaître les diverses tribus des Catoûra; les noms, tels qu'elle les fournit, sont ceux de Zamran, Yekschan, Madan, Madian, Yeschbok et

Schonah; quant à Yekschan, il se subdivise en deux rameaux, Scheba et Dedan (qu'il ne faut pas confondre avec le peuple du même nom habitant le Bahreïn). De toutes ces tribus, la plus importante était celle de Madian, qui se divisait entre les cinq rameaux d'Ayfa, Aafer, Henakh, Abidaa et Eldaa. Aussi cette tribu prima-t-elle bientôt les autres et étendit-elle son nom à toute la nation. Les Catoûra ne furent plus dès lors connus que sous l'appellation de Madianites, qui est celle dont la Bible se sert toujours pour les désigner.

III. — Une troisième époque dans l'histoire primitive des nations sorties des Amâlica s'ouvre lorsque les Djorhom issus de Jectan, qui étaient venus depuis quelque temps déjà se fixer auprès d'eux dans le Hedjâz, les attaquent avec le concours des premières tribus ismaélites et les expulsent de la contrée. Les Arcam et les Catoûra ou Madianites se trouvent alors refoulés dans l'Arabie Pétrée, à l'exception de la tribu d'Asour, sortie de celle de Dedan, qui, coupée du reste de la race, se retire au sud, dans l'Asyr, auquel elle donne son nom.

A dater de ce moment, les Madianites habitent la contrée où les récits bibliques nous les montrent dans leurs luttes avec les Israélites, c'est-à-dire la côte orientale du golfe Elanitique et l'intérieur des terres jusqu'à la frontière est du royaume de Moab et au pays des Ammonites. Les Arcam se trouvent naturellement placés entre eux et les Amalécites proprement dits, dans la montagne de Séir et la vallée de Pétra. Les traditions arabes disent qu'ils devaient leur nom à la désignation d'*Arçam* que portaient tous leurs rois; et en effet, la Bible appelle *Arekem* le prince antique qui fut le fondateur de la ville de Séla, plus tard Pétra.

Mais la contrée où nous sommes amenés à mettre

ainsi le rameau des Amâlica désigné sous le nom d'Arcam est précisément celle que nous voyons plus tard occupée par le peuple des Edomites, et où la Genèse nous montre Esaü, fils d'Isaac et surnommé Edom, allant, après le retour de son frère Jacob en Palestine, s'établir avec sa famille et ses nombreux serviteurs. Ici donc encore, comme chez les Catoûra, mais un peu plus tard, des familles issues du mélange de la race d'Abraham avec des races étrangères vinrent se superposer en dominateurs à la vieille population sortie du sang d'Amalec, qui leur fut désormais soumise, mais qu'elles ne détruisirent pas. Cette vieille population portait, du reste, déjà antérieurement le nom d'Edomites en même temps que celui d'Arcam, et ce fut pour être venu s'établir au milieu d'eux qu'Esaü fut surnommé Edom. Car des papyrus égyptiens de la XIIe dynastie parlent du pays d'Edom cinq siècles avant le fils d'Isaac.

Après l'établissement d'Esaü et de sa famille, les principales tribus des Edomites, énumérées dans la Bible, furent celles de Theman, Ophar, Sepho, Kenez, Coré, Gatham, Nahath, Zara, Samma et Meza. Chacune était gouvernée par un chef dont le titre était *allouph*, et qui appartenait à la descendance d'Esaü. Il semble même résulter du texte de la Genèse qu'une famille issue du frère de Jacob alla aussi s'établir au milieu des Amalécites proprement dits et y devint la race royale.

IV. — L'origine des Amâlica, rattachée du côté des Sémites à la branche d'Aram, donne lieu de penser que leur idiome national, dans les trois divisions des Amalécites, des Edomites et des Madianites, devait être un dialecte araméen. Ce qui est du moins certain, et qui vient dans une certaine mesure confirmer cette hypothèse, c'est que non-seulement les monuments épigraphiques des descendants des peuples de Madian et

d'Edom dans les siècles voisins de l'ère chrétienne appartiennent à la langue d'Aram, mais qu'encore tous les noms propres d'hommes et de lieux se rapportant à cette population, que les inscriptions cunéiformes des rois d'Assyrie nous fournissent à partir du IXe siècle av. J.-C. ont des formes purement araméennes.

— Les Arabes Jectanides.

I. — Nous avons déjà dit que les tribus issues de Jectan, fils de Héber et arrière petit-fils d'Arphaxad, constituaient la seconde couche de population de l'Arabie, les *Moutéarriba* des traditions nationales. Ce sont les premiers Arabes proprement dits.

Le chapitre X de la Genèse donne à Jectan, dont le nom s'est corrompu en Cahtân dans les traditions arabes, treize fils, qui représentent autant de grandes divisions de pays : *Elmodad*, *Schaleph*, *Hazarmaveth*, *Yerach*, *Hadoram*, *Uzal*, *Dikla*, *Obal*, *Abimaël*, *Séba*, *Ophir*, *Havila* et *Yobab*.

Parmi ces noms, on en distingue tout d'abord deux qui figuraient déjà dans le tableau de la descendance arabe de Kousch, *Séba* et *Havila*. Ils désignent encore ci les mêmes cantons, dont nous avons plus haut déterminé la situation. *Hazarmaveth*, sous une forme différente, vient aussi doubler le *Sabatha* de la descendance de Kousch, car c'est la prononciation hébraïque du nom du Hadhramaut.

Schaleph correspond bien manifestement aux *Salapeni* ou *Alapeni* des géographes classiques et au canton actuel de Halaban, sur la frontière occidentale du Hadhramaut.

Il n'y a pas à hésiter sur l'identification de *Hadoram* avec la tribu de *Hadhoura,* issue de Cahtân, qu'Ibn-Khaldoun dit avoir habité dans les temps anciens le canton du Yémen appelé *Rass*. Cette tribu fut anéantie de fort bonne heure, et la tradition arabe met en scène, à l'occasion de cette catastrophe, un de ses innombrables prophètes. « Ce fut, dit-elle, le châtiment de l'aveuglement et de la cruauté des Hadhoura, qui mirent à mort le prophète Schoaïb, fils de Dhou-Mahdam, suscité de Dieu pour les arracher à l'idolâtrie et leur annoncer la vérité religieuse. »

Uzal représente le canton du Yémen où est située la ville de Sanaa, canton qui s'appelle encore aujourd'hui *Auzâl.*

Avec *Dikla*, nous sommes obligés de rentrer dans la voie des conjectures; aucun canton de l'Arabie ne nous offre d'appellation analogue. Mais ce nom signifie « palme », et il est assez difficile de ne pas se rappeler à ce sujet le culte religieux que les habitants de Nedjrân rendaient à l'arbre du dattier, où ils voyaient l'image et la personnification la plus auguste de la divinité. En vertu de ce rapprochement, nous sommes disposés à localiser le nom de *Dikla* dans le pays de Nadjrân.

Obal, qu'on pourrait aussi lire *Ghobal*, suivant le plus ou moins de force qu'en prononçant on donne à l'articulation initiale, rappelle à l'esprit les *Gebanitae* de Pline, qui habitaient à l'ouest du canton d'Auzâl, sur le bord de la mer, et dont la capitale, Tamna, était une si grande ville qu'elle comptait jusqu'à 65 temples.

Abimaël, « le père de Maël », représente un des cantons du pays de Mahra, la région principale de production de l'encens. Le naturaliste grec Théophraste dit, en effet, que de son temps le meilleur encens venait du district de *Mali*, qu'on ne saurait manquer d'identifier à *Maël.*

Vient ensuite *Ophir*. Il ne saurait être ici question de l'Ophir indien, du pays d'Abhira, près des embouchures de l'Indus. Mais la conjecture la plus vraisemblable au sujet de l'Ophir arabe est que ce nom avait été appliqué dans l'usage à la région qui servait d'entrepôt ordinaire aux produits de l'Ophir indien, c'est-à-dire aux alentours du fameux port d'Aden, où, comme nous le verrons plus loin, les vaisseaux de l'Inde avaient l'habitude d'apporter leurs marchandises, qu'y prenaient d'autres vaisseaux faisant la navigation de la mer Rouge. Et, en effet, nous voyons dans les géographes classiques la province du Yémen qui s'étend le long du détroit de Bab-el-Mandeb, depuis Muza (aujourd'hui Mauschid) jusqu'à Aden, appelée pays de *Maphar*, appellation qui reproduit celle d'*Ophir*, avec une préformante *M* très-fréquente dans les noms de lieux sémitiques.

Quant à *Yobab*, nous croyons son nom altéré, et nous proposons de le corriger en *Yobar*. Ptolémée cite, en effet, des *Jobarites* dans l'Arabie méridionale, et les traditions arabes enregistrent un peuple *Wabar*, issu de Cahtân, qui habitait à l'orient d'Aden jusqu'à la frontière du Hadhramaut. Nous reparlerons de ce peuple à l'occasion de sa destruction par Nabuchodorossor.

II. — Tous les noms que nous venons d'étudier appartiennent au Yémen, au Hadhramaut et au pays de Mahra, c'est-à-dire à des contrées du midi de la péninsule arabique, où nous avons vu antérieurement s'établir la descendance de Kousch. Les Arabes Jectemides se superposèrent en effet dans ces contrées aux premiers Sabéens Kouschites. Dans le chapitre de ce livre que nous consacrerons à l'histoire spéciale du Yémen, nous essayerons de déterminer l'époque de leur entrée dans le pays, nous montrerons comment ils y vécurent un certain temps côte à côte avec les Adites de la race de Kousch

et soumis à leur suprématie politique, comment, enfin, ils y devinrent avec le temps les dominateurs.

Mais les populations issues de Jectan ne s'étaient pas exclusivement concentrées dans l'Arabie méridionale. Leur berceau originaire se trouvait dans une région d'où sortirent aussi les Abrahamides et dont le site est nettement précisé par les noms significatifs de deux des ancêtres directs de Jectan, *Arphaxad* ou *Arphachasd*, « limitrophe du Chaldéen », et *Héber*, « l'homme d'au delà » du fleuve, par rapport à Babylone, c'est-à-dire dans l'Irâk-Araby actuel, sur la rive droite de l'Euphrate. Pour se rendre de là jusque dans le Yémen, les tribus jectanides durent traverser toute la péninsule arabique dans sa plus grande longueur, et il serait contraire à toutes les vraisemblances d'admettre que ces tribus ne laissèrent pas en arrière d'elles des colonies jalonnant leur route.

Et, en effet, le chapitre X de la Genèse dit formellement que les descendants de Jectan occupèrent « tout le pays qui s'étend depuis Mésa jusqu'à la montagne orientale de Séphar. » *Mésa*, dont nous avons déjà parlé et où nous avons vu que des tribus araméennes s'étaient d'abord établies, est le *Mésalik* de nos jours, c'est-à-dire la partie de désert, actuellement habitée par la grande tribu des Bénou-Lam, qui s'étend immédiatement en arrière du district fertile de l'Irâk-Araby, où nous plaçons le berceau des Jectanides. *Séphar* est le *Saphar* des géographes grecs et latins, le *Zhafâr* d'aujourd'hui, dans le pays de Mahra, que domine en effet une haute montagne, célèbre dans les souvenirs de la race arabe, le Djebel-Schedjir. Ainsi, les indications de la Genèse déterminent pour l'habitation des Jectanides une vaste zone qui traverse toute l'Arabie et comprend, à partir du Mésalik, le Djebel-Schommer, le Hedjâz, le Yémen, le Hadhramaut et le Mahra.

En arrière du territoire de la Mecque, sur le revers des montagnes, nous trouvons encore, à l'heure présente, un district de Cahtân, dont il est bien difficile de ne pas rapprocher le nom de celui du fils de Héber, sous la forme qu'il a prise chez les Arabes. Quant au Hedjâz proprement dit, toutes les traditions nationales de l'Arabie nous y montrent une grande nation de la race jectanide, fondatrice d'un empire puissant sur lequel nous aurons à revenir un peu plus loin, les Djorhom, qui avaient chassé du pays les Amâlica et au milieu desquels se développèrent les premiers Ismaélites. Or, ces Djorhom nous croyons les reconnaître dans *El-Modad*, l'aîné des fils que la Genèse attribue à Jectan, car le nom que leur histoire nous présente le plus souvent comme porté par leurs chefs est celui de *Modhadh*.

Il est encore un des fils de Jectan dont nous n'avons pas parlé, c'est *Yerach*. Celui-là, nous croyons pouvoir le rapporter au Nedjd. Nous verrons, en effet, plus loin que les inscriptions assyriennes signalent au VIIe siècle comme la capitale du canton qui s'appelle aujourd'hui Djebel-Schommer, une ville du nom de *Yarek*.

III. — C'est aux Jectanides qu'appartenait en propre, comme idiome national, l'arabe proprement dit, l'arabe pur, *el-arabiyat el-mahdha*, comme l'appellent les historiens indigènes, la langue dans laquelle est écrit le Coran. Le témoignage des traditions arabes est positif à ce sujet; toutes reconnaissent que c'est en vivant au milieu des fils de Jectan qu'Ismaël et les tribus descendues de lui adoptèrent cet idiome. Les populations jectanides établies dans le Yémen l'y avaient porté avec elles, et à partir d'une certaine époque, il y fut parlé dans un certain nombre de districts, concurremment avec le sabéen ou himyarique.

— Les Arabes Ismaélites.

I. — Les Ismaélites constituent les *Moustariba* ou « devenus Arabes » des historiens indigènes. Ce fait, qu'une partie des tribus de l'Arabie descendaient d'Ismaël, fils d'Abraham et de l'esclave égyptienne Hagar, attesté déjà par la Bible, est un des faits les mieux établis de l'histoire de la péninsule. Il est le fondement d'une notable partie des légendes racontées dans le Coran.

La Genèse nous fait connaître les principales tribus déjà sorties de cette race au temps où elle fut écrite, sous la forme d'un tableau généalogique, que nous lui avons vu aussi employer pour les tribus issues de Kousch et de Jectan. Elle donne donc douze fils à Ismaël, comme pour en faire un pendant des douze fils de Jacob, ancêtres des tribus israélites : *Nâbit*, *Caydar*, *Adibal*, *Mibsam*, *Mesmaa*, *Douma*, *Mesa*, *Khadar*, *Tayma*, *Yathour*, *Nafis* et *Kedma*.

Nâbit, ainsi que nous l'apprennent des traditions sur lesquelles nous aurons à revenir un peu plus loin, est l'ancêtre des Ismaélites demeurés aux lieux où vécut leur père, c'est-à-dire dans le Tihâma, autour de la Mecque. Ce fut la branche de la famille qui eut la plus brillante fortune.

Les Arabes de la tribu de *Caydar* sont souvent mentionnés dans la Bible, surtout à l'occasion du commerce de la Phénicie. Ce sont eux qui, dans l'antiquité, fournissaient les caravanes par lesquelles était traversé le désert de Dahnâ et qui apportaient dans la direction de la Syrie les marchandises du Hadhramaut, du Mahra et de l'Oman. Ils habitaient la portion méridionale du Ye-

mâma, sur la lisière du désert, et ils paraissent s'être étendus graduellement jusqu'au golfe Persique, car c'est sans doute à eux qu'est dû le nom du district maritime de *Catar*, situé entre les pays d'Oman et de Bahreïn.

Il n'est, du reste, pas possible d'arriver à une identification certaine pour tous les fils d'Ismaël. Mais on peut assimiler du moins une partie de leurs noms à ceux de cantons actuels de l'Arabie. Ainsi *Mesmaa* est certainement *Medjmaa*, dans le Nedjd septentrional, et *Douma* le *Daumat-el-Djandal* des Arabes actuels, sous le 30° de latitude, un peu au nord de la province du Djauf. *Mesa* nous est déjà connu, c'est le *Mesalik*, où les Ismaélites vinrent se superposer aux Araméens et aux Jectanides. *Tayma* est une ville bien connue du Hedjâz, touchant presque au Djebel-Schommer; nous regarderions volontiers *Yathur* comme représentant les habitants de la montagne d'*Athala* dans le Nedjd. Enfin, *Kedma*, d'après son nom même, habitait à l'est de toutes les autres tribus de même sang, c'est-à-dire à la limite orientale du Nedjd, dans la montagne de *Toweïk*.

Par conséquent, d'après les huit noms sur douze que l'on peut assimiler dans ce tableau des fils d'Ismaël, on voit que, dans les commencements, les tribus ismaélites, une fois formées, occupèrent une zone de territoire qui traversait toute la péninsule arabique dans sa partie centrale, de la mer Rouge au golfe Persique, depuis la Mecque jusqu'au district de Catar, embrassant le Tihâma, une faible partie du Hedjàz proprement dit et le plateau culminant du Nedjd, et poussant quelques rameaux plus avancés, d'un côté dans le Mésalik, de l'autre entre le Bahreïn et l'Oman. Plus tard, dans la suite des temps, leur domaine s'agrandit énormément, et la descendance de Nâbit se ré-

pandit dans presque toutes les parties de l'Arabie, tandis que la plupart des anciennes tribus disparaissaient.

II. — Tels sont les éléments divers qui contribuèrent à former la population de la péninsule arabique et qui ont fini par se confondre dans la race arabe actuelle. Le lecteur aura sans doute trouvé bien longs et bien fastidieux ces détails de généalogies et d'origine de tribus. Mais malheureusement pour la plus grande partie de l'Arabie, c'est tout ce que nous savons de son histoire ancienne. Les annales antiques de l'Asyr, du Hadhramaut, du Mahra, de l'Oman, du Bahreïn, du Yémâma et du Nedjd nous sont absolument inconnues. Nous ne savons quelque chose d'un peu plus positif que sur le Yémen, le Hedjâz et le Tihâma, et enfin sur l'Arabie Pétrée. C'est donc sur ces contrées seules que nous pouvons nous arrêter quelques instants, et nous consacrerons aux traits principaux de l'histoire de chacune d'elles un chapitre particulier.

CHAPITRE II

LE YÉMEN.



— Les premiers Adites.

I. — Les Kouschites, premiers habitants de l'Arabie Méridionale, sont connus dans les souvenirs indigènes sous le nom d'Adites, à cause de leur auteur, qu'on appelle Ad, petit-fils de Cham. Tous les récits que les historiens arabes font à leur sujet ne sont que des légendes fantastiques, où l'on reconnaît l'empreinte de l'imagination qui a créé les *Mille et une Nuits*, mais où cependant on peut encore discerner au travers des fables quelques traits d'histoire réelle. Comme toujours, dans les traditions qui prennent le caractère légendaire, les grandes époques historiques y sont personnifiées par des monarques auxquels on rapporte tout et auxquels on prête des siècles d'existence.

Nous allons d'abord rapporter les légendes en les analysant, et nous essayerons de rechercher ensuite les faits que l'on en peut tirer.

II. — Ad, dit-on, vint du nord-est, c'est-à-dire des en-

virons de l'Euphrate, se fixer à l'extrémité sud du désert de Dahnâ, dans le canton appelé *Ahcâf er-raml*, « les montagnes de sable, » qui touche à la fois au Yémen, au Hadhramaut et à l'Omân. C'est de là que sa postérité rayonna sur toute l'Arabie méridionale, qu'elle couvrit.

Ad épousa mille femmes, eut quatre mille enfants mâles, et vécut 1200 ans. Sa descendance se multiplia considérablement. Après sa mort, ses fils, Schedîd et ensuite Scheddâd, régnèrent sur les Adites. Du temps de ce dernier, le peuple d'Ad formait mille tribus, composées chacune de plusieurs milliers d'hommes. On attribue à Scheddâd de grandes conquêtes; il soumit, dit-on, l'Arabie entière et l'Irâk. La migration des Chananéens, leur établissement en Syrie et l'invasion des Pasteurs en Egypte sont représentés par plusieurs écrivains arabes comme une expédition de Scheddâd.

On rapporte aussi que ce même prince fit construire un palais orné de superbes colonnes et entouré d'un magnifique jardin. On donne le nom d'*Iram* à ce jardin et à ce palais. C'était un paradis que Scheddâd avait voulu créer, à l'imitation du paradis céleste, dont il avait entendu vanter les délices. Dieu punit son orgueil en lui ôtant la vie d'une manière miraculeuse et en faisant disparaître l'Iram. La tradition n'est pas sans analogie avec celle de la Tour de Babel et pourrait bien n'en être qu'une autre forme. Elle se rattache du reste bien évidemment, comme localité, au canton nommé encore aujourd'hui Yérim. Mais le voyageur Niebuhr remarque que la fertilité de ce canton ne surpasse pas, dans l'état actuel, celle du reste du Yémen.

L'imagination, surtout chez les peuples sans culture, grandit les objets éloignés. Aussi dépeint-on les Adites comme des hommes d'une taille gigantesque. Leur force répondait à leur stature, et ils remuaient avec facilité

des blocs énormes de pierre. On raconte qu'ils avaient élevé beaucoup de monuments de leur puissance, et de là est venue, chez les Arabes, l'habitude d'appeler les grandes ruines *constructions des Adites*. Il est fait allusion dans le Coran [1] aux « édifices qu'ils bâtissaient sur les « hauts lieux pour de vains usages, » expressions qui prouvent que l'on considérait leur idolâtrie comme mêlée de sabéisme, c'est-à-dire d'adoration des astres.

III. — On voit se dégager de ces légendes, au milieu de tous les traits fabuleux qui les surchargent, le souvenir d'un puissant empire remontant aux âges les plus antiques, d'un empire fondé par les Kouschites et qui semble avoir embrassé, non-seulement le Yémen proprement dit, mais toute l'Arabie Heureuse. On y retrouve aussi la tradition d'un peuple riche, constructeur de grands monuments, doué d'une civilisation avancée, analogue à celle de la Chaldée, professant une religion voisine de celle de Babylone, d'un peuple, en un mot, chez lequel le progrès matériel s'associait à une grande dépravation morale, à des rites obscènes. Toutes ces données doivent être exactes et positivement historiques, car c'est là ce que nous retrouvons partout chez les peuples de Kousch, comme chez ceux de Chanaan, leurs frères d'origine.

IV. — Le premier empire des Adites fut détruit dix-huit siècles environ avant notre ère par un désastre qui frappa ce peuple. La date approximative de cet événement a été fixée de la manière la plus ingénieuse par M. Caussin de Perceval. Quant aux circonstances du désastre en lui-même, elles sont devenues entièrement mythiques.

1. Sourate XXVI, verset 127.

« L'arrogance et l'impiété des Adites étant enfin parvenues au dernier degré, disent les légendaires, Dieu suscita parmi eux un prophète nommé Hoûd, qui parut sous le règne d'un certain Khouldjân. Pendant cinquante années que dura sa mission, Hoûd appela en vain ses frères à la connaissance d'un Dieu unique. Alors une horrible sécheresse affligea le pays. Les Adites envoyèrent trois d'entre eux à la vallée de la Mecque, qui était dès cette époque un lieu révéré, pour offrir des sacrifices et demander la pluie du ciel.

« Des Amâlica, alliés par le sang aux Adites, habitaient dans cette vallée. Ils accueillirent comme des parents ces envoyés, dont l'un conduisit des victimes sur le sommet d'une montagne, et les immola. Trois nuages parurent aussitôt au-dessus de sa tête, et une voix céleste lui cria : « Choisis pour ta nation celui que « tu voudras. » Il choisit le plus gros et le plus noir, pensant qu'il était chargé de pluie. Le nuage partit à l'instant et se dirigea vers la contrée des Adites. De son sein sortit un ouragan terrible qui les fit tous périr, à l'exception du petit nombre de ceux qui avaient cédé aux conseils de Hoûd et renoncé à l'idolâtrie. Des trois envoyés, celui qui avait fait le sacrifice fut également frappé de mort ; les deux autres furent épargnés parce qu'ils avaient cru à la parole de Hoûd. » (Caussin de Perceval.)

Le système des trois cents prophètes précurseurs de Mahomet, que le Coran a enraciné dans les esprits des Arabes et dont il a fait pour eux un article de foi, a produit cet effet de transformer tous les souvenirs de désastres d'antiques populations, qui étaient parvenus jusqu'à eux, en châtiments miraculeux envoyés par le ciel pour punir l'incrédulité aux paroles d'un prophète. C'est ainsi que nous avons vu plus haut se changer la tradition de l'invasion de Chodorlahomor dans l'histoire

des Thémoudites. Evidemment nous sommes ici en présence d'un travestissement du même genre, qui cache à nos yeux quelque grande révolution politique.

Dans cette tempête, qui part du Hedjâz et vient écraser la population des Adites en anéantissant son premier empire, ne faudrait-il pas reconnaître l'invasion des tribus jectanides, qui durent forcément suivre cette route pour entrer dans le Yémen et qui s'y montrèrent vers l'époque même où l'on place la catastrophe des Adites ?

C'est, en effet, environ dix-huit siècles avant notre ère que les Jectanides entrèrent dans l'Arabie méridionale. Au temps où fut écrit le chapitre X de la Genèse, ils étaient déjà, nous l'avons montré plus haut, répandus dans toutes les parties du Yémen, du Hadhramaut et du Mahra, où ils s'étaient établis au milieu des Kouschites, premiers habitants du sol. Leur établissement n'avait pas dû, sans doute, se produire sans lutte. Il n'est guère probable que les Sabéens du sang de Kousch aient laissé paisiblement un flot d'envahisseurs étrangers entrer en partage des terres fertiles dont ils avaient été jusqu'alors les seuls possesseurs. Il dut y avoir de leur part résistance énergique, et l'invasion, suivant toutes les vraisemblances, ne réussit que par la force, comme toutes les invasions.

On chercherait vainement, pour trouver une cause historique à la ruine du premier empire des Adites, dont il est impossible de mettre en doute la réalité, malgré le caractère fabuleux des circonstances dont l'entoure la tradition, un fait qui s'y applique d'une façon plus convenable que cette invasion des tribus jectanides, qui paraît coïncider très-exactement comme époque. Aussi proposons-nous avec une certaine confiance notre explication de cet événement.

— Les seconds Adites.

I. — Cependant, après le premier trouble de l'invasion, comme l'élément kouschite était encore le plus nombreux dans la population, comme il avait une grande supériorité de connaissances et de civilisation sur les Jectanides, à peine sortis de la vie nomade, il reprit bien vite la suprématie morale et matérielle, la domination politique. Un nouvel empire se reforma, dans lequel le pouvoir appartint encore aux Sabéens sortis de la race de Kousch. Pendant un certain nombre de siècles, les tribus jectanides vécurent sous les lois de cet empire, grandissant en silence. Pour la plupart, elles en adoptèrent les mœurs, la langue, les institutions, la culture, à tel degré que plus tard, lorsqu'on les voit enfin saisir la domination, il n'en résulte aucun changement appréciable, ni dans la civilisation, ni dans le langage, ni dans la religion.

L'âge de ce nouvel empire est pour les historiens arabes celui des *seconds Adites.* Ils font à leur sujet des récits où il n'y a pas moins de fables que dans ceux qui se rapportent à l'époque antérieure, mais où l'on discerne aussi quelques lueurs de vérité.

II. — Un des envoyés qui avaient été offrir à la Mecque le sacrifice devenu si fatal à la nation des fils d'Ad, Lokmân, devint roi, dit-on, de la faible portion des Adites échappée au courroux divin. Il est surnommé *Dhou-nnouçoûr,* « l'homme aux vautours, » parce que Dieu lui avait accordé une vie égale à la durée consécutive de la vie de sept vautours. Cette légende est célèbre dans l'Orient, et les poëtes font de fréquentes allusions

à Lokmân et à ses vautours, dont ils nomment le dernier Lobâd.

Peu à peu un nouveau peuple d'Ad se forma. Le centre de sa puissance était le pays de Saba proprement dit, où la généalogie du chapitre X de la Genèse ne nous montre aucune tribu jectanide primitivement établie, tandis qu'elle en place dans tous les cantons environnants; la capitale était donc à Mariab. Des torrents descendant des montagnes en ravageaient fréquemment le territoire. « Lokmân entreprit d'opposer un obstacle à ces inondations désastreuses. Il détourna une partie des torrents et leur ouvrit des lits qui les conduisirent vers la mer. Pour retenir le surplus des eaux, il construisit entre deux monts une forte digue propre à en arrêter le cours et à les réunir en un vaste bassin ou réservoir. A cette digue il pratiqua diverses ouvertures, par lesquelles s'échappait une quantité d'eau suffisante pour arroser les champs. Dès ce moment, la contrée devint une des plus fertiles du Yémen, et les habitants jouirent pendant plusieurs siècles d'une grande prospérité. Cet ouvrage de Lokmân est fameux sous le nom d'*El-arim* ou de *Sedd-Mareb*, digue de Mareb. Il en existe encore, de nos jours, des ruines considérables. Un voyageur français, M. Arnaud, les a visitées et en a levé un plan, qu'il a envoyé à la société Asiatique de Paris. » (CAUSSIN DE PERCEVAL.)

Lokmân gouverna les Adites pendant un laps de temps que les évaluations les plus habituelles des écrivains arabes portent à mille ans. Ce chiffre paraît avoir d'assez grandes chances d'exactitude si on l'entend comme celui de la durée de sa race et de son empire. C'est l'idée d'Ibn-Khaldoun, qui dit : « Lokmân et ses enfants con-
« servèrent la royauté pendant mille années. Il eut pour
« successeur immédiat son fils Lokaym.... La puissance
« de cette famille se maintint jusqu'au moment où elle

« fut renversée par Yârob, fils de Cahtân. Les Adites,
« vaincus par lui, se réfugièrent dans les montagnes du
« Hadhramaut, puis ils finirent par disparaître entière-
« ment. »

III. — C'est pendant les premiers siècles de l'empire des *seconds Adites* que le Yémen se trouva temporairement soumis à la domination des Égyptiens, qui l'appelaient pays de Poun. Nous avons indiqué plus haut, dans le livre que nous avons consacré à l'Égypte, les principales phases de cette domination. Conquis sous la minorité de Thoutmès III et la régence de la princesse Hatasou, le Yémen paraît avoir été perdu par les Égyptiens durant les troubles de la fin de la XVIIIe dynastie. Rhamsès II le recouvra presque aussitôt après être monté sur le trône, et ce ne furent que les rois fainéants de la XXe dynastie qui laissèrent échapper ce splendide fleuron de la puissance pharaonique. Ainsi que nous l'avons déjà dit, la conquête du pays de Poun sous Hatasou est retracée dans les élégants bas-reliefs du temple de Deir-el-Bahari, à Thèbes, publiés par M. Duemichen. Elle paraît avoir eu lieu sans coup férir, car aucune bataille n'y est représentée. Mais, en revanche, on trouve dans les bas-reliefs une multitude de détails du plus haut intérêt pour la connaissance de l'état du pays à cette époque. Les habitants, figurés avec cette vérité ethnographique qui brillait si fort dans l'art égyptien, constituent une race brune, apparentée de près à celle de l'Égypte (preuve manifeste que l'élément kouschite était encore le plus nombreux, mais où cependant on voit apparaître déjà quelques traits du type arabe). Dans le butin très-abondant que chargent les vaisseaux du pharaon pour le rapporter dans le pays de Mitsraïm, on voit figurer en grande quantité des produits et des animaux de l'Inde, que le sol du Yémen n'a jamais portés, dents d'éléphant,

or, pierres précieuses, bois de santal, singes. La présence de ces objets suffit à elle seule à démontrer qu'il y avait dès lors des navigations actives entre l'Inde et l'Arabie méridionale, et que ce qui faisait convoiter la possession du Yémen par les pharaons égyptiens était précisément les trésors qu'y faisait affluer le rôle d'entrepôt du commerce entre les contrées indiennes et l'Asie occidentale.

Mais les mêmes bas-reliefs du temple de Deir-el-Bahari prouvent qu'au temps de la conquête de leur pays par l'armée de la reine Hatasou, les gens de Poun, c'est-à-dire du Yémen, n'entretenaient pas un commerce moins actif avec la côte est de l'Afrique équatoriale, si voisine de leur pays, qu'avec l'Inde, et que les matières précieuses tirées de ces régions étaient accumulées en grande abondance dans les magasins de leur pays. A côté des marchandises indiennes, à côté de l'encens, qui forme des tas énormes que l'on enlève à pleins boisseaux, le butin emporté de la terre de Poun par les navires égyptiens présente à nos regards, dans les représentations du temple, de nombreux produits de provenance incontestablement africaine, bois d'ébène, plumes d'autruches, peaux de léopards, girafes, lions et léopards vivants, singes cynocéphales. Une partie des lingots d'or et des dents d'éléphants dont l'armée a conquis une quantité prodigieuse doit provenir de l'Afrique aussi bien que de l'Inde. Parmi les gens du pays que les Egyptiens emploient de corvée à transporter toutes ces richesses sur la flotte ou qui viennent les présenter à la régente Hatasou dans son palais de Thèbes, on remarque à côté des Sabéens un grand nombre de nègres, établis dans le pays, soit comme esclaves, soit comme habitants libres, mais dont la présence prouve dans tous les cas l'activité des relations qui existaient alors entre le Yémen et le littoral africain. A ce dernier point de vue,

il est intéressant de rapprocher des bas-reliefs de Deir-el-Bahari le chapitre CLXV du *Rituel funéraire* égyptien où est introduit un « nègre de Poun, » qui fournit des mots de sa langue pour composer des noms mystérieux aux dieux.

IV. — Mais la circonstance la plus curieuse qui s'offre à nous dans les documents que le temple de Deïr-el-Bahari fournit sur l'expédition égyptienne du Yémen pendant la minorité de Thoutmès III, est celle-ci que le pays de Poun était alors gouverné par une vieille reine, qui se rendit en personne à Thèbes pour rendre hommage de vassale à Hatasou et à son jeune pupille. C'est également par une reine que la Bible nous montre le pays de Saba gouverné du temps de Salomon, quand les Israélites entrèrent en relations avec ce pays. Le temps de Salomon, comme celui de Thoutmès III, appartient dans le Yémen à la période de l'empire des seconds Adites. Ainsi les deux seuls renseignements positifs et contemporains que nous ayons sur cet empire montrent l'un et l'autre des reines placées à sa tête. Est-ce là une coïncidence purement fortuite? Ou bien, sans suivre M. le baron d'Eckstein dans tous les développements de ses idées ingénieuses, mais bien hardies, sur la *gynécocratie*, dont il voulait faire une institution caractéristique des Kouschites primitifs, ne serait-on pas admis à conclure, avec une certaine réserve toutefois, de ce double fait, que l'empire sabéen, pendant la période de son histoire connue des Arabes sous le nom d'époque des seconds Adites, était gouverné par des reines, sans que des hommes pussent s'asseoir sur le trône? Le fait ne devrait pas nous surprendre outre mesure, encore moins nous paraître impossible, car nous verrons dans le chapitre suivant que les monuments assyriens nous révèlent à Douma, dans l'Arabie septentrionale, jusqu'au VII[e] siè-

cle avant notre ère, l'existence d'un royaume exclusivement gouverné par des reines, qui étaient en même temps revêtues d'un sacerdoce.



— Salomon et le commerce indien du Yémen.

I. — Nous venons de constater dans les bas-reliefs du temple de Deir-el-Bahari, des preuves non douteuses de l'existence du commerce entre l'Inde et le Yémen, au temps de l'expédition égyptienne sous Hatasou. C'est ce commerce qui, bien plus que la fertilité de son propre sol et les produits que la nature y avait placés, fit de l'Arabie méridionale un des pays les plus riches du monde. Il remonte si haut dans les temps qu'il serait impossible d'essayer même d'en déterminer l'origine.

Dès l'époque des dynasties de l'Ancien empire, on recevait en Égypte des produits qui provenaient de l'Inde, et la seule voie par laquelle ils pussent arriver était celle de l'Arabie. Nous l'avons déjà dit, en effet, cette péninsule se trouve placée comme l'intermédiaire naturelle et obligée de toutes les relations entre les pays indiens, d'un côté, et, de l'autre, la vallée du Nil et l'Asie occidentale. Un commerce de caravanes depuis l'Hindoustan jusqu'à la Méditerranée eût été chose presque impossible à cause de l'énorme distance, des obstacles matériels de la route et des dangers du passage au travers de tant de populations diverses, dont beaucoup étaient adonnées au brigandage. Le phénomène des moussons fait, au contraire, des côtes de l'Inde et de celles de l'Arabie méridionale, deux pays en réalité voisins, en communication facile et rapide, malgré la vaste étendue de mer qui les sépare.

Dans l'un et dans l'autre pays, sur tous les rivages de l'océan Indien et du golfe Persique, habitaient dans la haute antiquité, avant les migrations aryennes et l'entrée des Arabes Jectanides dans le Yémen, des populations toutes de même race, kouschites et chananéennes, qui sont précisément celles chez lesquelles toutes les traditions historiques sont d'accord pour nous montrer le premier développement des instincts de négoce et de navigation. Aussi les recherches de M. de Bohlen[1], confirmant celles de Heeren et depuis confirmées à leur tour par celles de M. Lassen[2], ont-elles établi l'existence du commerce maritime entre l'Inde et l'Arabie, aussi haut que l'on puisse remonter dans les annales de l'humanité.

II. — Dans ce commerce, dont l'activité ne se ralentit pas jusqu'à la décadence de l'empire romain, le rôle des habitants de l'Arabie fut toujours celui d'entrepositaires plutôt que celui de navigateurs. Il en était encore ainsi à l'âge sur lequel nous possédons le plus de renseignements, c'est-à-dire dans les environs de l'ère chrétienne. C'est seulement dans le port de Muza (aujourd'hui Mauschid) que les auteurs anciens signalent la construction de gros navires capables de faire la traversée de l'Inde. Les bateaux de cuir qu'Agatharchide et Strabon attribuent aux Sabéens ne pouvaient servir qu'à un cabotage peu étendu le long des côtes, et n'auraient pas été en état d'affronter la vaste traversée de l'Oman aux bouches de l'Indus. Presque tous les navires qui faisaient cette traversée appartenaient à des ports situés au delà du golfe Persique. Agatharchide raconte que beaucoup sortaient de la Carmanie, où se trouvait la fameuse

1. *Das alte Indien*, t. I, p. 42 et suiv.
2. *Indische Alterthumskunde*, t. II, p. 580 et suiv.

échelle d'Harmozia (Hormuz), et M. Lassen a prouvé d'une manière décisive que la grande majorité étaient Indiens. Ainsi dans les relations étroites et constantes qui pendant bien des siècles existèrent entre l'Inde et l'Arabie, c'étaient les Indiens qui venaient commercer dans le Yémen plutôt que les Sabéens qui allaient dans l'Inde. C'est pour cela qu'une île qui joue dans l'océan Indien un rôle fort analogue à celui de Malte dans la Méditerranée, l'île de Socotora (*Dvîpa Sukhatara*, *Dioscoridis*), tour à tour phénicienne, grecque, syrienne, arabe, nous apparaît dans la haute antiquité comme tout à fait indienne [1].

Les ports où les marchandises précieuses de l'Inde étaient apportées, étaient : dans le Yémen Muza (Mauschid) et surtout Aden, que mentionne Ezéchiel, le principal foyer de ce commerce, à qui les richesses qui y affluaient valut d'être appelée spécialement par les Grecs *Arabie Heureuse;* à la frontière du Yémen et du Hadhramaut, Cané (aujourd'hui Hisn-Ghorâb); dans le pays de Mahra, Moscha ou Séphar (Zhafâr). En même temps, d'autres vaisseaux partis de l'Inde, ne voulant pas faire une traversée aussi longue, se déchargeaient sur la côte de l'Oman, dans le port d'une autre Moscha (Mascate). Il y en avait enfin, et ceux-là étaient spécialement ceux dont la cargaison était destinée à Babylone et à la vallée de l'Euphrate, qui pénétraient dans le golfe Persique; ils allaient dans les îles de Tylos et d'Arvad quand les Chananéens les occupaient encore et n'avaient pas entrepris leur migration vers la Syrie ; plus tard ils se rendaient sur la côte de la province de Bahreïn, occupée par les Kouschites de Dedan.

1. Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. II, p. 580. — A. de Humboldt, *Cosmos*, t. II. p. 161 et 266.

III. — Les principales marchandises que l'on faisait venir de l'Inde étaient l'or, l'étain, les pierres précieuses, l'ivoire, le bois de santal, les épices, poivre et cannelle, et le coton. A côté de ces articles on voyait s'accumuler, dans les entrepôts de l'Arabie méridionale, ceux qu'un cabotage actif, fait cette fois par les Sabéens, allait chercher sur la côte d'Afrique opposée à leur pays et bien peu distante, où Mosyllon (actuellement Ras-Abourgabeh), était le port le plus important; c'étaient les aromates, qui donnaient leur nom à cette côte, le bois d'ébène, les plumes d'autruche, puis encore de l'or et de l'ivoire. Ajoutez à cela les produits du sol même de l'Arabie méridionale, qui n'étaient guère moins précieux et moins recherchés, encens, myrrhe, ladanum, pierres dures, telles qu'onyx et agates, enfin l'aloès de l'île de Socotora et les perles pêchées dans le golfe de Hormuz, et vous aurez la liste de tous les articles qui constituaient le commerce de cette contrée avec l'Egypte et les parties de l'Asie qui avoisinent la Méditerranée. Vous aurez en même temps, par le simple énoncé de cette liste, une idée de ce que devaient être l'importance et l'activité d'un tel trafic.

Pendant très-longtemps il se fit exclusivement par la voie de terre, au moyen de caravanes traversant l'Arabie, car la navigation de la mer Rouge, beaucoup plus difficile et plus dangereuse que celle de l'océan Indien, ne fut créée que bien des siècles après. Nous ignorons quels en étaient les agents et les intermédiaires dans les temps tout à fait primitifs, quand les Chananéens habitaient encore sur les côtes du golfe Persique. Mais une fois qu'ils se furent établis le long de la Méditerranée, ce fut vers leur pays que furent dirigés presque exclusivement les envois de marchandises des différentes parties de l'Arabie Heureuse. Ils centralisaient ces marchandises dans les entrepôts de leurs cités, et les répandaient

au moyen de leurs vaisseaux ou de leurs caravanes dans toute l'Asie occidentale.

Les Phéniciens avaient en effet toujours continué à entretenir des relations suivies avec les pays qui avaient été leur berceau, et ayant pris part au commerce avec l'Inde antérieurement à leur migration, ils savaient d'avance tous les gains qu'ils en pourraient tirer. Aussi les caravanes d'encens, de myrrhe et de baume traversant l'Arabie pour gagner le pays de Chanaan sont-elles déjà mentionnées par la Bible dans l'histoire de Joseph; et le rôle qu'elles y jouent nous reporte à une époque bien voisine encore de l'établissement des Chananéens en Syrie. Dès qu'il y eut des villes commerçantes en Phénicie, on vit, comme le dit Ezéchiel[1], « Saba et Raâma apporter sur « leurs marchés les épices, les aromates, les pierres pré- « cieuses et l'or, Harân, Cané et Aden être leurs comp- « toirs, Saba, Asyr et Chelmad les lieux avec lesquels « elles trafiquaient. » Un grand nombre de marchands phéniciens s'établirent, attirés par ce négoce, dans le Yémen, le Hadhramaut, l'Omân et Bahreïn. Même des comptoirs entièrement phéniciens se formèrent sur plusieurs points du golfe Persique, entre autres dans les îles de Tylos et d'Arvad, jadis habitées par leurs ancêtres.

Nous ne reviendrons pas sur les détails que nous avons donnés plus haut (dans le livre consacré à la Phénicie), au sujet des deux routes qui amenaient dans les villes phéniciennes les marchandises de l'Arabie méridionale et au sujet des tribus arabes qui y servaient de voituriers. Les caravanes du Yémen, conduites surtout par les gens de Madian et d'Edom, montaient vers le nord en se tenant à peu de distance de la côte jusqu'à la Mecque ou jusqu'à Yambo et Havara (la Leucé Comé des

1. XXVII, 22 et 24.

Grecs), traversaient Yathrib, de là, gagnaient Séla (plus tard Pétra), dans le pays des Edomites, et enfin arrivaient en Phénicie par les contrées de Moab et d'Ammon. Celles du Hadhramaut et de l'Omân, conduites par les hommes de la tribu de Caydar, traversaient le désert de Dahnâ, gagnaient d'abord le pays de Dedan, puis tournant à l'ouest au travers du haut plateau du Nedjd, allaient rejoindre dans le Hedjâz, au lieu appelé aujourd'hui El-Hénakieh, la route actuelle du pèlerinage de la Mecque, qui les amenait en Phénicie par les mêmes points que les caravanes du Yémen. Les gens de Dedan, chez qui, nous l'avons dit tout à l'heure, abordaient aussi beaucoup de navires venant de l'Inde, formaient également des caravanes, qu'ils menaient par la même voie chez les Phéniciens ou qu'ils dirigeaient, au travers du Mésalik, sur le bas Euphrate, gagnant directement le grand marché de Babylone. Les relations avec cette cité si florissante et si fameuse devinrent même tellement étroites que, comme les Phéniciens avaient leurs comptoirs à Tylos et à Arvad, les Babyloniens, à une époque malheureusement encore impossible à déterminer, fondèrent comme une sorte de colonie commerciale au milieu du pays de Dedan la ville de Gerra (aujourd'hui El-Katif). Mais ce n'est qu'assez tard qu'il en fut ainsi. Pendant très-longtemps la partie du commerce avec le pays de Dedan qui se portait directement sur Babylone fut de beaucoup la moins considérable, et la Phénicie conserva le monopole presque exclusif des relations avec l'Arabie Méridionale.

Les objets d'échange que les Phéniciens fournissaient contre les marchandises apportées de l'Arabie Heureuse, — car ce commerce, comme tous ceux de la haute antiquité, se faisait exclusivement par voie d'échanges, la monnaie n'étant pas encore inventée, — étaient les pro-

duits agricoles de la Syrie, blé, huile et vin, les fabrications des manufactures de la Phénicie et des pays de l'Asie occidentale avec lesquels elle commerçait, particulièrement les toiles de lin et les étoffes de pourpre, que les Sabéens recherchaient avec empressement, la racine médicinale du styrax, le safran, cultivé en Cilicie et dans la vallée du Jourdain, les instruments de fer et de bronze, enfin les lingots d'argent, métal qu'on ne trouvait pas dans l'Arabie méridionale et qu'on n'y apportait ni de l'Inde ni de l'Afrique, mais que le commerce avait fini par y rendre aussi abondant que l'or.

IV. — Cependant un tel commerce, se faisant exclusivement par caravanes au travers de l'Arabie, était long et difficile ; exposé dans le trajet aux entreprises des pillards du désert, il n'offrait qu'une sécurité bien précaire. Un jour devait nécessairement arriver où l'on chercherait à éviter les chances les plus fâcheuses et à s'affranchir du tribut payé aux caravanes arabes, en adoptant la voie de mer, où des vaisseaux partis du fond du golfe Arabique se rendraient directement à Muza ou à Aden pour y charger les marchandises apportées par les vaisseaux de l'Inde. La navigation de la mer Rouge offre sans doute de grandes difficultés pour les navires à voile, et il fallait pour la créer des marins très-habiles ; c'est ce qui explique comment elle fut si lente à naître. Mais une fois qu'elle existerait elle devait, par la force même des choses, donner d'immenses bénéfices.

La voie de mer vers le Yémen paraît avoir été ouverte pour la première fois sous le règne de Hatasou, quand la flotte royale égyptienne, tout nouvellement créée, porta dans ce pays les troupes qui y établirent la domination des Pharaons. Mais la navigation de la mer Rouge prit surtout une grande activité sous les puissants monarques

de la XIXe dynastie, après les magnifiques travaux exécutés dans l'isthme de Suez par Séti Ier et la création du canal du Nil à la mer Rouge, destiné à faciliter le commerce entre l'Egypte et l'Arabie. Nous l'avons déjà dit, toutes les vraisemblances se réunissent pour faire penser que les vaisseaux, construits dans les ports de l'isthme de Suez avec les bois tirés de la Syrie, qui faisaient l'intercourse entre la terre de Mitsraïm et le royaume vassal de Saba, vaisseaux de commerce comme vaisseaux de guerre, étaient uniquement montés par des Phéniciens, qui, là comme dans la Méditerranée, exerçaient leur métier habituel de voituriers maritimes. Sans doute les cités phéniciennes voyaient ainsi un marché rival du leur s'ouvrir dans la vallée du Nil pour les marchandises de l'Arabie et de l'Inde. Mais elles trouvaient une large compensation dans les profits des armements maritimes sur la mer Rouge, tout entiers entre les mains de leurs négociants et de leurs matelots.

Mais ce commerce, extrêmement florissant tant que dura la XIXe dynastie, semble avoir cessé en même temps que la domination égyptienne dans le Yémen, sous les faibles et inactifs successeurs de Rhamsès III. Autant qu'on peut le distinguer en l'absence de documents positifs, il parait y avoir eu alors une interruption dans la navigation du golfe Arabique. Pendant la durée de la XXe dynastie égyptienne, la ruine de Sidon par les Philistins avait porté un coup momentané, mais terrible, à la puissance des Phéniciens et interrompu pour quelque temps leur commerce maritime. Lorsqu'ils le reprirent sur la Méditerranée, les circonstances n'étaient pas favorables à sa restauration dans la mer Rouge. Les grandes œuvres de Séti Ier, abandonnées par une administration pleine d'incurie, n'étaient plus en état; le canal du Nil à la mer, ensablé chaque jour davantage, avait cessé d'être praticable. Il n'y avait plus dans le golfe Arabique de

flotte militaire qui pût protéger les vaisseaux marchands. L'Egypte elle-même était déchirée par des troubles et des guerres civiles qui ne laissaient pas la sécurité nécessaire à l'établissement d'entreprises de commerce. Les Phéniciens ne recommencèrent donc pas leurs constructions de navires et leurs voyages sur la mer Rouge. Quant aux habitants des rivages de cette mer, ils n'y pensèrent même pas. Les Egyptiens n'étaient pas navigateurs et nourrissaient pour la mer, comme les Persans de nos jours, une horreur superstitieuse; les nations de l'Arabie Pétrée n'étaient pas plus disposées à ce métier, car elles ne purent fournir un seul matelot aux navires construits un peu plus tard à Elath.

V. — Près de deux siècles s'étaient écoulés dans cette situation, quand Hiram et Salomon organisèrent les navigations à frais communs que nous avons déjà racontées en traitant de l'histoire des Israélites et de celle de Phénicie. Il fallait pour qu'une entreprise de ce genre devint possible une réunion de circonstances qui ne s'était pas présentée jusqu'alors. Il fallait que le roi d'Israël eût étendu sa domination jusqu'à Elath, de manière à pouvoir établir dans cette ville des chantiers de construction alimentés par les bois des pays de Galaad et de Basan, et qu'en même temps il eût noué les liens d'une intime alliance avec le souverain de Tyr et des villes phéniciennes, lequel, s'associant de compte à demi à l'opération, pouvait seul placer sur les vaisseaux ainsi équipés des matelots assez habiles et assez courageux pour affronter avec succès la longue traversée de la mer Rouge et de l'océan Indien. Ces conditions ne se trouvèrent réunies que par suite de l'alliance étroite qui s'établit entre Hiram et Salomon.

Les vaisseaux des deux rois ne se bornèrent pas, du

reste, à refaire ce qui avait été déjà fait sous les Egyptiens de la XIXe dynastie, à aller chercher dans les ports du Yémen les marchandises apportées par les vaisseaux indiens. Leur audace fut plus grande et couronnée de succès. Profitant à leur tour de la régularité des moussons, ils allèrent prendre les produits de l'Inde à la source, dans leur premier lieu d'embarquement, dans les ports du pays d'Ophir ou d'Abhira. Et ces navigations si lointaines se répétèrent heureusement tant que dura le règne de Salomon.

Les vaisseaux qui allaient à Ophir relâchaient forcément dans les ports du Yémen pour y renouveler leurs provisions et y attendre les vents favorables. Aussi la renommée des deux monarques alliés, et particulièrement celle de la puissance de Salomon, se répandit-elle bientôt dans l'Etat des Adites. Elle fut l'origine du voyage que la reine de Saba fit à Jérusalem pour y voir Salomon.

VI. — C'est dans le livre des Rois que se trouve le récit de ce voyage, sur lequel l'imagination des Arabes a brodé tant de circonstances fantastiques. Après avoir raconté le départ de la première expédition dirigée vers Ophir, la Bible continue:

« La reine de Saba, ayant entendu parler de Salomon, vint l'éprouver par des énigmes. Entrée à Jérusalem avec une nombreuse escorte et de grandes richesses, avec des chameaux chargés d'aromates, d'or en quantité infinie et de pierres précieuses, elle se présenta devant le roi Salomon et lui exposa tout ce qu'elle avait dans le cœur. Et Salomon l'enseigna sur toutes les questions qu'elle lui avait proposées ; et il n'y en eut aucune que le roi ignorât et sur laquelle il ne lui répondît pas. Or, la reine de Saba, voyant toute la sagesse de Salomon, le palais qu'il s'était bâti, le service de sa table, les de-

meures de ses serviteurs, la hiérarchie de ses officiers, la splendeur de leurs vêtements, ses échansons et la quantité des victimes qu'il offrait en holocauste dans le temple de Jéhovah, elle était toute hors d'elle-même, et elle dit au roi : « Tout ce que j'avais entendu sur toi « dans mon pays est vrai ; mais je ne voulais pas croire « les récits que l'on me faisait jusqu'à ce que je fusse « venue moi-même et eusse vu de mes propres yeux;... « ta sagesse et tes œuvres sont au-dessus de ce que « j'avais entendu.... » La reine de Saba offrit au roi 120 talents d'or, une grande abondance d'aromates et des pierres précieuses ; et jamais depuis on n'a apporté à Jérusalem autant d'aromates que la reine de Saba en donna au roi Salomon. Pendant ce temps la flotte d'Hiram, qui ramenait l'or d'Ophir, en apporta aussi une quantité de bois de santal et des pierres précieuses.... Et le roi Salomon donna à la reine de Saba tout ce qu'elle voulut, tout ce qu'elle lui demanda, outre les présents qu'il lui avait faits de lui-même avec une munificence royale. Et la reine de Saba s'en alla, retournant dans son royaume avec ses serviteurs. »

Les voyages maritimes vers Ophir, et même vers le Yémen seulement, ne survécurent pas à la mort de Salomon. Le schisme des Dix tribus et les révolutions qui éclatèrent en même temps à Tyr les rendirent impossibles. Sans doute le roi de Juda demeura pendant quelque temps encore maître du pays des Édomites et du port d'Elath. Mais les forêts qui seules pouvaient fournir les bois nécessaires aux constructions se trouvaient désormais comprises dans les États de son rival, le roi d'Israël. En outre, l'alliance cessa d'être assez intime entre les deux cours de Jérusalem et de Tyr pour permettre le renouvellement de l'association qui avait existé entre Salomon et Hiram. Aussi lorsque, un peu moins de cent ans après, Josaphat, uni à Ochozias, roi d'Israël, essaya

de faire reprendre les expéditions commerciales vers Ophir, on put bien construire de grands navires dans le port d'Aziongaber, mais on n'avait plus de matelots ni de pilotes phéniciens, et la tentative échoua misérablement.

En même temps qu'il ne partait plus de vaisseaux des ports iduméens du golfe Elanitique, il n'en partait pas non plus des ports égyptiens de l'isthme, dont l'état s'empirait toujours davantage. Les Égyptiens tendaient de plus en plus à fermer leur pays aux étrangers et ne favorisaient pas l'établissement d'armateurs phéniciens dans leurs villes de la mer Rouge. Aussi la navigation de cette mer fut, par la mort de Salomon, interrompue de nouveau pour plusieurs siècles, et les caravanes qui allaient de l'Arabie méridionale en Phénicie redevinrent la seule voie par laquelle on recevait les marchandises indiennes.

— Établissement de la suprématie des Jectanides. — Émigration des Adites en Abyssinie.

I. — L'empire des seconds Adites dura dix siècles, durant lesquels les tribus Jectanides vécurent, se multipliant toujours à chaque génération, au milieu des Sabéens kouschites. La supériorité de culture des premiers occupants du sol ne pouvait manquer d'exercer une influence profonde sur ces tribus, qui se trouvaient encore au moment de leur arrivée dans un état presque barbare. Aussi les Jectanides de l'Arabie méridionale adoptèrent-ils la civilisation, les mœurs, les institutions, la religion et la langue des Adites; l'usage de l'arabe proprement dit ne se conserva que chez quelques tribus de l'intérieur, qui continuaient à mener une

vie à demi nomade sur la frontière du désert. L'assimilation des Jectanides aux Kouschites fut tellement complète que la révolution qui finit par substituer les descendants de Jectan à ceux de Kousch dans la possession de la suprématie politique ne produisit aucun changement appréciable dans la culture du Yémen.

Mais tout en ayant les mêmes mœurs, le même langage, les deux éléments qui constituaient la population de l'Arabie méridionale demeuraient bien distincts et en antagonisme d'intérêts, comme dans le bassin de l'Euphrate les Assyriens et les Babyloniens, dont les premiers étaient de même sémites et les seconds kouschites. Les uns et les autres portaient le nom de Sabéens, mais la Bible prend toujours soin de les distinguer par une orthographe différente, écrivant avec un *sin* le nom des Sabéens kouschites et avec un *samech* celui des Sabéens jectanides. Tant que dura l'empire des seconds Adites, les Jectanides furent soumis aux Kouschites. Mais un jour vint où ils se sentirent assez forts pour être maîtres à leur tour. Ils attaquèrent les Adites sous la conduite de Yârob, et parvinrent à en triompher. M. Caussin de Perceval, par les considérations les plus ingénieuses, est parvenu à fixer la date de cette révolution au début du VIIIe siècle avant l'ère chrétienne.

II. — Nous avons rapporté plus haut le passage où elle est racontée par Ibn-Khaldoun, le plus critique des historiens arabes. Il semble croire qu'il ne resta d'Adites, après le règne de Yârob, que dans quelques cantons des montagnes du Hadhramaut. Mais si la légende est toujours disposée à admettre facilement ces anéantissements de populations entières, l'histoire critique ne les accepte pas de même. Sans doute quelques tribus Adites ou Kouschites parvinrent à se maintenir plus intactes

qu'ailleurs dans le Hadhramaut, où les inscriptions nous font voir qu'au début de notre ère on parlait encore un dialecte d'une forme plus antique que celui du Yémen. Mais tout indique de plus qu'il resta dans les provinces où les Jectanides devinrent absolument maîtres une partie considérable de l'ancienne population, réduite à une condition d'infériorité et reléguée, comme il arrive toujours aux vaincus, dans les dernières castes.

Cependant la majorité des Sabéens kouschites, surtout les castes supérieures, ne voulut pas se soumettre au joug des Jectanides. Il se produisit une séparation, qui a donné lieu au proverbe arabe « se diviser comme les Sabéens, » et la masse des Adites émigra vers une autre contrée. D'accord avec M. Caussin de Perceval, nous croyons pouvoir rapporter aux conséquences de la révolution qui établit la suprématie des Jectanides dans le Yémen, le passage des Sabéens en Abyssinie.

Longtemps avant la découverte de la langue et des inscriptions himyaritiques, on avait remarqué que le *ghez*, ou idiome abyssin, est un reste vivant de l'antique langue du Yémen. L'Abyssinie, au point de vue de la linguistique et de l'ethnographie, est inséparable de l'Arabie méridionale. Les monuments de la civilisation abyssine, qui se voient encore à Axum, offrent la plus grande analogie avec les débris de la civilisation yéménite qui se voient à Mareb. Les géographes grecs accouplent sans cesse l'Abyssinie au Yémen, et présentent invariablement les Abyssins comme une population arabe ou sabéenne [1]. Les voyageurs modernes sont aussi

1. Ludolf, *Historia Æthiopica*, l. 1, c. 1; *Comment. in histor. æthiop.* p. 57, 202 et suiv. — Adelung, *Mithridates*, t. 1, p. 402. — De Sacy, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. L, p. 278 et suiv. — Gesenius dans l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber, article *Æthio-*

unanimes pour reconnaître le type arabe de celles des populations abyssiniennes qui ne se rattachent pas à la source africaine.

Mais l'époque du passage des Sabéens d'Arabie en Abyssinie est beaucoup plus difficile à établir que le fait même de leur émigration.

III. — De très-bonne heure, pendant l'intervalle encore environné de ténèbres qui s'étend de la VIIe à la XIe dynastie des rois d'Égypte, un rameau considérable de la race de Kousch avait franchi la mer Rouge et s'était établie dans la Basse-Ethiopie ou Ethiopie proprement dite, dans le Soudan égyptien de nos jours, c'est-à-dire dans les pays de Napata et de Méroé, jusqu'alors habités par des nègres. Il est probable que cette division de la race kouschite occupait primitivement le Hedjâz, reliant ainsi les Adites du Yémen aux Anouchamites de l'Arabie Pétrée, et qu'elle passa la mer devant l'invasion des Amâlika. Quoi qu'il en soit, les Kouschites ainsi fixés sur le haut Nil, où ils localisèrent d'une façon toute spéciale le nom de *pays de Kousch*, furent bientôt pénétrés d'éléments africains ou nègres, d'un côté, égyptiens, de l'autre, de telle façon qu'ils prirent, au double point de vue de l'ethnographie et de la linguistique, une physionomie très-différente de celle des Kouschites sabéens.

Ce furent ces derniers, plus fidèles au type originaire de la race, qui devinrent la souche des Abyssins, tandis que les restes des Kouschites éthiopiens se sont conservés dans les Bischaris de nos jours. Nous avons déjà vu plus haut que dès le temps où fut rédigé le document ethnographique qui forme le chapitre X de la Genèse,

pische Sprache. — Renan, *Histoire des langues sémitiques*, p. 217, 2e édition.

une tribu sabéenne, représentée dans ce document par le nom de Sabathaca, paraissait s'être établie sur la côte d'Afrique en face du Yémen, dans les environs du port d'Adulis. Mais elle n'avait pas pénétré dans l'intérieur des terres, car les monuments égyptiens de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie nous montrent l'Abyssinie habitée encore exclusivement par des nègres.

Il dut y avoir pendant bien des siècles une infiltration lente de l'élément sabéen parmi les habitants de cette contrée, grâce au contact avec la colonie de Sabathaca et grâce au commerce actif que les Sabéens du Yémen entretenaient avec la côte d'Afrique jusqu'au cap des Aromates (le cap Gardafoui de nos jours). Mais cette infiltration graduelle n'est pas suffisante à expliquer la substitution des Sabéens aux noirs africains comme formant la masse de la population de l'Abyssinie. Il faut qu'il y ait eu à un moment donné une grande émigration.

Cette émigration fut notablement antérieure à l'ère chrétienne. Les livres du roi Juba disaient déjà que les habitants de la Haute-Éthiopie étaient des Arabes[1], et les listes des rois d'Abyssinie ne permettent de placer un changement ni de race ni de dynastie dans les siècles qui précédèrent immédiatement cette époque. D'un autre côté, comme l'a très-judicieusement remarqué l'illustre Silvestre de Sacy, l'émigration des Sabéens en Abyssinie fut certainement postérieure au temps de Salomon, puisque les légendes nationales sur les rapports de la reine de Saba et de ce prince sont aussi populaires chez les Abyssins que chez les habitants du Yémen. Mais dès lors on est bien obligé d'en venir à l'opinion de M. Caussin de Perceval sur l'origine de l'émigration, car dans l'espace de temps assez restreint où l'on est conduit à la placer,

1. Plin. *Hist. nat.* VI, 32.

il n'y a d'événement assez considérable pour l'avoir motivée que la défaite des seconds Adites par Yârob et les tribus jectanides, et la séparation qui se produisit alors parmi les Sabéens.

— Les premiers rois jectanides du Yémen.

I. — Yârob, vainqueur des Adites et fondateur de la nouvelle monarchie des Arabes jectanides, eut pour successeur sur le trône son fils Yaschdjob. Celui-ci fut un prince faible et obscur, dont on ne dit rien, sinon qu'il laissa les chefs de plusieurs cantons de ses États se rendre indépendants. Telle fut l'origine des royaumes distincts de Hadhramaut et du Mahra, qui ne cessèrent plus dès lors d'avoir leurs princes particuliers, tantôt vassaux du souverain du Yémen, tantôt pleinement indépendants.

Abd-Schams, surnommé Saba, fils de Yaschdjob, raffermit l'autorité, énervée entre les mains de son prédécesseur. Il réunit tous les petits dynastes de l'Arabie Heureuse sous son obéissance, attaqua les restes des Adites, qui se maintenaient libres dans certains cantons des montagnes du Hadhramaut, et les réduisit en esclavage. Abd-Schams fit de grands travaux dans la capitale de son empire. C'est sous lui qu'elle paraît avoir reçu le nom de Mariab, car elle était jusqu'alors appelée Saba, comme le pays lui-même. Aboulféda rapporte à Abd-Schams la construction de la fameuse digue qui faisait la fertilité du territoire de cette ville et que nous avons vue tout à l'heure attribuée par une tradition plus générale à Lokmân et aux seconds Adites. Mais l'opinion commune nous paraît plus probable, car de l'existence

de la digue dépendait celle de la ville elle-même comme cité importante et populeuse.

« Abd-Schams eut plusieurs enfants, dont les plus célèbres sont Himyar et Cahlân, qui laissèrent une nombreuse postérité. La majeure partie des tribus yéméniques, subsistantes à la naissance de l'islamisme, tiraient leur origine de l'un ou de l'autre de ces deux personnages[1]. Les descendants de Himyar paraissent s'être fixés plus particulièrement dans les villes; ceux de Cahlân, dans les campagnes et les déserts du Yémen. Ceux-ci, adonnés pour la plupart à la vie bédouine, conservèrent toujours leur énergie, tandis que ceux-là finirent par s'amollir dans le séjour des cités.

« Himyar est la souche de la grande famille appelée Homérite par les écrivains grecs et latins, et qui figure pour la première fois, sous ce nom d'Homérite, dans la relation de l'expédition d'Ælius Gallus, environ 24 ans avant Jésus-Christ. Cette famille régna dans le Yémen, depuis l'époque de son auteur Himyar, jusqu'à la conquête de ce royaume par les Abyssins, en l'année 525 de notre ère. Ce long espace de temps, de près de douze siècles, se divise en deux périodes. Pendant la première, les enfants de Himyar partagèrent la souveraineté avec d'autres familles, notamment avec celle de Cahlân. Ces divers princes et leurs sujets continuèrent à être désignés sous le nom de Sabéens, qui subsista jusqu'au moment où le pouvoir fut concentré dans la maison de Himyar (un siècle environ avant l'ère chrétienne). Alors s'ouvrit la seconde période. La maison de Himyar brilla, dans l'Arabie Heureuse, d'une splendeur sans rivalité; et le nom

1. Il ne faut entendre ceci que des familles placées à la tête des diverses tribus, de ceux que l'on appelait dans le langage officiel de la monarchie « les seigneurs de Saba. »

des Himyarites ou Homérites commença à remplacer celui des Sabéens. » (CAUSSIN DE PERCEVAL.)

II. — Le fils d'Abd-Schams s'appelait en réalité Ghazahadj; l'appellation de Himyar n'était qu'un surnom signifiant « le rouge. » Au reste, cet usage des surnoms paraît, d'après les inscriptions, avoir été général chez les habitants de l'Arabie Méridionale. C'était, dit-on, le plus bel homme et le plus habile cavalier de son temps; il aimait la splendeur, et on prétend qu'il fut le premier de sa dynastie qui porta une couronne d'or.

On n'est pas d'accord sur l'ordre respectif des successeurs de ce prince. On sait seulement que son frère Cahlân, son fils Wâthil, Alamlouk, enfin Schammir, fils d'Alamlouk, ceignirent la couronne. A ces noms fournis par les historiens arabes il faut ajouter celui de Yathâamer, qui, nous l'avons vu dans le livre consacré à l'histoire d'Assyrie, était contemporain du monarque ninivite Saryukin et lui envoya une ambassade avec des cadeaux. Forcément Yathâamer fut de très-peu d'années postérieur à Himyar, avec lequel on ne connaît pas son degré de parenté; il est très-probable qu'il fut son premier ou tout au plus son second successeur.

Wâthil se vit enlever de force par un de ses frères la possession de l'Oman. Mâlik, descendant de Himyar, s'étant rendu maître de cette province, s'y maintint malgré les efforts de Wâthil pour l'expulser. A dater de cette époque l'Oman forma un royaume entièrement indépendant.

Schammir fonda la ville de Zhafâr dans le Yémen, qu'il ne faut pas confondre avec la ville du même nom dans le pays de Mahra. On dit qu'il reconnut la suzeraineté du fondateur de la monarchie des Perses et qu'il lui paya tribut. Ce renseignement, le faisant contemporain de Cyrus, ne permet pas de prendre au pied de la

lettre l'expression des historiens arabes qui le traitent de petit-fils de Himyar; il était seulement son descendant direct. Les trois règnes énumérés dans les listes arabes entre Himyar et Schammir, même en y ajoutant celui d'Yathâamer, ne suffisent pas, du reste, à remplir l'espace de deux siècles qui sépare un prince un peu antérieur à Saryukin d'un prince contemporain de Cyrus. Il faut admettre à cet endroit des listes de larges lacunes. Le titre de fils de Himyar donné à Wâthil doit aussi être considéré comme impossible à prendre au pied de la lettre, car nous voyons que son fils succéda immédiatement à Schammir.

Ce prince se nommait Sacsâc. Il fit avec succès la guerre au fils et successeur de Mâlik, et parvint à reconquérir momentanément l'Omân. Mais ce pays fut de nouveau perdu sous son fils Yâfar, qui paraît avoir été contemporain de Darius, fils d'Hystaspe. Le règne de Yâfar fut très-agité. Des insurrections éclatèrent contre lui dans diverses provinces. Non-seulement il perdit l'Oman, mais les successeurs de Mâlik lui firent constamment la guerre et devinrent très-menaçants pour la sûreté du Yémen. Yâfar mourut, laissant sa femme enceinte d'un fils appelé Nomân, qui régna à son tour, mais après l'usurpation d'un certain Dhou-Riâsch, qui appartenait aussi à la race de Himyar.

III. — C'est à cela que se réduisent les renseignements fournis par les historiens arabes. On voit qu'ils sont bien incomplets, surtout pour le temps entre Himyar et Schammir. Mais nous connaissons par d'autres sources des événements d'une assez grande importance qui doivent trouver place dans cette période si obscure.

Telle fut l'expédition qu'Assarahaddon, roi d'Assyrie, dirigea, entre 681 et 672, au travers du désert de Dahnâ et par laquelle il soumit à son sceptre le pays de Bâzi,

qui, nous l'avons déjà dit, ne peut être, d'après les indications géographiques des inscriptions du roi, qu'un des cantons intérieurs du Hadhramaut ou du pays de Mahra. L'expédition qui amena Assarahaddon jusqu'aux frontières du royaume sabéen était, du reste, mentionnée par Bérose, et c'est d'après cet historien qu'elle est citée par un Père de l'Eglise, saint Méthode [1]. Ce qui la rendait possible, et même facile à ce prince, c'est que son père Sennachérib avait soumis à la puissance ninivite pour la première fois le Hedjâz et le Nedjd, et que lui-même venait de compléter la sujétion du royaume arabe de Douma par une campagne victorieuse dans laquelle il en avait pris la capitale et installé sur le trône une femme de son propre harem.

C'est au règne d'Assarahaddon que nous croyons devoir attribuer, sinon peut-être la fondation même de Gerra, car les gens de Dedan devaient toujours avoir eu sur ce point un centre commercial, mais les débuts de sa grande importance. Assarahaddon fut en effet le premier prince qui posséda en même temps d'une manière assurée Babylone et le pays de Bahreïn; il fut, nous l'avons déjà fait voir, le créateur des prodigieux développements de Babylone, de sa prospérité politique et commerciale, si intimement liée avec l'extension du négoce maritime de Gerra. Cette ville, d'ailleurs, d'après les termes mêmes dont Strabon se sert en parlant de son origine, n'était pas une colonie de Chaldéens établis volontairement hors de leur pays, mais bien de déportés, ce qui en place nécessairement la fondation dans le temps des grandes et incessantes luttes des Babyloniens contre les princes de la dynastie de Saryukin. Il est donc probable qu'en y plaçant un certain nombre de captifs faits dans la der-

1. *Monumenta SS. Patrum orthodoxographa* (Bâle, 1569), t. I, p. 104; *Bibliotheca Patrum maxima*, t. III, p. 729.

nière insurrection de Babylone sous le règne de Sennachérib, Assarahaddon avait trouvé moyen de faire tourner au profit de la grande cité qu'il était chargé de gouverner et pour laquelle il avait une prédilection très-marquée, les rudes châtiments dont son père avait frappé la population de cette cité.

« Gerra, dit Strabon, étant située dans une contrée riche en salines, ses maisons sont construites de blocs de sel, qu'il faut souvent mouiller pour éviter que l'ardeur du soleil ne les fasse crever ; elle est à deux cents stades de la mer. » « Les Gerréens, dit à son tour Agatharchide, sont un des peuples les plus riches du monde ; » et ces richesses ils les devaient au négoce des denrées de l'Arabie et de l'Inde, qu'ils transportaient par caravanes dans l'Occident, ou par mer à Babylone. Les marchandises de l'Inde à destination de Babylone subissaient dans le port de Gerra, distinct de la ville, un transbordement nécessaire; elles passaient des gros navires qui faisaient la traversée de l'Océan Indien sur des bâtiments plus petits, capables de remonter le fleuve. C'est ainsi qu'elles arrivaient à Babylone, qui en réclamait bien plus que sa propre consommation pour les envoyer par l'Euphrate jusqu'à Thapsaque et de là dans toute l'Asie occidentale. Les bâtiments de Gerra remontaient aussi le Tigre jusqu'à la ville d'Opis, entrepôt d'où les marchandises de l'Inde et de l'Arabie méridionale se répandaient dans la Médie, l'Arménie et les contrées voisines.

IV. — La fondation ou le développement de Gerra avait donc pour résultat d'ouvrir au commerce avec l'Inde une voie nouvelle, au préjudice du Yémen et de la Phénicie, supplantés par Babylone. Le vieux négoce par caravanes traversant la péninsule ne pouvait soutenir la concurrence avec ce nouveau mode de trans-

port, tout maritime, ni au point de vue de la sécurité, ni à celui des prix. La source principale des richesses du royaume sabéen paraissait donc au moment de se tarir quand l'avénement de la dynastie Saïte en Egypte et la politique nouvelle inaugurée par Psamétik vinrent créer une concurrence victorieuse à Gerra, en rouvrant au commerce la voie de la mer Rouge, qu'il avait déjà prise du temps de la XIX[e] dynastie et sous les règnes d'Hiram et de Salomon. Psamétik comprit en effet les avantages, trop longtemps négligés, de la situation commerciale de l'Egypte, et comme ses sujets indigènes répugnaient à entrer dans la carrière du négoce maritime, il ouvrit le pays aux commerçants grecs et phéniciens, qu'il combla de faveurs et qu'il attira par tous les moyens. Son successeur, Néchao, s'occupa surtout de rétablir la navigation de la mer Rouge. C'est dans cette intention qu'il fit entreprendre par des Phéniciens le tour de l'Afrique par mer, et qu'il essaya de rouvrir l'ancien canal de Séti I[er] entre le Nil et la mer Rouge. Et s'il renonça bientôt à cette dernière entreprise, il réussit du moins à fixer dans les ports de l'isthme un grand nombre d'armateurs phéniciens, qui commencèrent à faire faire régulièrement chaque année à leurs vaisseaux le voyage de Muza ou d'Aden, où ils embarquaient les marchandises apportées de l'Inde et les produits du pays lui-même. En même temps les Nabatéens, dont le royaume était alors très-florissant, voulurent faire de Séla ou Pétra, leur capitale, un grand centre de commerce, et pour amener à passer par chez eux une partie de ce trafic si lucratif, ils attirèrent d'autres armateurs phéniciens dans leurs ports d'Elath et d'Aziongaber, qui virent renaître la prospérité dont ils avaient joui sous Salomon.

Bientôt la plus grande part du commerce de l'Inde et de l'Arabie méridionale prit la voie de la mer Rouge, et

la navigation de cette mer gagna une activité qui ne cessa qu'à la chute de l'empire Romain. Tyr profita d'abord beaucoup de cette transformation du commerce avec le Yémen. C'étaient ses armateurs et ses matelots qui tenaient dans leurs mains les transports de la mer Rouge, et la cité de Melkarth demeurait toujours le principal entrepôt des marchandises indiennes et arabes qui lui arrivaient à la fois par l'Egypte, par la Nabatène et par les caravanes de l'Arabie, et qu'elle répandait dans tout le bassin de la Méditerranée, ainsi que dans l'Asie antérieure. Ezéchiel nous décrit cette situation dans son admirable tableau de la prospérité de Tyr.

V. — L'amiral Vincent, dans son étude sur le Périple de Néarque [1], a remarqué le premier, avec cet instinct des choses maritimes et commerciales qui n'abandonne jamais les Anglais, que si Nabuchodorossor presque en même temps ruina Tyr et frappa les Nabatéens par la transportation d'une partie de leur population, c'est qu'il poursuivait un plan qui avait pour but de changer la direction du commerce des Indes, de le faire définitivement passer par le golfe Persique et Babylone, et de là, à travers tout son empire, par les villes de Palmyre et de Damas, et par la Syrie. Aussi ne se borna-t-il pas à ruiner les villes par où ce commerce passait jusqu'alors. Il fit exécuter de grands travaux entre Babylone et la mer pour faciliter la navigation et pour attirer les navires partis des ports des Indes, non plus seulement à Gerra, mais à l'embouchure commune des deux grands fleuves qui arrosent la Mésopotamie. Par ses soins, on construisit de grandes écluses, et on éleva des digues pour contenir les eaux du Schatt-el-Arab et permettre ainsi aux bâtiments d'un assez fort tonnage de remonter

1. T. II, p. 356.

jusqu'à Babylone. Un vaste port fut creusé à Kar-Dounyas ou Térédon. Le fameux canal Royal ou Naharmalcha fut nettoyé et réparé; un autre canal navigable, l'Aracan, créé dans la Chaldée. Ces vastes travaux, qui forment un ensemble très-bien conçu, achèvent de démontrer la réalité du plan habile et grandiose que l'amiral Vincent a su si judicieusement discerner.

Est-ce avec la même pensée que le conquérant babylonien tenta de porter ses armes dans le Yémen? Ce qui est certain, c'est qu'après avoir soumis à sa puissance la majeure partie de l'Arabie Déserte, comme nous le raconterons au chapître du Hedjâz, Nabuchodorossor attaqua le royaume sabéen et y pénétra le long de la côte de la mer Rouge, jusqu'aux environs d'Aden, dont sans doute il avait le projet de s'emparer. Il réduisit en captivité quelques-unes des tribus jectanides de la contrée, entre autres celle de Hadhoûra, qui habitait le canton de Rass, et celle de Wabar, qui résidait dans le voisinage d'Aden, et il les transporta sur les bords de l'Euphrate. Comme toujours, ces calamités sont pour les historiens musulmans de justes châtiments de l'impiété de tribus qui n'avaient pas voulu écouter des prophètes, les gens de Hadhoûra, Schoaïb, fils de Dhou-Mahdam, ceux de Wabar, Hanzhala, fils de Safwân.

Mais si Nabuchodorossor pénétra ainsi pour un moment fort avant dans le Yémen, il ne put pas se maintenir, et il dut se retirer après n'avoir fait qu'une razzia sur une grande échelle. Il parvint aussi à détourner vers Babylone une partie du commerce indien qui passait jusque-là par le royaume de Saba; mais il ne put pas l'attirer tout entier vers le golfe Persique et l'Euphrate, car il lui aurait fallu pour cela se rendre maître de l'Égypte et y faire subir aux ports de l'isthme le sort qu'il avait fait subir à Tyr. Si la grande cité chananéenne avait vu sa puissance détruite, les marchands

et les marins tyriens établis en Égypte en très-grand nombre n'avaient pas été atteints par le désastre. Encou ragés, protégés par Néchao et ses successeurs, ils continuèrent avec bonheur les navigations vers l'Arabie méridionale, auxquelles prirent bientôt part à côté d'eux les Grecs, aux mains de qui ce commerce devait passer presque entièrement sous les Ptolémées. Les marchandises apportées par la mer Rouge ne pouvaient plus s'en aller à Tyr pour se répandre de là sur tous les rivages de la Méditerranée. Elles traversèrent la Basse-Égypte dans une autre direction, et leur nouveau port d'embarquement sur la Méditerranée fut désormais Naucratis, comme il devait être plus tard Alexandrie.

VI. — Les travaux de Nabuchodorossor ne servirent pas longtemps; moins d'un siècle après avoir été exécutés, ils avaient été rendus impraticables.

« Sous la domination des Perses la navigation du golfe Persique eut à lutter contre beaucoup d'obstacles. Les Perses, n'étant pas un peuple navigateur, craignaient toujours qu'une flotte ennemie ne vînt les insulter et dévaster leurs fertiles provinces. Cette crainte paraît fondée, lorsque l'on considère la position de Babylone et de Suse, deux des métropoles de leur empire et l'entrepôt des tributs de tant de peuples, situées l'une sur l'Euphrate, l'autre sur le Choaspès, uni avec le Tigre par un canal, et où l'on pouvait arriver par ces deux fleuves navigables. Il n'aurait pas même fallu pour les attaquer de ce côté-là une grande puissance maritime, telle que nous nous la représentons aujourd'hui; mais seulement quelques escadres de pirates déterminés comme les Normands du moyen âge; et il y en avait un grand nombre dans le golfe Persique. Qu'auraient pu opposer les Perses à une descente de ces forbans? Le pillage et la

destruction de leurs capitales en eût été la suite inévitable, et leur empire même aurait pu être renversé.

« Pour se mettre à l'abri de ce danger, ils résolurent de rendre l'entrée du Tigre, d'où l'on passait dans le Choaspès, entièrement inaccessible à la navigation; et les efforts, le temps et les dépenses que leur coûta l'exécution de ce dessein prouve combien il leur tenait à cœur. Ils construisirent, de distance en distance, des barrages en pierres de taille, qui interrompaient le niveau du fleuve, et d'où les eaux tombaient par une chute plus ou moins élevée. Alexandre le Grand, qui voulait favoriser le commerce et la navigation, donna ordre à son retour de l'Inde de débarrasser le fleuve de ces barrages..... Il ne faut pas chercher ailleurs que dans ces entraves apportées à la navigation du golfe Persique les causes de la décadence où elle tomba rapidement. » (HEEREN.)

Grâce aux travaux des rois perses, qui vinrent détruire ceux de Nabuchodorossor, les navires ne purent plus remonter jusqu'à Babylone, ou jusqu'à Opis. Le port de Kar-Dounyas ou Térédon, négligé, s'envasa en peu d'années et devint inaccessible. Les marchandises destinées à Babylone durent forcément être de nouveau débarquées à Gerra et portées par caravanes jusqu'à la grande cité chaldéenne; aussi le temps depuis Cyrus jusqu'à Alexandre fut-il celui de la prospérité culminante de Gerra. Mais Babylone elle-même, traitée de la manière la plus rude par Darius et par Xerxès, avait reçu un coup dont elle ne se releva jamais et descendait chaque jour davantage sur la pente de la décadence. Le commerce de l'Inde se reporta tout entier sur le Yémen et suivit de plus en plus la voie de la mer Rouge. Seulement, au lieu de Tyr complétement déchue, il eut désormais deux grands marchés d'arrivée, celui de l'Égypte, d'où les marchandises se répandaient par le port de Nau-

cratis dans toutes les parties de la Méditerranée, et celui de Séla ou Pétra chez les Nabatéens, d'où elles étaient portées par terre à Damas et à Thapsaque et de là dans les diverses contrées de l'Asie occidentale.



— Institutions et mœurs du royaume sabéen.

I. — Les institutions et les mœurs du Yémen gardèrent l'empreinte de la civilisation kouschite, même après que les tribus Jectanides se furent emparées de la suprématie, tant elles avaient été pénétrées par l'influence des premiers habitants du sol pendant les dix siècles qui s'écoulèrent entre leur entrée dans le pays et le règne de Yârob. Aussi l'Arabie méridionale se distingua-t-elle toujours du reste de la péninsule par les coutumes de ses habitants, jusqu'au moment où l'islamisme étendit partout son niveau uniforme.

Le régime des castes, étranger aux Sémites, était la base de l'organisation sociale du royaume sabéen. Ce régime est essentiellement kouschite, et partout où nous le retrouvons, il est facile de constater qu'il procède originairement de cette race. Nous l'avons vu florissant à Babylone. Les Aryas de l'Inde, qui l'adoptèrent, l'avaient emprunté aux populations du sang de Kousch qui les avaient précédés dans les bassins de l'Indus et du Gange et qu'ils soumirent à leur autorité, Çoudras et Kauçikas. La même institution se présente à nous dans le royaume des Nârikas (non Aryas) de la côte du Malabar, qui étaient aussi Kouschites et dont la constitution offrait avec celle des Sabéens des analogies frappantes, déjà relevées par M. Lassen[1]. Il y avait cinq castes dis-

1. *Indische Alterthumskunde*, t. II, p. 580.

tinctes dans la société sabéenne[1] : les guerriers, les agriculteurs, les artisans, ceux qui exerçaient tous les travaux nécessaires à la récolte et à l'expédition de la myrrhe, et ceux qui faisaient de même pour l'encens. C'étaient des castes fermées et qui ne contractaient pas entre elles de mariages.

Une autre institution, que nous n'hésitons pas non plus à considérer comme d'origine kouschite, est également signalée par Strabon comme une des particularités les plus singulières des mœurs du pays de Saba. C'était celle de la communauté des biens entre frères sous l'administration de l'aîné. A cette institution se joignait l'étrange et immonde usage de la polyandrie ou mariage de tous les frères avec une seule femme. Celui-ci se retrouve encore chez les Nârikas du Malabar et chez ces débris des populations primitives de l'Inde anté-aryenne qui se sont conservés dans les hautes vallées de l'Himalaya.

« Les mœurs anciennes du Yémen n'ont rien de commun avec celles des Sémites. Le code des lois homérites, rédigé par Grégentius, évêque de Zhafar, nous présente des mœurs plus éthiopiennes qu'arabes, une grande perversion des rapports sexuels, une pénalité barbare et compliquée, des crimes et des prescriptions inconnues aux Sémites. La circoncision, que l'on trouve dès la plus haute antiquité établie dans le Yémen, divers autres usages païens, qui s'y conservent encore de nos jours, paraissent d'origine kouschite[2]. Lokmân, le représentant mythique de la sagesse adite, rappelle Ésope, dont le nom a semblé à M. Welcker déceler une origine éthiopienne (Αἴσωπος· Αἰθίοψ)[3]. Dans l'Inde aussi, la littérature des contes et des apologues paraît venir des

1. Strab. VI, p. 708.
2. Knobel, *Die Vælkertafel der Genesis,* p. 234 et suiv.
3. Welcker, *Kleine Schriften,* t. II, p. 250 et suiv.

Coudras. Peut être ce mode de fiction, caractérisé par le rôle qu'y joue l'animal, nous représente-t-il un genre de littérature propre aux Kouschites. » (RENAN)[1].

II. — Par-dessus ce fond, toujours conservé, d'institutions et de mœurs empruntées aux Adites de la race de Kousch, par-dessus le régime des castes, les Jectanides, une fois qu'ils furent les maîtres, implantèrent une organisation politique qui rappelle celles de la plupart des autres peuples sémitiques, et qui diffère de ce que nous voyons dans les empires chamitiques, en Égypte, en Phénicie, à Babylone, chez les Nârikas du Malabar, le système des tribus et la féodalité militaire, deux institutions chères à tous les Arabes.

Suzerain de plusieurs princes qui aspiraient à une entière indépendance et dont la soumission était fort précaire, le roi de Saba, dans ses États propres et directs, voyait son pouvoir en notable partie contrebalancé par celui des grands vassaux, dont le titre national était *cayl*. Chacun de ses grands vassaux, pareils à ceux de notre féodalité du moyen âge, était désigné par le nom du château fort où se trouvait le siége de sa puissance, précédé du mot *dhou*, « celui de, le seigneur de, » par exemple Dhou-Raïdân, « le seigneur de Raïdân, » et Dhou-Rouâïn, « le seigneur de Rouâïn. » C'étaient les chefs des tribus, qui, malgré l'état sédentaire dans lequel vivait toute la nation, demeuraient aussi distinctes que chez les Arabes nomades et occupaient chacune un canton particulier. La distinction des tribus ne se faisait, du reste, que dans la caste supérieure, celle des guerriers. Peut-être cette caste était-elle seule d'origine purement jectanide et les quatre autres doivent-elles être regardées comme descendant de l'ancienne population kouschite.

1. *Histoire des langues sémitiques*, 1re édition, p. 301.

Au-dessous des *cayls* s'échelonnait toute une hiérarchie de noblesse militaire que les inscriptions nous font connaître et dont les titres étaient : *baïn*, « illustre, » *dharah*, « excellent, » *watr*, « éminent ; » malheureusement nous n'en connaissons pas la gradation hiérarchique. C'est ce qu'on appelait « les seigneurs de Saba, » *abaali Saba*. Les titulaires de ces désignations nobiliaires étaient les chefs des différentes maisons de la tribu, vassaux à leur tour des *cayls* et exerçant chacun chez lui sa fraction de souveraineté, comme nos barons du XIe siècle.

Avec une organisation politique de ce genre, le pouvoir central de la royauté ne pouvait pas être plus fort que dans notre société féodale, à moins de la circonstance exceptionnelle où le trône se trouvait occupé par un prince à la main de fer, qui parvenait à réduire temporairement à l'obéissance les vassaux immédiats et les arrière-vassaux. Aussi le voyageur grec Agatharchide décrit-il le roi de Saba comme vivant confiné dans son palais et ayant un pouvoir plus honorifique que réel. Il ajoute même que « le roi, du jour où il a ceint la couronne ne peut plus sortir du palais, et que, s'il le faisait, il serait lapidé, d'après un vieil usage. » Ceci est bien évidemment une de ces exagérations si fréquentes par lesquelles les voyageurs croient pouvoir établir une règle générale d'après quelques faits observés superficiellement ; car l'histoire nous fournit un certain nombre d'exemples de rois sabéens conquérants, qui ne se laissaient pas enfermer à toujours dans le palais. Mais le plus grand nombre vécurent en effet plongés dans les voluptés du harem, sans activité, sans pouvoir réel, se contentant des honneurs dont on les environnait et ne cherchant pas à disputer aux *cayls* la possession de l'autorité effective.

Les officiers de cour partageaient la vie fainéante et

renfermée du roi. Agatharchide les décrit comme entièrement efféminés par une oisiveté constante, tandis que la noblesse féodale était virile et guerrière. Du reste, les eunuques tenaient une grande place dans l'entourage du monarque. On voit par les inscriptions qu'ils étaient au nombre des personnages les plus importants.

La succession à la couronne, ainsi que celle des grands fiefs et sans doute celle des *seigneuries* (c'était le mot propre) d'ordre inférieur, était réglée d'après un vieil usage propre à l'Arabie, que l'islamisme a plus tard adopté et dont il a fait la loi partout où il s'est établi. On épuisait d'abord tout un degré de génération sorti d'un même auteur avant de passer au degré suivant. Ainsi c'était le frère du roi qui lui succédait directement, et non son fils.

III. — Les grands vassaux et les barons du Yémen vivaient embastillés dans des châteaux forts comme nos seigneurs du moyen âge. Les ruines de ces châteaux se rencontrent encore dans toutes les parties du pays, et les seules qui aient pu jusqu'à présent être étudiées avec quelque soin, celle de Hisn-Ghorâb, le château qui dominait la ville commerçante de Cané, examinées par l'officier de marine anglais Wellsted, prouvent que l'art de la fortification avait fait de grands progrès chez les Sabéens. Un certain nombre de ces forteresses appartenaient au roi, les autres aux cayls et aux « seigneurs. »

Parmi les châteaux forts de la couronne on cite comme les plus importants ceux de Salhîn auprès de Mariab, de Ghoumdan auprès de Sanâa, de Bainoûn et de Raïdân auprès de Zhafâr. Ce dernier était l'apanage du fils aîné du roi jusqu'à son accession à la couronne. Parmi les châteaux des seigneurs féodaux les plus fameux sont ceux de Sauhathan, Kaukabân, Sirwâh, Mirwâh, Hinda, Honeïda, Koulsoum, Naaman, qui ne jouent pas dans

l'histoire du Yémen pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne un rôle moins considérable que les châteaux de Coucy ou de Montlhéry dans notre histoire de France du XIe au XIIIe siècle.

Autour de ces forteresses féodales s'étaient naturellement formées des agglomérations de population, des bourgs, dont quelques-uns étaient devenus, par le commerce ou autrement, de grandes villes, telles que Amrâm, Harân, dont il est question plusieurs fois dans la Bible comme d'une place de commerce de premier ordre, Cané, fort fameux, Abiân auprès d'Aden, Tâez, etc. Mais, quelque développement qu'elles eussent pu prendre avec le temps, les villes appartenant à des seigneurs étaient toujours qualifiées de châteaux (*beït*). On les distinguait ainsi des cités (*hedjar*) telles que Mariab, Sabota, la capitale du Hadhramaut, Sanâa, Zhafâr, Aden. Celles-ci étaient les villes royales, qui ne dépendaient d'aucun autre seigneur que du roi. Les châteaux qui les protégeaient — et qui portaient toujours dans ce cas un nom différent de celui de la ville, comme Salhîn à côté de Mariab et Ghoumdân à côté de Sanâa — étaient des châteaux forts de la couronne. Les « cités » ou « villes royales » paraissent avoir joui de conditions de liberté et d'autonomie analogues à celles des villes impériales de l'Allemagne du moyen âge. Elles formaient de véritables communes et étaient gouvernées par des magistrats particuliers, dont on ne saurait méconnaître le caractère municipal. Celui qui administrait Mariab, la capitale, portait le titre de « puissant de Saba. »

Tous ces renseignements sont fournis par les inscriptions antiques du Yémen.

IV. — « Les Sabéens, dit Agatharchide, ont dans leurs « maisons une abondance incroyable de vases et d'usten- « siles de tout genre en or et en argent, des lits et des tré-

« pieds d'argent, tous les objets de mobilier d'un luxe pro-
« digieux. Leurs édifices ont des portiques aux colonnes
« revêtues d'or ou surmontées de chapiteaux d'argent.
« Dans les frises, les couronnements et les encadrements
« de portes, ils placent des patères d'or incrustées de
« pierres précieuses. Ils font du reste des dépenses
« énormes pour l'ornement de ces édifices, où ils
« emploient l'or, l'argent, l'ivoire, les pierres dures
« et en général les matières auxquelles les hommes atta-
« chent le plus de prix. »

Pline dit qu'il y avait jusqu'à 60 temples à Sabota, capitale du Hadhramaut, et 65 à Tamna, chef-lieu du district des Gébanites. D'après le même auteur, le circuit de la ville de Mariab, où résidaient les rois sabéens, était de quatorze milles romains, et Strabon dit que la splendeur de cette ville surprit les légionnaires qui vinrent sous ses murs avec Ælius Gallus. Toutes les parties du Yémen sont encore couvertes de ruines gigantesques des cités antiques, et parmi ces ruines les plus imposantes sont celles de Mareb. Malheureusement le plan qu'en avait levé le voyageur français Arnaud et qu'il avait envoyé à la société Asiatique de Paris est aujourd'hui perdu. Nous ne possédons encore aucun dessin qui puisse nous donner une idée de l'architecture sabéenne.

Elle devait procéder de l'architecture de Babylone, comme la civilisation et la religion du pays étaient étroitement apparentées à celle de la Chaldée. La description que l'historien musulman Kazwîni donne du palais élevé dans la forteresse de Ghoumdân et détruit seulement au VIIe siècle de notre ère par ordre du khalife Othman, nous retrace en effet un édifice bâti d'après le type traditionnel de la pyramide babylonienne à sept étages, surmonté d'un édicule au sommet et garni de revêtements aux couleurs éclatantes et symboliques : « C'était, dit-il, un immense édifice à quatre faces ;

« l'une rouge, l'autre blanche, la troisième jaune, la « quatrième verte. Au milieu s'élevait un bâtiment de « sept étages en retraite les uns sur les autres, chacun « ayant quarante coudées de hauteur. Le dernier for- « mait un salon (*iwân*) entièrement en marbre et cou- « vert d'une seule dalle de marbre. Aux quatre coins « de ce salon, on voyait des figures de lions; elles « étaient creuses, et quand le vent s'engouffrait dans « leurs gueules, elles rendaient des sons semblables « à des rugissements[1]. » C'est aussi une disposition caractéristique de l'architecture chaldéo-assyrienne — nous l'avons déjà vu plus haut — que les portiques composés de colonnes légères, le plus souvent en bois, revêtues de feuilles de métal, telles que les décrit Agatharchide. Seulement à Babylone et à Ninive c'était de bronze qu'on enveloppait ces colonnes, tandis que dans le Yémen on y employait l'or et l'argent, tant les métaux précieux y étaient abondants par suite du commerce.

On a quelques cylindres et autres pierres gravées de travail sabéen. Le musée de la société Asiatique de Bombay renferme un bas-relief provenant de Mareb qui représente un guerrier du Yémen monté sur son chameau. Enfin plusieurs des tables de bronze trouvées à Amrân et conservées maintenant au Musée Britannique, tables qui portent des dédicaces religieuses en caractères himyariques, nous offrent des ornements et des figures symboliques. Malheureusement ces rares monuments de l'art sabéen sont tous d'une date relativement récente et portent la trace manifeste de l'influence de l'art grec. Ils ne peuvent donc pas nous donner une idée suffisante de ce que devait être le style de la plastique yéménite à une époque antérieure. On y retrouve cependant encore, même sous l'influence hellénique, des types de repré-

1. Caussin de Perceval, t. I, p. 75.

sentations symboliques empruntés à la culture chaldéo-assyrienne, par exemple les deux sphinx ailés affrontés, ayant entre eux une plante sacrée.

V. — L'art de l'agriculture était savant et développé dans la civilisation antique de l'Arabie méridionale. Les méthodes d'irrigation, chose de la plus grande importance sous ce climat équatorial, étaient surtout parvenues au plus haut point de perfectionnement, et ceci est encore un point de contact incontestable avec la civilisation babylonienne, dont celle des Sabéens procédait d'une manière si évidente. Ce à quoi les anciens ingénieurs du Yémen excellaient principalement, en matière d'irrigations, était la construction dans les hautes vallées de barrages puissants qui créaient de vastes réservoirs permanents, remplis au moment de la saison des pluies et fournissant pendant la saison sèche des eaux pour l'arrosement de toute la contrée inférieure. Presque tous les centres importants de population avaient dans leur voisinage un barrage de ce genre, d'où dépendait la fertilité des vergers qui les entouraient. Le plus célèbre de tous était la digue de Mareb, dont la rupture, peu de temps après l'ère chrétienne, fut un des événements capitaux de l'histoire ancienne du Yémen et dont les restes subsistent encore de nos jours. Mais les auteurs arabes en signalent à côté de Sanâa un autre, qui ne le cédait guère en importance à celui de Mareb.



— Religion.

I. — C'est aux seules inscriptions que nous devons les renseignements, bien incomplets encore, que nous possédons sur l'ancienne religion du Yémen. Cette reli-

gion sortait de celle de Babylone et du bassin de l'Euphrate; jusqu'à la prédication de l'islamisme, elle resta foncièrement la même.

Nous y retrouvons en effet la plupart des mêmes personnages divins, avec leurs noms conservés sans altération. Car il est impossible de ne pas reconnaître les dieux chaldéo-assyriens Ilou, Bel, Samas, Istar, Sin, Samdan, Nisroch, dans les dieux du Yémen Il, Bil, Schams, Athtor, Sin, Simdan, Nasr. Pour ce dernier même le rapprochement est rendu encore plus certain par ce que nous disent plusieurs auteurs musulmans, que Nasr était représenté avec une tête d'aigle, car c'est le type habituel des représentations de Nisroch sur les monuments de Babylone et de Ninive. Ne pourrait-on pas aussi assimiler au Salman des rives de l'Euphrate le dieu spécialement protecteur de la ville d'Aden, Yathâa, dont le nom est une exacte traduction de celui de Salman et caractérise aussi un dieu « sauveur? »

Dans la religion de l'Assyrie et de Babylone, avons-nous dit plus haut, lorsque l'on s'élevait aux conceptions qui en avaient été le point de départ, on retrouvait la notion fondamentale de l'unité divine, défigurée par les rêveries du panthéisme; les dieux secondaires n'étaient en réalité que les attributs et les manifestations personnifiées du Dieu suprême et unique, qui était le grand Tout dans lequel toutes choses se confondent et s'absorbent. Cette conception monothéiste fondamentale est très-clairement empreinte dans ce que nous savons de la religion du Yémen. Le culte de Il, c'est-à-dire de la divinité conçue de la manière la plus haute, la plus compréhensive, la plus tendante au monothéisme, y avait une extension que jamais le culte d'Ilou n'eut à Babylone et dans la Chaldée. Particulièrement sous le surnom d'Il-Makah, « le dieu qui exauce, » c'était le dieu dont le culte était le plus général, celui qui avait

des temples dans le plus de localités, auquel était dédié le principal sanctuaire de Mariab, la capitale, c'était en un mot le dieu national par excellence.

De même qu'à Babylone, en Assyrie, en Phénicie, chez les nations syriennes, en un mot dans toutes les religions de la même famille, la plupart des noms de dieux dans le Yémen, — qu'ils soient identiques à ceux de Babylone ou qu'ils aient une physionomie particulière, — sont des épithètes ou des qualifications, ce qui caractérise bien nettement toutes ces personnes divines comme des qualités ou des attributs de l'être absolu, considérées à un point de vue distinct. C'est ainsi que nous avons : Bil, « le seigneur; » Rahman, « le miséricordieux; » Yathâa, « le sauveur; » Haubas, « le lumineux; » Samah, « l'élevé; » Koulâl, « le parfait; » Simdan, « le puissant; » Dhamar, « le protecteur. » On croirait lire une liste des surnoms d'Allah chez les Arabes musulmans; mais ces noms sont employés simultanément sur les mêmes monuments comme ceux de personnages distincts. Il faut joindre encore à cette catégorie d'appellations celle de Dhou-Samawi, « le seigneur des cieux, » correspondant tout à fait exactement au Baal-Samim de la Phénicie.

A côté de cette subdivision philosophique de la puissance et de l'essence divine, qui rappelle de si près ce que nous avons vu à Babylone, on observe également dans le Yémen la subdivision plus grossière, géographique et politique, qui prédominait en Phénicie. Aussi souvent que les attributs divins, les sanctuaires locaux donnent naissance aux divinités secondaires. Dans une inscription du Musée Britannique, Il-Makah de Harân et Il-Makah de Nâaman sont invoqués comme deux divinités différentes, de même que dans les inscriptions assyriennes Istar d'Arbèles et Istar de Ninive. On ne cite presque jamais le nom d'un dieu sans lui donner le titre

de seigneur de tel ou tel endroit ; ainsi Il-Makah est seigneur de Harân, de Nâaman, d'Awam ou de Aaram; Athtor, seigneur de Doudh; Sin, seigneur d'Alam; Yathâa, seigneur d'Aden; Schams, dame de Ghazharan. Il est aussi des divinités, particulièrement des divinités féminines, qui ne sont pas désignées dans les inscriptions par un autre nom que celui du Seigneur ou de la Dame de tel ou tel endroit, exactement comme le Baal-Tars et le Baal-Sidon de la Phénicie; telles sont les déesses Dhat-Hami, « la dame de l'enceinte sacrée, » et Dhat-Bâadan, « la dame de Bâadan. » Ce genre de faits avait été produit chez les Sabéens par des causes analogues à celles qui y avaient également donné naissance chez les Phéniciens, par le morcellement féodal du pays et l'esprit de particularisme des localités.

II. — La religion du Yémen, dans la conception de ses dieux secondaires et dans son esprit général, avait pris un caractère astronomique et sidéral encore plus marqué que dans la religion de Babylone, où ce point de vue tenait pourtant une bien grande place. Placés sous un climat où l'éclat du ciel est incomparable, frappés des merveilles de l'harmonie des étoiles et du rôle actif du soleil dans la végétation, les Sabéens avaient fini par tout rapporter dans la nature aux astres et au plus éclatant d'entre eux.

L'antique religion du Yémen était avant tout solaire. C'est dans le soleil que les Sabéens voyaient la manifestation la plus complète, la plus haute et la plus pure de l'être divin; ils l'adoraient comme la divinité par excellence. Tous les noms-épithètes que nous citions tout à l'heure comme ayant donné naissance à des personnages distincts se rapportent au soleil, à ses fonctions, à ses attributs, à ses effets et aux différentes phases de sa révolution considérés séparément. Bil, Rahman, Yathâa,

Haubas, Samah, Koulâh, Simdan, Dhamar, Dhou-Samawî sont le soleil envisagé sous des points de vue différents. En tant que l'astre lui-même, sous sa forme matérielle et visible, il était adoré comme une divinité féminine sous le nom de Schams. Et ceci rentre exactement dans ce que nous avons dit plus haut de la nature des personnages féminins dans les religions du bassin de l'Euphrate et de la Syrie : car dans ces religions la déesse est qualifiée de « manifestation » du dieu mâle auquel elle correspond ; elle est pour ainsi dire une forme subjective de la divinité primitive, une deuxième personne divine, assez distincte de la première pour pouvoir lui être associée conjugalement, mais pourtant n'étant autre que la divinité elle-même dans sa manifestation extérieure. Aussi, bien que les inscriptions nous fournissent moins de renseignements sur les déesses que sur les dieux du Yémen, on y recueille des indices certains de ce que chaque dieu mâle était, dans la religion de ce pays comme dans celles de Babylone et de la Syrie, doublé d'une divinité féminine exactement correspondante, qui n'était autre que lui-même considéré sous une autre forme. Ila répondait à Ilahat, dont le nom se retrouve dans celui du château fort de Bit-Ilahat, près de Sanâa ; Athtor, regardé comme un personnage mâle, était accompagné d'une Athtoret ; c'était la décomposition en deux personnes de la Vénus androgyne de la Syrie.

A côté du soleil, que nous venons de montrer comme la divinité principale de la religion des Sabéens, les autres corps célestes étaient aussi adorés par eux comme des manifestations, moins importantes sans doute mais frappantes encore, de l'être divin, comme des dieux secondaires émanés de sa substance. Sin était la lune, personnifiée comme un dieu mâle, de même qu'à Babylone et dans les religions de l'Asie Mineure. On rendait

aussi un culte important aux cinq planètes, dont nous ne connaissons pas les appellations originales dans la langue himyarique, aux principales constellations, à quelques-unes des étoiles fixes, remarquables par leur éclat et leur grandeur, comme Aldébaran (l'œil du Taureau), Sohail (Canopus) et Schâarî loboûr (Sirius), enfin à toutes les légions de l'armée céleste en général.

III. — En somme, la religion du Yémen telle qu'elle se présente à nous dans les inscriptions dédicatoires provenant des temples de Mariab, de Khariba, de Sanâa, d'Amrân et d'Abiân, était le développement, la forme raffinée et compliquée, sous l'influence des sanctuaires de l'Euphrate, d'une religion plus simple et plus primitive, qui s'était maintenue intacte jusqu'à l'islamisme dans l'Oman et dans une portion du Yémen et dont il subsiste encore bien des vestiges dans les usages populaires des habitants de l'Oman. Cette dernière était le *sabéisme* proprement dit, sur lequel les auteurs du commencement de l'islamisme, qui l'avaient vu encore en vigueur, nous fournissent des détails extrêmement précieux et circonstanciés.

Le sabéisme, dans sa simplicité première, paraît s'être étendu d'abord à toutes les populations de l'Arabie. C'était une religion sans images, sans idolâtrie et sans sacerdoce. On y adorait les sept planètes et principalement le soleil, dans leur réalité même ; on leur adressait les invocations directement, tandis que ces corps sidéraux se montraient présents dans le ciel. Les adeptes du sabéisme célébraient un jeûne de trente jours en l'honneur de l'ascension du soleil dans le ciel et du renouvellement des phénomènes de la végétation, avant l'équinoxe du printemps, et une grande fête annuelle, qui était pour eux la première de toutes, le jour où le soleil entrait dans le signe du Bélier; cette fête est

encore solennisée publiquement dans tout l'Oman, bien que les habitants fassent profession de la foi musulmane, mais d'un islamisme très-corrompu. Après une première invocation matinale au soleil levant, la face tournée vers cet astre, les sectateurs de cette religion priaient sept fois par jour la milice céleste en se tournant vers le nord. Ils n'avaient pas de prêtres réguliers, constituant un corps hiérarchique, mais les fonctions fort simples du culte étaient remplies par les chefs des tribus et des familles[1].

De l'esprit de cette religion primitive il resta toujours chez les habitants du Yémen une tendance qui empêcha chez eux un développement d'idolâtrie aussi grand qu'à Babylone ou à Ninive. Sans doute on signale des images de divinités comme étant l'objet des adorations publiques dans quelques-uns de leurs temples les plus importants; mais les écrivains classiques et ceux de l'Arabie musulmane sont d'accord pour les représenter adressant directement leur culte aux astres brillant au ciel, dans les sanctuaires situés sur les hauts lieux ou au sommet de pyramides pareilles à celles de la Chaldée, plutôt que les adressant à des idoles. Ils adoraient aussi dans quelques temples, comme des images naturelles des dieux ou plus exactement comme des objets où résidait l'essence divine, — de la même manière que dans les cultes syro-phéniciens, — certaines pierres regardées comme tombées du ciel et analogues aux bétyles de la Phénicie, certaines sources ou bien certains arbres, tels que le fameux palmier de Nedjrân, que l'on parait comme une femme, dans les jours de fête, de colliers d'or et d'étoffes précieuses.

1. Voy. Palgrave, *Narrative of a year's journey through Centra and Eastern Arabia*, t. II, p. 258.

IV. — Ni les inscriptions, ni les récits des auteurs arabes ne nous fournissent de détails bien précis sur les cérémonies du culte chez les anciens habitants du Yémen. Nous voyons seulement dans les textes épigraphiques que les dieux étaient adorés dans des temples (*beit*) élevés par la piété des souverains ou des particuliers et enveloppés d'une enceinte sacrée (*hami*, *haram*). Chacun de ces temples était dédié spécialement à un personnage divin, mais il y était entouré de toute une troupe de dieux synthrones, comme disaient les Grecs. Dans les enceintes sacrées, on offrait des sacrifices sanglants, de bœufs, moutons ou chameaux. Dans les temples, on dédiait des statues, des tables votives, des vases précieux, des lingots d'or et d'argent. Les sanctuaires possédaient aussi des terres, des troupeaux et des esclaves, donnés au dieu par les dévots. Enfin, c'était un usage habituel, et dont les inscriptions nous fournissent beaucoup d'exemples, que celui de se consacrer solennellement, soi-même, sa famille et ses biens, au service de telle ou telle divinité.

Un usage qui jouait un grand rôle dans tous les cultes syro-phéniciens était celui des grands pèlerinages annuels vers certains sanctuaires particulièrement vénérés, où se célébrait une fête accompagnée d'une foire de plusieurs jours. Les pays araméens avaient ainsi les fameux pèlerinages de Harrân et de Bambyce, la Phénicie celui du temple de Melkarth à Tyr. Mais de toutes les contrées de l'Asie antérieure, celle où cette coutume religieuse avait pris les plus grands développements était l'Arabie. Nous parlerons dans les chapitres suivants des pèlerinages de l'Arabie Pétrée et du Hedjâz, surtout du plus important de tous, celui de la Caâba de la Mecque. Chez les Sabéens du Yémen l'habitude était la même.

Un très-grand nombre de pèlerins de cette région se rendaient chaque année à la Mecque. Les écrivains clas-

siques signalent leur affluence à la fête annuelle de Bambyce. Dans leur pays même, il y avait des centres importants de pèlerinages. Une inscription copiée par le voyageur français Arnaud dans les ruines du temple d'Il-Makah à Mariab, parle de ceux que l'on faisait à ce temple. Il ressort de la teneur de plusieurs des tables de bronze conservées au Musée Britannique et découvertes à Amrân, qu'il y avait aussi dans ce lieu un pèlerinage considérable en l'honneur du même Il-Makah. Les écrivains musulmans parlent de ceux qui se faisaient à Tebâla pour les fêtes d'un dieu qu'ils appellent Dhou-Kholoçâ et qui paraît avoir été une des formes du soleil; le temple de Tebâla était l'objet d'un tel concours et d'une telle vénération qu'on l'avait surnommé la Caâba du Yémen[1]. Ce fut Mahomet lui-même qui le fit détruire. Les auteurs du temps de l'islamisme parlent aussi des pèlerinages de Sanâa en l'honneur d'un dieu qu'ils appellent Rayâm, nom peut-être altéré comme le sont souvent sous leur plume les noms himyariques. Il y en avait d'autres qui n'étaient fréquentés que par les gens d'une seule tribu ou d'une seule province. Tels étaient ceux des Benou-Madhidj à Djorasch, en l'honneur de Yaghouth; ceux des Benou-Mourâd et de la tribu de Khaywân, en l'honneur de Yâuk, ceux des Dhou-Kelâ en l'honneur de Nasr, ceux enfin des habitants du pays de Khaulân, en l'honneur du dieu Amm-Anas, auquel ils consacraient une portion de leurs champs et de leurs troupeaux, vouant une autre portion au dieu suprême, c'est-à-dire à Il.

V. — Les habitants anciens du Yémen croyaient à la vie future. C'est un fait positivement établi, bien que nous ne connaissions ni leurs rites funèbres, ni leurs

1. Caussin de Perceval, t. I, p. 110.

idées précises sur le sort des âmes après la mort. Ce que les inscriptions nous apprennent seulement, c'est que dans les familles de la caste supérieure, de la caste des guerriers jectanides, les ancêtres morts étaient tenus pour divinisés et recevaient un culte de famille. Aussi, très-souvent l'auteur d'une dédicace religieuse, qui finit en invoquant les principaux dieux de l'Olympe yéménite, invoque-t-il, en même temps qu'eux, de la même manière et sur le même rang, son père défunt, ses ascendants les plus rapprochés et les auteurs de sa race[1]. Mais, comme de raison, ce culte n'existait que chez les familles de sang noble ; on n'en trouve aucune trace dans les castes inférieures.

1. Voy. notre travail sur *Le culte des ancêtres divinises dans l'Yémen*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions* pour 1867.

CHAPITRE III

LE HEDJAZ.

— La légende arabe d'Ismaël.

I. — L'importance religieuse de La Mecque, bien antérieure à l'islamisme, a eu pour résultat de concentrer sur cette localité tous les souvenirs traditionnels des Arabes sur l'histoire primitive du Hedjâz. Ces souvenirs présentent les environs de la cité sainte comme le berceau d'où sont sorties toutes les tribus ismaélites, et sous l'empire de la doctrine musulmane ils ont pris la forme d'une légende groupée autour du personnage d'Ismaël, légende dont une partie est empruntée manifestement à la Bible, mais dont une autre et importante partie constitue non moins évidemment une tradition antique et nationale, systématiquement arrangée par Mahomet au point de vue de ses idées. Nous allons, comme nous l'avons déjà fait pour les traditions du Yémen relatives aux Adites, reproduire d'abord cette légende, telle qu'elle se lit dans le Coran et dans les historiens qui ont écrit sous son influence; puis nous essayerons de déterminer, à la suite de M. Caussin de

Perceval, les souvenirs positifs et les éléments de vérité qu'elle renferme.

II. — Quand Abraham, dit la légende, eut chassé de sa tente Hagar et son fils Ismaël, il les fit conduire dans le désert à l'endroit où se trouve aujourd'hui La Mecque. « Hagar eut bientôt épuisé le peu de provisions qu'elle avait. Dans son désespoir, elle parcourait à grands pas l'espace qui s'étend entre les collines Safa et Marwa, cherchant en vain de l'eau pour étancher sa soif et celle de son fils. Pendant ce temps, le petit Ismaël, se voyant loin de sa mère, se mit à pleurer et à frapper la terre du pied. Une source parut aussitôt. Aux cris de son enfant, Hagar accourut, et aperçut l'eau qui jaillissait. A cette vue, elle fut remplie de joie, et, craignant que l'eau ne se perdît, elle apporta de la terre qu'elle plaça autour de la source, de manière à former un bassin. C'est cette même source qui alimente encore maintenant, disent les musulmans, le puits célèbre nommé *Puits de Zemzem*.

« Il y avait dans cette contrée une tribu d'Amâlica, qui campaient du côté du mont Arafât. Deux de ces Amâlica erraient, pressés par la soif, en cherchant des chameaux égarés. Ils remarquèrent des oiseaux qui voltigeaient et s'abattaient au pied d'une colline, et jugèrent qu'il devait se trouver de l'eau en cet endroit. Guidés par cet indice, ils arrivèrent près de la source, et dirent à Hagar : « Qui es-tu? Quel est cet enfant? Et d'où « vient cette eau? Nous n'en avons jamais vu ici, depuis « des années que nous habitons ce désert. » Lorsque Hagar eut répondu à leurs questions et leur eut appris le miracle opéré en faveur d'Ismaël, ces Arabes conçurent pour son fils et pour elle un grand respect. Ils lui demandèrent la permission de s'établir avec eux auprès de cette eau. Hagar y ayant consenti, la tribu transporta son camp en ce lieu.

« Ismaël grandit parmi les Amâlica. Il était parvenu à l'âge viril quand sa mère mourut. Les Amâlica se dirent alors entre eux : « Cette source appartient à ce « jeune homme ; c'est pour lui que le ciel l'a fait jaillir. « S'il quitte cet endroit, elle tarira sans doute. » Dans cette pensée, et pour fixer irrévocablement Ismaël parmi eux, ils le déterminèrent à épouser une jeune fille Amâlica, qu'Ibn-Khaldoun nomme Amâra, fille de Saïd. » (Caussin de Perceval.)

La légende raconte alors une visite d'Abraham à son fils absent, à la suite de laquelle le patriarche donne à Ismaël le conseil de répudier sa première femme. Nous omettons les détails de l'anecdote, qui n'ont aucun intérêt historique.

« Sur ces entrefaites, deux nouvelles tribus vinrent planter leurs tentes près des Amâlica. Ces tribus étaient les enfants de Djorhom et ceux de Catoûra. Le chef des premiers se nommait Modhadh ; le chef des seconds, Samayda. Les Amâlica, voyant avec déplaisir ces nouveaux venus, formèrent le dessein de les expulser. Mais, depuis quelque temps, les hommes de cette tribu se livraient entre eux à des injustices et à des violences qui avaient excité le courroux céleste. Dieu, pour les punir d'avoir profané une terre à laquelle il avait attaché un caractère de sainteté, suscita contre eux des fourmis, qui les forcèrent de s'éloigner.

« Les Djorhom et les Catoûra demeurèrent ainsi en possession du pays. Ismaël resta au milieu d'eux, et contracta avec eux une alliance, en épousant la fille du chef djorhomite Modhadh. Cette fille est appelée par les uns Râla, par les autres Sayyida. » Le nouveau mariage d'Ismaël obtint la pleine approbation d'Abraham.

C'est alors que la légende place la construction de la fameuse Caâba par Abraham et son fils. Nous aurons à revenir sur cette partie de la tradition lorsque nous nous

occuperons, un peu plus loin, du culte de la Caâba; pour le moment nous la laissons de côté.

Ismaël, ajoutent les musulmans, remplit en même temps la double mission de patriarche et de prophète; il fut chargé par Dieu de prêcher la vraie foi aux populations diverses de l'Arabie et réussit à convertir les Djorhom et les Catoûra. Il mourut enfin à l'âge de 130 ans.

III. — « Abraham et Ismaël, dit avec toute raison M. Caussin de Perceval, doivent être considérés dans ces traditions comme des personnages symboliques, qui représentent leur postérité. Les récits, expliqués dans ce sens, offrent des vestiges manifestes de faits réels. » On y reconnaît la race des Ismaélites croissant progressivement au milieu des populations qui se succédèrent dans le Hedjâz et le Tihâma. Ce sont d'abord les Amâlica de race pure, les plus anciens habitants que l'histoire nous montre dans cette partie de l'Arabie. Ils sont chassés par la coalition de deux nouveaux éléments qui surviennent; les Djorhom, appartenant à la race jectanide et représentés dans sa généalogie, au livre de la Genèse, par le personnage d'Elmodad, puis la fraction des Amâlica désormais soumise à des chefs descendus d'Abraham et de Céthura, les Catoûra, souche des Madianites. La postérité d'Ismaël, du moins une partie, celle qui dans la table généalogique de la Genèse est donnée comme l'aînée, fait alliance avec les nouveaux possesseurs du sol, demeure au milieu d'eux et continue à augmenter rapidement de nombre et d'importance.

— Commencement de la domination des Djorhom.

I. — Les traditions arabes nomment les douze fils d'Ismaël exactement de la même manière que la Bible. Nous l'avons dit plus haut, des tribus que représentent ces différents personnages, la plupart s'établirent dans le Nedjd. Une seule demeura dans le Hedjâz et plus spécialement dans le Tihâma au milieu des Djorhom ; ce furent les descendants de Nâbit, le fils aîné d'Ismaël. Les souvenirs nationaux de l'Arabie sont invariables sur ce point. Les prophètes hébreux citent, du reste, à plusieurs reprises les gens de Nâbit comme une des plus grandes tribus de l'Arabie.

Nâbit, disent les historiens musulmans, succéda à son père Ismaël dans les fonctions de gardien ou ministre de la Caâba. A sa mort, l'intendance du temple passa aux Djorhom. Ce fait, inexplicable tel qu'il se présente dans les écrivains de l'islamisme, serait de nature à faire croire que les Djorhom jectanides étaient les véritables fondateurs de la Caâba, que la tradition de ce fait avait été conservée jusqu'au temps de Mahomet, et que ce dernier n'inventa d'attribuer la construction du sanctuaire à Ismaël et à Abraham que pour justifier dans son système religieux le culte dont il continuait à le laisser environné.

II. — Le chef des Djorhom qui le premier tint les fonctions de gardien de la Caâba, est encore appelé Modhadh. La postérité d'Ismaël se réunit autour de lui. Modhadh se fixa avec elle dans la partie supérieure du terrain où se forma longtemps après la ville de la Mec-

que. Les Catoûra, qui habitaient les mêmes lieux, s'installèrent dans la partie basse avec leur chef Samayda. Modhadh et Samayda partageaient l'autorité. Le premier percevait des droits sur les voyageurs qui entraient par en haut, le second sur ceux qui arrivaient par en bas, dans la localité occupée par le campement de la colonie rassemblée près de la Caâba.

Cet état de choses eut un terme. La rivalité se mit entre les deux princes; chacun d'eux aspirait à la supériorité du pouvoir. Enfin la guerre éclata. Les Ismaélites faisaient cause commune avec Modhadh. Après un combat dans lequel périt Samayda, les Catoûra vaincus entrèrent en pourparlers. Quelques-uns se soumirent à Modhad et le reconnurent pour roi de la contrée. La plupart s'éloignèrent et se retirèrent au nord, vers les cantons voisins du golfe Elanitique où habitait la masse principale de la nation des Catoûra ou Madianites, et où la Bible nous les montre toujours. Cette bataille entre Modhadh et Samayda, célèbre dans les traditions de l'Arabie, fut, ajoutent les auteurs musulmans, la première violation sanglante du territoire sacré de la Mecque.

Il serait oiseux de rechercher, avec quelques critiques occidentaux, si le Modhadh et le Samayda qui figurent dans ce récit doivent ou non être assimilés aux personnages homonymes que nous avons déjà vu figurer dans la légende d'Ismaël. Dans l'un et l'autre cas, ces deux noms ne sauraient être pris pour réels. Ce sont ceux qui prédominaient parmi les chefs des Djorhom et des Catoûra, et, de même que celui d'El-Modad dans la Genèse, ils ne sont pas pris dans une autre intention que de personnifier ces deux races en antagonisme pour la possession du canton de Tihâma où la Mecque fut construite plus tard.

III. — Les Catoûra ou Madianites une fois expulsés, les Djorhom demeurèrent pour un grand nombre de siècles les maîtres incontestés du pays. La tribu qui se rattachait à Ismaël par Nâbit vivait au milieu d'eux, dans les liens d'une étroite alliance et sur le pied d'une complète égalité. Faible au début, elle grandit avec le temps en nombre et en importance.

« Il est presque superflu de faire observer que le théâtre des faits relatifs à l'histoire primitive de la race d'Ismaël, circonscrit par les traditions arabes à la vallée de la Mecque, doit évidemment être étendu à un plus vaste espace.

« La notion d'une lutte entre les familles auxquelles on donne ainsi la Mecque pour résidence, est, du reste, le seul document qu'offrent les écrivains arabes sur l'histoire des Ismaélites pendant un grand nombre de siècles. Une immense lacune est ouverte ici dans la suite généalogique des enfants d'Ismaël, sans qu'on puisse, de l'avis des auteurs les plus judicieux, y placer aucun nom avec une apparence même de vraisemblance. Depuis la génération de Nâbit et de Caydar, le premier rejeton de la tige d'Ismaël que l'on connaisse, ou que l'on croie connaître d'une manière certaine est Adnân, un des ancêtres de Mahomet. La distance entre Adnân et Ismaël est estimée, par Tabari et autres auteurs, à quarante générations. Ibn-Khaldoun pense que cette évaluation est encore trop faible, et il a sans doute raison[1]. » (Caussin de Perceval.)

1. Adnân vivait en effet un peu plus d'un siècle seulement av. J.-C.

— Etablissement des colonies Israélites à Khaybar et à Yathrib.

I. — Les Arabes qui habitaient la Mecque vécurent pendant de longs siècles sous des tentes, en campement permanent. Il n'y avait pas en ce lieu d'autre édifice que la Caâba. La ville même ne commença à être construite qu'après l'ère chrétienne. Dès une époque extrêmement ancienne, au contraire, il y eut des villes à Khaybar et à Yathrib.

Les fondateurs de ces villes avaient été les Amâlica, qui furent en effet, nous l'avons déjà dit, les premiers habitants historiquement connus du Hedjâz proprement dit. La légende raconte qu'un chef des Amâlica nommé Yathrib bâtit la ville à laquelle il donna son nom. Le pays était alors abondant en sources, riche en palmiers; attirée par les avantages du sol, la population qui s'y établit devint sédentaire et s'adonna à l'agriculture.

La possession de Khaybar, Yathrib et autres points du Hedjâz passa des Amâlica à des colonies juives, soit immédiatement, soit après un long intervalle. Les opinions des orientaux varient à cet égard.

« Les uns disent qu'une armée envoyée par Josué contre les Amâlica du Hedjâz ayant exterminé cette nation, une partie des Israélites qui composaient l'expédition resta dans le pays conquis, et se domicilia à Yathrib, Khaybar et lieux environnants.

« D'autres, et notamment l'auteur de l'Aghâni, font remonter à un temps un peu plus reculé la destruction de ces mêmes Amâlica, et l'établissement d'une population juive à leur place. Moïse, disent-ils, étant entré en Syrie, commanda à un corps considérable de troupes

d'aller combattre les Amâlica, et de les massacrer tous, sans en épargner un seul. Ces troupes envahirent le Hedjâz, vainquirent les Amâlica qu'elles y trouvèrent, et les passèrent au fil de l'épée. Mais, touchées de la jeunesse et de la beauté du fils de leur roi Arcam, elles lui laissèrent la vie, et se contentèrent de l'emmener captif. Moïse était mort quand elles revinrent en Syrie rejoindre leurs frères, auxquels elle rendirent compte de leur expédition. « Nous avons, dirent-elles, mis à « mort tous les ennemis; mais nous avons eu pitié de « cet enfant, et nous l'amenions à Moïse, pour qu'il dé« cidât de son sort. » On leur répondit: « En désobéissant « aux ordres du prophète, qui vous avait prescrit de ne « faire grâce à personne, vous avez commis un crime. « Nous ne voulons plus vous recevoir parmi nous, et « nous ne souffrirons pas que vous demeuriez en Syrie. » Ainsi repoussés par leurs frères, ces soldats israélites retournèrent dans le Hedjâz, et adoptèrent pour patrie le pays de la nation qu'ils avaient vaincue. Ils se fixèrent à Yathrib et dans les régions voisines, y bâtirent des habitations et s'adonnèrent à la culture.

« Une autre tradition ajoute que David, forcé par la révolte de son fils Absalom de quitter son royaume, se retira, avec la tribu de Juda, chez les Juifs de Khaybar, et régna sur eux et leurs voisins pendant plusieurs années, jusqu'au moment où la défaite et la mort d'Absalom lui permirent de revenir à Jérusalem : depuis lors, dit-on, la colonie juive du Hedjâz demeura attachée et soumise aux princes de la race de David et fut une annexe du royaume de Juda. » (Caussin de Perceval.)

II.— La divergence de ces récits prouve qu'il n'y avait que deux faits nettement établis par la tradition, l'occupation primitive du pays par les Amâlica et l'existence de colonies juives, qui, renforcées à diverses époques par

des troupes nouvelles d'émigrants, se maintinrent jusqu'au temps de Mahomet. Mais pour l'époque de ces colonies on n'avait rien de positif et chacun des historiens musulmans a cherché à se former un système qui pût les faire coïncider avec les notions plus ou moins confuses sur l'histoire des Israélites que le Coran a naturalisées chez les Arabes.

Si ces historiens avaient été en mesure de recourir directement au texte de la Bible, ils y auraient vu que l'émigration des colons qui allèrent s'établir dans le Hedjâz est formellement mentionnée avec sa date, dans le premier livre des Chroniques ou Paralipomènes[1], quand on y raconte comment, sous le règne d'Ezéchias, 500 familles de la tribu de Siméon s'en allèrent, sous la conduite de Phalthiah, Naariah, Raphaiah et Oziel, au delà du mont Séir, s'établir dans une contrée habitée par quelques restes d'Amalécites, qu'elles exterminèrent. C'est cette émigration des Siméonites qu'un savant hollandais, M. Dozy, a cru pouvoir, comme nous l'avons dit, faire aller jusqu'à la Mecque et s'y fixer, opinion qui nous paraît dénuée d'un fondement assez solide pour être acceptée.

Le langage de la Bible est d'accord avec les traditions acceptées par la majorité des écrivains arabes pour nous montrer des restes des Amâlica demeurés encore au moment de l'établissement de ces colonies à Yathrib, à Khaybar et dans toutes les localités où les Siméonites fixèrent leurs demeures. Mais ils n'étaient plus dès lors les seuls habitants du Hedjâz, ni maîtres du pays. Des tribus ismaélites avaient occupé plusieurs points comme Tayma; les nouveaux Thémoudites, tribu jectanide sortie du Yémen étaient venus se fixer dans le canton de Medaïn-Saleh. Mais la population dominante était la

1. IV, 42 et 43.

puissante nation des Djorhom, issue aussi de Jectan, qui s'était graduellement étendue sur tout le Hedjâz et qui en avait fait le centre d'un puissant empire, dont nous parlerons dans le paragraphe suivant. Admis par les Djorhom à s'établir dans leur empire, les émigrés Siméonites formèrent depuis lors le fond principal de la population de Yathrib, de Khaybar et de quelques autres villes moins importantes. Mais ils ne s'étendirent pas au delà de ces trois ou quatre points bien limités. Concentrés dans leurs villes, ils n'eurent aucune influence politique sérieuse sur le pays, et ils en suivirent toutes les vicissitudes.



— L'empire des Djorhom. — Ses rapports avec la monarchie assyrienne.

I. — Les traditions arabes racontent qu'à la même époque où Yârob établit la domination des Jectanides dans le Yémen, son frère Djorhom conquit tout le Hedjâz et y fonda un empire qui dura plusieurs siècles. On doit donc placer vers le même temps que la destruction de la monarchie des Adites, c'est-à-dire vers le commencement du VIIIe siècle avant l'ère chrétienne, l'établissement d'une monarchie unitaire embrassant la totalité du Hedjâz, monarchie dans laquelle le rôle dominateur appartenait à la puissante nation des Djorhom, issue de Jectan comme les seconds Sabéens et que nous avons vue s'établir à la Mecque, posséder la garde de la Caâba, puis enfin refouler les Madianites vers l'Arabie Pétrée et s'étendre sur tout le pays.

Au reste, si les historiens de l'Arabie musulmane enregistrent, d'après les anciens souvenirs de leur patrie, l'existence de cet empire des Djorhom, ils ne savent ab-

solument rien sur son histoire jusqu'à sa destruction par Nabuchodorossor. Mais la lecture des inscriptions cunéiformes assyriennes est venue dans les dernières années nous apporter des éléments inattendus pour combler cette importante lacune des annales de la race arabe.

Les textes datant du premier empire ninivite, antérieurement au désastre d'Assourlikhous, sont muets sur le compte de l'Arabie, du moins ceux que l'on connait jusqu'à présent. Au reste, les rois assyriens de cette première période tournaient surtout leur attention vers les contrées de l'est; ce n'est que tard qu'ils s'occupèrent sérieusement de soumettre la Syrie et les autres contrées à l'occident de l'Euphrate. Ils ne paraissent pas avoir jamais pénétré dans la péninsule Arabique, et les seules tribus qu'ils combattirent dans cette direction furent celles qui avoisinaient immédiatement la rive droite de l'Euphrate, entre le fleuve et le grand désert de Syrie. Ces tribus nomades, dont les unes étaient araméennes et les autres purement arabes, menaçaient la Mésopotamie elle-même de leurs incursions, et par conséquent la sécurité du cœur de la monarchie était intéressée à ce qu'elle fussent soumises. Aussi voyons-nous que dès le règne de Teglathphalasar I[er] on s'en occupait activement.

Au temps du second empire ninivite, lorsque la puissance assyrienne, momentanément éclipsée, se releva de ses ruines plus redoutable que jamais, un des principaux objets des efforts de cette puissance fut la soumission complète de la Syrie, le maintien de cette riche contrée dans l'obéissance, enfin l'affermissement définitif de la suprématie des armes d'Assur dans l'ouest par la conquête de l'Égypte et de l'Arabie. Les monarques assyriens reconnurent en effet bientôt que toute prise de possession de la Syrie et de la Palestine

ne saurait être que précaire tant que l'on ne s'est pas rendu maître de ces deux contrées, d'où peut toujours surgir une formidable invasion. C'est la vérité que nos Croisés, au moyen âge, découvrirent trop tard et dont l'ignorance fut la principale cause des désastres qui amenèrent leur expulsion. Les Assyriens, habiles stratégistes, ne s'y trompèrent pas. Aussi, dès le règne de Teglathphalasar II, en même temps que les expéditions vers la Syrie devinrent plus fréquentes et plus sérieuses, en même temps que l'on s'étudia à rendre plus effective la sujétion des tributaires, souvent nominale plutôt que que réelle, on se mit à s'occuper des affaires d'Arabie et à agir tantôt par les armes, tantôt par les négociations, de manière à étendre sur toute la Péninsule l'influence directe et la suzeraineté de l'Assyrie.

II. — Les inscriptions assyriennes nous montrent alors un empire compacte et fortement constitué dans le Hedjâz, où s'élèvent déjà de nombreuses villes. Les principales que l'on cite comme appartenant à cet empire sont Yathrib, dans l'intérieur des terres, Yanbo et Djeddah, « sur la mer. » Un roi, obéi de toutes les tribus sédentaires ou nomades des environs, préside à ce « royaume des Arabes. » On ne saurait y méconnaître l'empire des Djorhom tel qu'en parlent les historiens arabes.

Au nord de cet Etat, le plus important de la péninsule, nous en voyons un autre qui n'a pas de dénomination particulière et que les textes qualifient simplement de « royaume d'Arabes. » La capitale est la grande ville d'Ad-Doumou, dans le nom de laquelle on reconnaît, sans hésitation possible, avec l'article arabe, le Douma de la Bible, le Daumat-el-Djandal des Arabes actuels. Ce royaume, beaucoup moins étendu que celui des Djorhom, embrassait le canton de Daumat, le

Djauf et peut-être le Djebel-Schommer. Il présentait cette particularité toute spéciale et sans analogie chez aucun autre peuple sémitique, d'un gouvernement invariablement gynécocratique. Un homme ne pouvait pas ceindre la couronne; c'était une reine au lieu d'un roi qui s'asseyait sur le trône, et cette reine était en même temps la prêtresse du dieu Schams, le Soleil, le grand dieu de la nation.

Les tribus du désert de Syrie, depuis les bords de l'Euphrate jusqu'aux environs de Damas, menaient la vie de bédouins comme celles qui leur ont succédé de nos jours. On rencontrait pourtant de distance en distance des villes isolées au milieu du désert, de la même manière que Palmyre ; elles étaient surtout multipliées en approchant de l'Euphrate. Dans toute cette région il n'y avait pas d'Etat sérieusement constitué, de monarchie fixe. Les tribus vivaient le plus habituellement dans l'indépendance sauvage des Arabes nomades. Les empires voisins parvenaient quelquefois à les réduire à l'obéissance, mais ce n'était qu'une obéissance temporaire et très-incomplète ; le bédouin n'est jamais complétement soumis, car le désert même garantit sa liberté.

Quant au Nedjd, les renseignements fournis par les monarques assyriens sur leurs propres campagnes, nous apprennent que dès lors, comme aujourd'hui, toutes ses parties fertiles, entrecoupées par des ramifications du désert, étaient couvertes d'une population sédentaire, agricole, aux villes nombreuses et florissantes. Nous verrons à un certain moment cette vaste contrée dépendre du monarque du Hedjâz. Mais le texte même qui nous l'apprend semble indiquer cet état de choses comme de date récente, comme le résultat d'une conquête qui aurait eu lieu depuis peu de temps. Il est donc probable que les différends cantons de Nedjd, que

la nature elle-même semble avoir créés pour demeurer isolés, restèrent longtemps sans être soumis à aucun grand empire, et même indépendants les uns des autres.

III. — La plus ancienne mention des Arabes qui soit faite dans les inscriptions assyriennes, se trouve sur la stèle élevée par Salmanassar IV aux sources du Tigre et aujourd'hui conservée au Musée Britannique. Elle est dans l'énumération des contingents des différents rois vaincus à Karkar par le fils d'Assournazirpal. A côté des troupes envoyées par Benhidri de Damas, Sakhoulina de Hamath, Achab d'Israël, Mathanbaal d'Arvad, Baasa d'Ammon, nous voyons figurer « cent chameaux de « Djendib l'Arabe. » Mais la mention est malheureusement, comme on le voit, fort vague, et ne nous apprend rien de positif sur la portion de l'Arabie où régnait ce Djendib. Ce devait être quelque scheikh d'une des principales tribus du désert dans le voisinage immédiat de la Syrie, car la confédération vaincue à Karkar se composait exclusivement de princes syriens; d'ailleurs l'Arabe qui avait pris part à cette confédération ne devait évidemment avoir qu'une bien médiocre puissance, car son contingent se réduisait à fort peu de choses.

Nous l'avons dit tout à l'heure, c'est seulement à partir de la seconde période de l'empire assyrien et du règne de Teglathphalasar II, que les mentions relatives à l'Arabie deviennent nombreuses et précises, que l'on voit la suprématie ninivite s'étendre graduellement dans la péninsule. Teglathphalasar cite dans des monuments de diverses époques de son pouvoir deux reines des Arabes de Douma, comme ayant été successivement ses tributaires; la première s'appelait Zebibië et la seconde Schamsië. C'est par lui que nous savons aussi que ces

reines étaient en même temps prêtresses du dieu Schams. Il n'est pas encore question du royaume du Hedjâz. C'est, du reste, volontairement que les Arabes de Douma s'étaient soumis pour la première fois à la suzeraineté de Teglathphalasar, car la liste des campagnes de ce prince n'en mentionne alors aucune dirigée contre leur pays. Pour les déterminer à s'assujettir au tribut, il suffit sans doute d'une simple démonstration faite pendant ce siége si prolongé de la ville d'Arpad, qui entraîna la soumission de toute la Syrie. Mais en 733, Schamsië s'associa à la révolte de Rasin, roi de Damas, et de Phacée, roi d'Israël. Aussi, l'année suivante, quand Teglathphalasar eût pris Damas et détruit l'indépendance de cette grande ville, il dirigea ses troupes contre les Arabes de Douma. L'armée assyrienne prit leur ville, leur tua beaucoup de monde, et fit une grande razzia sur leurs troupeaux de bœufs, de moutons et de chameaux. La reine Schamsië s'enfuit dans le désert, et de là envoya demander au roi d'Assyrie l'*aman*, qui lui fut accordé.

Dans l'inscription dite *des Barils*, Saryukin nous apprend que lorsqu'il eut pris Samarie (721), et vaincu à Raphia les forces coalisées du pharaon Schabaka et de Hanon, roi de Gaza, il occupa pendant son retour une partie de son armée à châtier les tribus arabes, qui avaient profité des désordres de la guerre pour envahir une partie du pays d'Israël et qui ravageaient la nouvelle conquête du monarque assyrien. La principale de ces tribus était celle de Thémoud, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler. Quelques années après (715), Schamsië, qui occupait encore le trône de Douma, envoya son tribut à Saryukin avec une ambassade solennelle chargée de lui rendre hommage, et la renommée de ce prince s'était si bien répandue alors dans toute l'Arabie, que ce fut la même année que l'on vit venir

auprès de Saryukin une ambassade et des présents de la part d'Yathâamer, roi de Saba.

Le commerce par caravanes entre le Yémen et la Syrie, source principale de la richesse des tribus du centre de l'Arabie, était alors à son apogée. C'était le temps où le prophète Isaïe, pour peindre par des images matérielles la splendeur future de la Jérusalem spirituelle, fondée par le Messie, disait : « Une inondation de chameaux te « couvrira, ce seront les dromadaires de Madian et « d'Epha; tous les gens de Saba viendront, apportant « l'or et l'encens, et annonçant les louanges de Dieu. « Les troupeaux de Caydar seront rassemblés pour toi, « et les béliers de Nâbit seront à ton service[1]. »

IV. — Mais parmi les prophéties que le même Isaïe prononça dans l'année où le tartan ou général en chef des armées assyriennes fut envoyé par Saryukin contre Azoth (711), étaient des menaces prochaines contre les gens de Caydar. « Habitants des « terres méridionales, s'écriait le voyant, sur la route « de Dedan, avec de l'eau, venez au devant de celui qui « a soif, avec des pains; venez au devant du fuyard. « Car ils ont fui devant les épées, devant le glaive me- « naçant, devant l'arc tendu, devant la terrible bataille. « Voici ce que me dit Jehovah : Encore un an, comme « l'année du service des mercenaires, et toute la gloire « de Caydar sera détruite; ce qui restera du nombre des « vaillants archers des fils de Caydar sera diminué; car « le Seigneur Dieu d'Israël a parlé.[2] »

L'accomplissement de ces menaces se fit cependant attendre encore quelques années. Mais Sennachérib nous apprend, dans l'inscription du prisme conservé à

1. Is. LX, 7 et 8.
2. Is. XXI, 13-17.

Londres, qu'après avoir vaincu, aussitôt monté sur le trône, le roi babylonien Mérodachbaladan, il « attaqua « pour les rançonner » toutes les tribus arabes qui occupaient le territoire depuis le district de Gamboul, aux embouchures du Schatt-El-Arab, jusqu'à celui de Hagar, dans lequel il faut de toute nécessité reconnaître le Hedjer de la géographie arabe, c'est-à-dire la portion méridionale du Bahreïn. Ce fut à dater de ce moment que Gerra et le pays environnant, le Dedan de la Bible, appartinrent aux maîtres de Babylone, dont cette cité devint l'entrepôt maritime. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la grande tribu de Caydar touchait au canton du Hedjer. Il est donc conforme à toutes les vraisemblances de penser que dans cette campagne, qui fut une vaste razzia et sur laquelle nous n'avons presque aucun détail, les gens de Caydar durent être atteints et reconnaître la suprématie assyrienne. De cette façon la prophétie s'accomplit, mais avec quelque retard.

C'est seulement par une mention faite dans une inscription d'Assarahaddon que nous avons connaissance d'une grande expédition conduite en Arabie par le même Sennachérib vers la fin de son règne. La ville d'Ad-Doumou fut prise de vive force et nombre de ses habitants emmenés en captivité. Nous ignorons malheureureusement quel était le nom de la reine à laquelle Sennachérib eut alors affaire. Ce monarque paraît, du reste, d'après certains indices, avoir été le premier qui ait reçu l'hommage du royaume du Hedjâz.

V. — Assarahaddon, son fils, s'occupa sérieusement des affaires d'Arabie, fit une campagne jusqu'au cœur de la péninsule et y poussa même ses armes dans la direction du sud plus loin qu'aucun autre des rois assyriens. « La ville d'Ald-Doumou, dit-il dans le prisme « que possède le Musée Britannique, la ville de la puis-

« sance des Arabes, qu'avait prise Sennachérib, roi d'As-« syrie, le père qui m'a engendré, je l'ai de nouveau « attaquée et j'en ai transporté les habitants en Assyrie... « Un ambassadeur de la reine des Arabes, avec beau-« coup de cadeaux, s'en vint à Ninive et s'inclina devant « moi. Il me supplia de lui rendre ses dieux. J'exauçai « son vœu; j'ai restauré les images de ces dieux qui « s'étaient détériorées. Je fis écrire sur ces images les « louanges d'Assur et la gloire de mon nom; puis je les « fis apporter et les lui restituai. Je nommai à la royauté « des Arabes une femme du nom de Taboua, tirée de « mon harem. Comme compensation pour les dieux que « je restituais à ce pays, j'augmentai de soixante-cinq « chameaux le tribut que l'on payait à mon père. » C'est la dernière mention que l'on trouve faite du royaume de Douma; il paraît avoir disparu peu de temps après, nous verrons tout à l'heure dans quelles circonstances, à ce qu'il est permis de supposer.

Assarahaddon raconte ensuite ce qu'il fit par rapport à l'autre royaume arabe, celui du Hedjâz. « Les jours « de Haçan avaient touché à leur terme. J'ai mis son « fils Yâla sur le trône. J'ai augmenté son tribut, en « outre de ce que payait son père, de dix mines d'or, « mille pierres *birout* et cinquante chameaux de l'espèce « la plus estimée. »

C'est à la suite de ces arrangements, et en prenant pour base d'opérations les riches districts du plateau central de la péninsule, qu'Assarahaddon lança vers le sud, au delà du désert de Dahnâ, l'expédition qui attei-gnit jusqu'au pays de Bâzi et aux montagnes de granit du canton de Khazou, situées dans l'intérieur du Hadh-ramaut. « Je tuai huit rois dans cette contrée, dit l'or-« gueilleux conquérant; j'emportai en Assyrie leurs « dieux, leurs dépouilles, leurs trésors et leurs sujets. » Assarahaddon installa à la tête des cantons qu'il venait

de conquérir Layli, roi de Yadih, l'une des villes du pays, qui s'était hâté de se soumettre à lui. Mais ces districts lointains et séparés du reste de l'empire par un vaste désert ne restèrent pas après lui dépendants de la monarchie assyrienne, si même ils continuèrent à en faire partie jusqu'à sa mort.

VI. — Yâla n'occupa le trône que pendant bien peu de temps. Lors de l'avénement d'Assourbanipal à la couronne d'Assyrie, il était déjà remplacé par un personnage dont nous ne connaissons pas le degré de parenté avec lui, Ywaitê, fils de Nouray. Celui-ci se montra d'abord un vassal fidèle de la monarchie ninivite, et quand Assourbanipal fit sa seconde expédition en Egypte, Ywaitê vint l'attendre dans le désert avec un très-grand nombre de chameaux, qui transportèrent l'eau nécessaire aux besoins de l'armée assyrienne. Mais ensuite, lorsque Samoulsamougin, en se révoltant contre son frère avec l'aide de Téoumman, roi d'Elam, parvint à grouper un grand nombre de nations diverses dans une confédération qui fut un moment bien près de renverser l'empire, le roi des Arabes du Hedjâz prêta l'oreille à ses excitations. Il se déclara indépendan de Ninive, et appelant les populations de la péninsule aux armes pour secouer le joug étranger, il les groupa autour de sa bannière et fit en peu de temps reconnaître son autorité dans toute la portion centrale et septentrionale de cette vaste contrée, dans le Nedjd et dans les déserts qui séparent la Syrie de l'Euphrate. Ce fut probablement au milieu de ces événements que disparut le royaume de Douma, qui avait encore une réelle importance, on vient de le voir, au temps d'Assarahaddon, et dont il n'est plus fait mention dans tout le récit de la guerre poursuivie en Arabie par Assourbanipal.

Le texte de ce récit officiel, tracé sur le prisme que

possède le Musée Britannique, n'a pas encore été publié, non plus qu'analysé par aucun assyriologue. Mais nous avons pu l'étudier sur les excellentes copies que M. Oppert a prises d'après le document original. Malheureusement il est très-mutilé; il présente de nombreuses et considérables lacunes, qui y jettent de grandes obscurités. Aussi ne saurait-on, surtout après une étude un peu rapide, en donner une traduction suivie. Mais on peut du moins en résumer succinctement les principaux traits, et c'est ce que nous allons essayer de faire.

Ywaité, non content de se déclarer indépendant, avait envoyé au secours de Samoulsamougin et de Téoumman une armée sous le commandement d'un des scheikhs les plus importants de ses États, Aym, fils de Théir. Cette armée fut battue par les Assyriens sur le bas Euphrate; mais Assourbanipal, qui voyait le foyer principal de la guerre dans le pays d'Elam, laissa provisoirement de côté l'Arabie pour s'occuper exclusivement de réduire au plus tôt les Elamites à l'obéissance. Ce fut seulement après que Suse eut été prise et Oummanaldas, successeur de Téoumman, contraint à la soumission, qu'il se tourna contre Ywaité et ses Arabes. Trois campagnes successives furent consacrées à la soumettre.

La première eut lieu dans la neuvième année du règne d'Assourbanipal (659). Franchissant l'Euphrate, le roi d'Assyrie prit successivement sur les Arabes sept villes fortes, dont une seule paraît pouvoir être identifiée avec un nom connu. C'est Hirata, dans laquelle nous croyons pouvoir reconnaître la ville arabe limitrophe de la Chaldée, si célèbre aux premiers siècles de l'ère chrétienne sous le nom de Hira. Les six autres sont appelées Azran, Oudoum, Yabroud, Beit-Neni, Moukhat, Khardjé et Ssoutakh. Autant que l'on peut voir dans le texte, particulièrement défectueux à cet endroit, aucune n'était

bien éloignée de l'Euphrate. Avant de se lancer au cœur de la péninsule et d'en franchir les déserts, entreprise hardie et périlleuse, Assourbanipal consacrait une première campagne à s'assurer une base d'opérations solide sur le territoire arabe.

L'année suivante (658), les opérations prirent un tout autre caractère et en une seule campagne conduisirent les Assyriens jusqu'au fond du Yémâma. Les troupes de Ywaïtê (car ce prince n'est jamais nommé comme ayant pris part lui-même à un combat) étaient commandées par Aym, fils de Théïr, et par son frère Abyatê. Le roi des Nabatéens, Mathan, qui avait secoué le fardeau de la suzeraineté ninivite en même temps que le roi des Arabes du Hedjâz, avait envoyé des contingents importants pour le secourir, pensant bien que si les Arabes étaient écrasés ce serait ensuite sur lui-même que retomberait le poids de la colère du monarque assyrien.

Assourbanipal, entrant en campagne, passa l'Euphrate avec son armée notablement plus au nord que l'année précédente, et, avant de descendre sur les points dont il avait alors pris possession, acheva d'assurer complétement ses derrières en ramenant à l'obéissance le pays désigné sous le nom de Soukhi dans les inscriptions des rois plus anciens. Il y prit trois villes, Naram-Istar, dont le nom indique une origine chaldéo-assyrienne, Hadatta, bien évidemment la Hadissa de nos jours sur les bords de l'Euphrate, enfin Sourib, qui doit être cherchée sur la lisière du désert en allant rejoindre Hîra. Ces premiers exploits n'étaient que des préliminaires de la grande campagne qui allait s'ouvrir. Bien pourvue de moyens de transport, accompagnée de nombreux chameaux portant des outres, l'armée assyrienne s'engagea dans le désert en suivant la route que prennent encore aujourd'hui les pèlerins persans de la Mecque pour aller de Meschhed-Ali dans le Nedjd, car les

routes du désert demeurent invariables à travers les siècles. La traversée des solitudes de sable, « des domaines de la soif, » comme dit le texte cunéiforme, fut longue et pénible. Enfin on arriva dans un lieu nommé Khourarin, « où l'armée but de l'eau de source. » Les distances indiquées dans le récit avec une grande précision ne permettent pas de douter que ce lieu ne fût situé dans le Djebel Schommer de nos jours. De là on se porta sur Yarek, la ville la plus importante du pays, qui fut prise d'assaut. Nous avons déjà rapproché plus haut le nom de cette ville de celui de Yerach, un des fils de Jectan dans les généalogies bibliques. Se dirigeant toujours vers le sud, mais en même temps inclinant désormais à l'est pour suivre la direction des plateaux cultivés, Assourbanipal pénétra ensuite dans le pays de Bar. D'après les indications sur son emplacement, nous sommes amenés à y voir le Kasim inférieur.

Assourbanipal s'empara d'Azallah, capitale du pays de Bar, et continua sa marche victorieuse. Il traversa un étroit désert qui est manifestement le *Néfoud*, séparant le Kasim du Nedjd proprement dit. Ce désert franchi, la première ville que l'on rencontra et dont on se rendit maître est appelée Yaschammeh. Il n'y a plus aujourd'hui de ville de ce nom, mais le canton nord-ouest du Nedjd, au sens le plus restreint, est encore désigné sous l'appellation de Woschem, dans laquelle se retrouve le nom antique, fort peu altéré. La ville importante dont il est ensuite question doit être, d'après la marche suivie par l'expédition, cherchée dans les cantons qui sont aujourd'hui le centre de la puissance des Wahabites, du côté d'Er-Riad ou de Derayeh. Elle est appelée Isdah et elle était la capitale d'un roi particulier du nom d'Ayla, vassal de Ywaïté. On y adorait le dieu Akh-as-Samaïn (le frère des cieux), qui donnait son nom à la contrée. En quittant le pays d'Akh-as-Samaïn, l'armée assyrienne

traversa encore un désert « rempli de bêtes sauvages et « où les oiseaux du ciel ne font pas leurs nids. » Après ce désert on atteignit le district et la ville de Corassid. La première partie de ce nom paraît conservée dans le canton actuel d'El-Cora, entre le Nedjd et le Tihâma. Et en effet ce canton est situé sur la route qui conduit encore maintenant du cœur du pays des Wahabites au littoral de la mer Rouge, sur lequel nous allons voir se passer la troisième campagne d'Assourbanipal en Arabie.

La seconde se termina à Corassid. Le plateau central de la péninsule avait été parcouru dans toute son étendue et ramené à la soumission. Restait encore à réduire le pays où le pouvoir de Ywaïtê avait son centre, le véritable pays des Djorhom, le Hedjâz, c'est-à-dire le versant occidental de la chaîne de montagnes qui court parallèlement à la mer Rouge. Mais Assourbanipal ne pouvait pas s'arrêter en si beau chemin, et une troisième année de guerre (657) fut employée à cette dernière partie de sa tâche.

Partant de Corassid, les troupes assyriennes marchèrent à l'ouest et arrivèrent en peu de temps au bord de la mer, devant les murs de Djisda. Ici l'identification du nom donné par le texte assyrien est facile ; on ne saurait douter qu'il ne s'agisse de Djeddah, ville qui se vante, à juste titre on le voit, d'une très-haute antiquité. Assourbanipal la prit, puis remontant vers le nord pour traverser le Hedjâz dans sa grande longueur, il vint successivement enlever de vive force Yanbo et Yathrib. Ce dernier événement termina la guerre. Le roi Ywaïtê, chassé de son dernier refuge, implora la paix, et le monarque ninivite le reçut en grâce, à condition que son tribut serait encore augmenté. Mais il déchargea sa colère sur les deux scheikhs qui avaient organisé et dirigé la défense du pays, Aym et Abyatê, fils de Théir.

Assourbanipal se les fit livrer par Ywaïtê; ils furent écorchés vivants et leurs peaux furent envoyées à Ninive. Les affaires d'Arabie étant ainsi réglées, le roi assyrien reprit sa marche vers le nord et gagna la Syrie par le pays des Nabatéens, qui ne purent opposer une bien sérieuse résistance et dont le roi, Mathan, se vit aussi obligé de demander l'*aman* en suppliant.

— Invasion de Nabuchodorossor dans le Hedjâz.

I. — Quelque durement que les Arabes eussent été traités dans les trois campagnes d'Assourbanipal, un désastre beaucoup plus considérable les attendait soixante-dix ans plus tard. Au milieu des prophéties que Jérémie, dans les derniers temps de Jérusalem, prononça contre les pays de Moab, d'Ammon et d'Edom qui cherchaient à entraîner le royaume de Juda dans la voie fatale de la révolte contre la puissance babylonienne qui avait succédé à celle de Ninive, il y avait d'éloquentes menaces contre les populations arabes, que le fléau dévastateur ne devait pas épargner.

« Voici ce que dit le Seigneur : Levez-vous, montez à « Caydar et ravagez les fils de l'Orient. (C'est la désigna- « tion biblique habituelle des Arabes.) Ils prendront « leurs tentes et leurs troupeaux, ils enlèveront les peaux » dont ils se servent, leurs vases et leurs chameaux ; et « ils appelleront sur eux la terreur. Fuyez, sauvez-vous « au plus vite, cachez-vous dans les anfractuosités du « désert, habitants de Hazor [1], dit le Seigneur ; car Na-

1. On n'est pas parvenu à déterminer encore d'une manière positive le canton arabe désigné par ce nom.

« buchodorossor, roi de Babylone, a arrêté contre vous « un conseil et tourné de votre côté ses pensées.

« Levez-vous, montez chez cette nation tranquille, qui « vit dans la confiance; il n'ont ni portes ni verrous, car « ils habitent seuls au milieu du désert. Leurs chameaux « seront enlevés et dispersés, leurs bêtes de somme de- « viendront une proie; je les disperserai à tous les « vents du ciel, ces hommes aux cheveux rasés; de tous « les côtés j'aménerai la destruction sur eux, dit le Sei- « gneur. Et Hazor deviendra le repaire des serpents, « éternellement désert: il n'y restera aucun homme[1]. »

Ces prédictions pouvaient paraître invraisemblables au moment où elles étaient faites, car les Arabes, rendus à l'indépendance depuis le commencement du déclin de l'empire ninivite en 625, ne se mêlaient aucunement des affaires politiques de la Syrie et par conséquent n'a- vaient rien dans leur conduite qui pût attirer sur eux le courroux et les vengeances du terrible roi de Baby- lone. Ils étaient tout au commerce et ne pensaient pas à autre chose qu'à leurs caravanes entre le Yémen et les villes de la Phénicie, aussi florissantes que jamais mal- gré la concurrence que commençait à leur faire la na- vigation de la mer Rouge, et sources de très-grandes richesses. C'était le temps où Ezéchiel, décrivant la prospérité de la ville de Tyr dont il annonçait la ruine prochaine, disait: « Les Arabes et tous les émirs de Cay- « dar trafiquent avec toi et t'amènent leurs droma- « daires.... Les marchands de Saba et de Raâma sont « tes courtiers; ils viennent apporter sur ton marché « les plus précieux aromates, les pierres fines et l'or. « Harân, Cané et Aden sont tes vendeurs.... Les fils de « Dedan trafiquent avec toi; dans leurs îles (les îles « Bahreïn actuelles) sont tes comptoirs; elles échangent

1. Jérem. XLIX, 28-32.

« avec toi les dents d'ivoire et l'ébène (qui y sont ap-
« portés de l'Inde).... Dedan te fournit les tapis où tu
« t'asseois... Edom aussi est engagé dans ton commerce,
« et il te donne des escarboucles, de la pourpre, des
« étoffes brodées, de la toile de coton, des gazelles et
« des pierreries, pour les denrées que tu lui livres. »

II. — Les richesses mêmes que ce commerce de caravanes faisait affluer entre les mains des tribus de l'Arabie attirèrent sur elles le fléau dévastateur. Nabuchodorossor voulut s'en rendre maître et assurer à son empire la possession d'une contrée où se faisait un négoce si fructueux. Nous avons déjà remarqué, d'ailleurs, que l'expédition du conquérant chaldéen en Arabie, dirigée surtout contre les tribus chez lesquelles se formaient les caravanes entre le Yémen et la Syrie, pouvait bien avoir eu surtout pour but de désorganiser le transit des marchandises au travers de la péninsule et se rattacher, comme le siége de Tyr, à son plan de changer la direction du commerce de l'Inde en le concentrant désormais à Babylone.

Quoi qu'il en soit, c'est à la suite du siége et de la prise de Tyr que Nabuchodorossor envahit l'Arabie à la tête de la nombreuse armée avec laquelle il avait achevé la conquête de la Syrie. Son principal effort porta sur le Hedjâz, et il semble avoir laissé de côté les populations établies sur les plateaux du Nedjd, et en effet, autant qu'on en peut juger, son but était moins de conquérir toute la péninsule que de se rendre maître de la route commerciale du Yémen et d'atteindre au plus tôt cette dernière contrée, dont les trésors accumulés excitaient surtout sa convoitise. Cette expédition, à laquelle les prophètes d'Israël font plus d'une fois allusion, n'est malheureusement racontée par aucun écrivain de l'antiquité classique, et nous n'en avons pas non plus de récit offi-

ciel babylonien, car on sait que malheureusement il n'a encore été découvert de Nabuchodorossor que des inscriptions relatives à ses constructions religieuses et aucune inscription historique relatant ses conquêtes. Mais les traditions arabes ont conservé très-vivant le souvenir des ravages du terrible conquérant chaldéen, dont elles altèrent le nom en Bokht-Nassar.

Les troupes du roi de Babel, disent ces traditions, portèrent dans tout le Hedjâz la désolation et la mort. Elles parvinrent jusque dans le Yémen occidental, d'où elles emmenèrent en captivité les tribus de Hadhoûra et de Wabar. Dans le canton de la Mecque, auquel se rattachent les souvenirs les plus précis, Adnân, descendant d'Ismaël, réunit les hommes de la tribu ismaélite de Nâbit et les Djorhom Jectanides, qui formaient la population de la contrée, et se mit à leur tête pour tenter d'arrêter les Chaldéens et de protéger la Caâba. Un combat sanglant fut livré au lieu nommé Dhât-Irk. Il se termina par une sanglante déroute des guerriers arabes, qui se dispersèrent et cherchèrent refuge, les uns dans le Yémen, les autres dans les montagnes du Hedjâz. Nabuchodorossor traîna prisonnière à sa suite jusqu'à Babylone la plus grande partie des habitants du pays.

III. — Quand le fléau dévastateur fut passé, quand le conquérant, satisfait de sa victoire et de son butin, se fut retiré, les débris de la population du territoire de la Mecque, et principalement ceux qui appartenaient à la race des Djorhom, se rassemblèrent et reprirent leurs anciennes demeures. Adnân, qui avait rempli un rôle si considérable lors de l'invasion chaldéenne, était mort dans la retraite qu'il avait cherchée au milieu des montagnes. Il laissait un fils, Maâdd, qu'au moment même de l'arrivée des Chaldéens il avait pris soin de mettre à l'abri. Les historiens arabes qui rapportent la tradition à ce

sujet ont cru comprendre qu'il l'avait envoyé à Harrân dans la Mésopotamie; nous pensons qu'il s'agissait plutôt originairement de Harân dans le Yémen.

Quel que fût d'ailleurs le lieu où Adnân avait caché son fils pour le dérober aux étrangers, Maâdd en revint dans sa patrie quand il eut atteint l'âge viril. Il s'informa s'il restait parmi les Djorhom quelque membre de la famille du Modhadh qui avait définitivement chassé les Catoûra de la Mecque. On lui indiqua le chef de la tribu, Djorhom, fils de Djahla, auquel il demanda en mariage sa fille Maâna. De cette union féconde sortit une race nombreuse, et en quelque sorte une nouvelle nation ismaélite.

Il importe de ne pas confondre, comme l'ont fait presque toujours les récits populaires des Arabes, cet Adnân et ce Maâdd avec les deux personnages du même nom qui se reproduisirent six siècles et demi plus tard dans leur descendance, et à partir desquels la généalogie des Koreïschites se continue sans interruption jusqu'à Mahomet. La similitude des noms, qui n'a rien d'extraordinaire dans une même race, a été la principale cause de la perte de tout souvenir relatif aux générations de la descendance d'Ismaël entre le premier Maâdd et le second Adnân, c'est-à-dire entre l'époque de Nabuchodorossor et la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Les généalogies arabes présentent toutes une vaste lacune qui correspond à ce long intervalle de temps.

IV. — L'expédition de Nabuchodorossor en Arabie n'avait été en réalité qu'une grande razzia sans résultats politiques sérieux. On ne sait même pas si le conquérant parvint à maintenir tant qu'il vécut son autorité effective sur les parties de la péninsule que son armée avait parcourues. Mais, en tout cas, aussitôt

après sa mort, les populations de l'Arabie revinrent à la pleine indépendance. Lorsque Cyrus s'empara de Babylone et réunit à son empire les provinces qui en dépendaient, l'Arabie n'était pas de ce nombre, et jamais les rois Achéménides ne furent les maîtres du Hedjâz ou du Nedjd; ils ne le tentèrent même pas, et la sauvage liberté des habitants de la péninsule n'eut à courir de leur part aucun danger.

Le royaume du Hedjâz, foulé, dévasté par les troupes chaldéennes, n'avait pas été pour cela détruit. Il continuait à subsister, et c'est bien évidemment à son roi qu'il faut appliquer ce que dit Hérodote du roi des Arabes, entièrement indépendant de l'autorité du monarque perse, avec lequel Cambyse fit un traité d'alliance pour assurer à son armée les moyens de franchir le désert qui sépare l'Egypte de la Syrie. « Il n'y a pas, dit le père de l'histoire, de peuple plus religieux observateur de ses serments que les Arabes. Lorsqu'ils veulent engager leur foi, il faut qu'il y ait un tiers, un médiateur. Celui-ci, debout entre les deux contractants, tient une pierre aigüe et tranchante avec laquelle il leur fait à tous deux une incision à la paume de la main, près des grands doigts. Il prend ensuite un petit morceau de l'habit de chacun, le trempe dans leur sang et en frotte sept pierres qui sont au milieu d'eux, en invoquant Ourotal et Alilat, les seuls dieux qu'ils reconnaissent. Cette cérémonie achevée, celui qui a engagé sa foi donne ses amis pour garants. Lorsque le roi des Arabes eut ainsi conclu un traité avec les ambassadeurs de Cambyse, il fit remplir d'eau des outres de cuir et en fit charger tous les chameaux qu'il avait dans ses États. Cela fait, on les mena dans les lieux arides où il alla attendre l'armée de Cambyse. »

L'histoire, à partir de ce moment, cesse pour plusieurs siècles de parler des populations de l'Arabie cen-

trale. Ce n'est plus dès lors qu'à partir de l'ère chrétienne que leurs annales commencent à s'éclaircir un peu ; mais pour toute l'époque intermédiaire, elles sont enveloppées d'épaisses ténèbres, où rien n'est encore parvenu à faire pénétrer un rayon de lumière. Tout manque à la fois sur ce temps ; il n'est pas une source de renseignements qui ne soit muette. Les écrivains classiques ne disent rien des Arabes ; les informations fournies par la Bible et par les inscriptions cunéiformes s'arrêtent. Il n'est pas jusqu'aux traditions populaires de l'Arabie elle-même qui ne gardent le silence, comme si pendant cinq siècles rien ne s'était passé dans la péninsule.



— Mœurs et coutumes des anciens Arabes.

I. — Il n'est pas un peuple dans l'Orient, et même peut-être dans le monde, qui ait moins changé depuis l'aurore des temps historiques jusqu'à nos jours que les Arabes, en appliquant ce nom, comme de juste, dans sa véritable acception géographique et historique, en le restreignant aux populations indigènes de la péninsule, et en ne l'appliquant pas, comme le fait à tort l'usage vulgaire, à toutes les nations si diverses qui, sous l'influence de l'islamisme, ont adopté la langue arabe. Tels ils étaient au temps où Mahomet les arracha à l'idolâtrie, tels exactement tous les renseignements nous les montrent aussi haut que l'on puisse remonter dans leur histoire, tels nous les voyons décrits dans les récits de la Genèse relatifs à Ismaël ou à Joseph, ou bien figurés dans les bas-reliefs du palais de Ninive qui retracent des scènes de la guerre d'Assourbanipal. Tels même ils sont encore aujourd'hui, car de

toutes les populations auxquelles l'islamisme a été prêché, celle sur laquelle son action a été la moins puissante et la moins durable, a été sans contestation possible les Arabes proprement dits. Presque partout dans la péninsule, excepté autour de la Mecque ou de Médine ou dans le centre du wahabitisme, les vieilles mœurs, les antiques usages sont demeurés plus puissants que les pratiques musulmanes, et les croyances sabéïstes ont été conservées intactes sous un vernis de mahométisme extérieur, qui souvent même n'existe toujours pas. Aussi presque tout ce que les voyageurs modernes qui ont parcouru et étudié le centre de l'Arabie, comme Niebuhr, Burckardt, Palgrave, disent des mœurs et des coutumes propres aux habitants de cette immense contrée, se compose-t-il de choses qui remontent aux temps les plus reculés et qu'aurait pu décrire de même un voyageur de l'antiquité.

II. — Le grand désert qui, au nord, sépare la péninsule arabique de la Syrie et de l'Euphrate, la ceinture de sables qui au centre entoure le Nedjd, le divise en cantons distincts et coupe les communications terrestres, ont de tout temps imposé à une partie des habitants de l'Arabie la condition nomade. Mais il ne faut pas croire que les nomades soient les plus nombreux. Dans l'opinion vulgaire, l'Arabe est fatalement errant ; on ne le sépare pas de sa tente, de sa lance, ni de son chameau. C'est là une grande erreur : le nomade pasteur n'est qu'une fraction de la grande famille arabe. Aujourd'hui même, dans la péninsule, les territoires habités par des populations sédentaires et agricoles sont grands comme trois ou quatre fois la superficie de la France ; trois ou quatre millions d'Arabes y cultivent le sol et y bâtissent des maisons, tandis que les Bédouins qui sillonnent les déserts ne sont pas plus d'un million ; et encore ce nom-

bre s'est-il augmenté, sur les frontières de la Syrie et de la Mésopotamie, de tous les paysans rebutés par les vexations de l'administration turque et qui ont quitté la charrue pour la tente.

A l'époque où parut Mahomet; la proportion des sédentaires était beaucoup plus forte; nous n'en voulons pour preuve que l'immense quantité de ruines qui couvrent le sol. Il en était de même dans les siècles reculés qu'embrasse notre histoire. Le tableau que les inscriptions assyriennes présentent de ces contrées est là pour l'attester. Sur la rive droite de l'Euphrate, où il n'y a plus que des nomades, ces inscriptions placent des États florissants comme ceux de Kindana et de Soukhi, en arrière desquels seulement commencent les nomades de Patin, des villes populeuses, des territoires où la culture a largement gagné sur le désert. En Syrie, la zone cultivée et les villes, dans l'état de choses que nous décrivent les bulletins des rois d'Assyrie, s'étendent jusqu'à l'extrême limite des sables à jamais stériles. Dans le Nedjd et dans le Hedjâz, Assourbanipal rencontre sur tout l'itinéraire de son expédition de grandes villes, dont une partie seulement s'est conservée jusqu'à ce jour. Je ne parle pas du Yémen ; mais combien sa situation présente diffère de son éclat d'alors! Il suffit de rappeler que des nomades campent maintenant au milieu des ruines de Mariab et de Sabota, ne parvenant même pas à comprendre comment ces ruines gigantesques ont pu être bâties par des mains humaines.

Mais, pour être fixés sur le sol et dans les villes, les Arabes sédentaires ont toujours gardé le caractère fondamental de leur race, nomade à l'origine. Ils sont bien, et ils étaient dans l'antiquité comme aujourd'hui, les proches parents des Bédouins. Aussi a-t-on toujours retrouvé chez eux les traits caractéristiques communs aux Jectanides et aux Ismaélites, le goût des aventures et

des voyages, la facilité de déplacement, l'esprit de tribu et de fractionnement. Leur seul régime politique, leur seule organisation sociale était, comme encore actuellement, le régime des tribus, avec sa sorte de féodalité à demi-barbare, ses guerres incessantes de voisins à voisins et le désordre permanent qu'elle entretient. Sans doute nous voyons des États de quelque importance se former pendant les siècles antiques dans l'Arabie centrale, — nous ne parlons pas ici du Yémen, — tels, par exemple, le royaume de Douma ou celui des Djorhom du Hedjâz. Mais la facilité même avec laquelle ces Etats, bien que protégés par les déserts, succombent devant les invasions des Assyriens ou des Chaldéens, prouve leur peu d'unité et de cohésion, prouve combien l'esprit de particularisme local et le morcellement des tribus y laissait peu de place à l'action du pouvoir central de la monarchie. Jamais de véritables empires, tels que nous les comprenons, n'ont pu se fonder en Arabie. Celui même des Khalifes, au moyen âge, a été obligé de transporter, presque aussitôt fondé, son siége hors de la péninsule, et les premières populations qui ont échappé de fait au sceptre des successeurs de Mahomet ont été celles mêmes d'où étaient sortis les compagnons du prophète.

III. — Le caractère des Arabes a toujours été un composé de contrastes. Ils sont, — qu'on nous permette ici d'employer le présent, car c'est autant pour les Arabes contemporains, au milieu desquels nous avons vécu, que d'après les poésies et les autres documents antérieurs à l'islamisme que nous traçons ce portrait, auquel les siècles n'ont pas apporté de changement, — ils sont à la fois libéraux et rapaces, inviolablement fidèles à la foi jurée entre particuliers et toujours prêts à trahir leurs alliés dans les choses publiques. Leur esprit est d'une exces-

sive mobilité, qui se trahit dans tous leurs actes. Ils ont un goût inné pour les combats et un amour immodéré de la liberté, même désordonnée. Dans les habitudes de la vie ils cherchent leurs aises; ils n'aiment pas la contrainte, les réglementations minutieuses. Ils sont plutôt violents que sanguinaires. Ils professent un sentiment de l'honneur, entendu à leur manière, qui fait qu'ils se préoccupent constamment de leur réputation parmi les autres Arabes. Pillards déterminés en même temps, la vie de voleurs de grands chemins n'a parmi eux rien de honteux; elle est même entourée d'un certain prestige. C'est l'acte d'un vrai guerrier que d'aller faire des incursions de rapine sur le territoire des populations non-arabes qui les entourent, ou même d'autres tribus.

Les Arabes sont souvent éloquents. Ils sont et ont été depuis la plus haute antiquité passionnés pour la musique et la poésie. Leurs chefs-d'œuvre dans ce dernier art sont antérieurs à Mahomet, et les historiens nationaux citent plusieurs pièces de vers conservées par la tradition, qu'ils prétendent remonter aux temps mêmes dont nous avons essayé de raconter ici l'histoire. A quelque classe qu'ils appartiennent, les Arabes ont des manières distinguées et aisées. Ils sont d'une politesse délicate. Leur hospitalité est proverbiale et a été chantée par leurs anciens poëtes de préférence à toutes les autres vertus.

Les Arabes enfin ont un réel courage, mais un courage à eux particulier, qui a quelque chose de spontané et d'intermittent, qui les entraîne quelquefois à des actes d'héroïque folie, mais sur lequel on ne peut jamais compter, car il fait place par moments à des accès inexplicables de poltronnerie. C'est le courage du nomade qui sait qu'il trouvera toujours un refuge assuré dans les déserts et qui, après s'être jeté dans le combat avec une ardeur d'élan souvent irrésistible, fuit sans en rougir

dès que son attaque n'a pas réussi. Les Arabes sédentaires déploient cependant une grande ténacité et une vaillance plus solide quand ils sont attaqués dans leurs propres foyers et quand ils se voient au moment d'être forcés dans leurs derniers refuges.

IV. — Voilà pour ce qui est des traits de caractère demeurés encore intacts et auxquels le temps n'a pas apporté de changements. Mais si les Arabes sont, moralement comme physiquement, restés les mêmes, il est cependant un certain nombre d'usages de leur antiquité païenne qui étaient restés debout jusqu'au temps de Mahomet et que l'action de l'islamisme est parvenue à déraciner. Ces usages existaient déjà dans les siècles qui font l'objet de nos études; plusieurs y sont formellement signalés. Il nous faut donc en parler pour tracer un tableau complet et exact de ce qu'étaient alors les Arabes.

La polygamie régnait parmi eux et ne connaissait alors aucune limite. Chacun pouvait épouser autant de femmes que ses facultés lui permettaient d'en entretenir, et les répudier selon son caprice. Une veuve était considérée en quelque sorte comme partie intégrante de l'héritage de son mari défunt. De là ces unions fréquentes entre beaux-fils et belles-mères, unions qui plus tard, interdites par l'islamisme, furent flétries du nom de *nicâth-el-makt*, « mariages odieux. »

Une coutume bien plus révoltante et plus contraire à la nature était l'inhumation de filles vivantes par leurs propres parents, *wad-el-benât*. On voyait souvent, et cela comme une chose simple, sans que la réprobation publique les atteignît, des Arabes, lorsqu'il leur naissait une fille, l'enterrer à l'instant, poussés à cet acte barbare, les uns par la misère qui leur faisait craindre de partager leur nourriture avec un être incapable de les aider, les autres par une fierté féroce et un sentiment

exagéré de l'honneur ; ils voulaient éviter la honte qui aurait pu rejaillir sur eux, si un jour leur fille eût été enlevée et déshonorée par leurs ennemis.

Et pourtant ces mêmes Arabes avaient un respect vraiment chevaleresque pour la femme. Malgré leurs habitudes de polygamie, ils faisaient aux femmes une condition supérieure à celle qu'elles avaient chez la plupart des autres peuples orientaux. Antâr, le héros romanesque de l'Arabie antéislamique, tue un homme parce qu'il a « manqué au respect pour les femmes « arabes. » Dans le royaume de Douma, nous venons de le voir, l'autorité souveraine et le pontificat étaient exercés par une reine. Quand les Arabes des temps antiques marchaient au combat, un usage qui s'est conservé jusqu'à nos jours chez certaines tribus de Bédouins du Nedjd voulait qu'ils eussent au milieu d'eux une jeune vierge, montée sur un chameau, autour de laquelle se groupaient les combattants, et qui à la fois encourageait les vaillants et faisait honte aux lâches par ses sarcasmes.

Les Arabes cultivaient la vigne dans presque toutes les parties de leur territoire et avaient la passion du vin. C'est pour prévenir les ravages habituellement exercés chez eux par l'ivrognerie que Mahomet fit plus tard de l'interdiction de cette boisson l'un des articles fondamentaux de sa religion. Les anciennes poésies prouvent qu'aux âges du paganisme et dès le temps de l'empire des Djorhom on tirait vanité de l'habitude de jouer et de boire. Les jeux de hasard étaient très-répandus chez eux et consistaient toujours en des sortes de loteries. Dans celui qu'on appelait *mayçar* on tirait au sort les membres d'un chameau dépecé, et des paris s'engageaient sur le résultat de ce tirage. Dans un autre on se servait de flèches sans pointe réunies dans un sac et dont chacun tirait une. La passion pour ces jeux était

telle qu'on voyait des hommes, après avoir perdu ainsi toute leur fortune, exposer à la même chance leur personne et leur liberté.

V. — Les vertus que les Arabes de ces temps reculés, comme ceux d'aujourd'hui, prisaient le plus étaient la valeur guerrière, la libéralité, l'exercice de l'hospitalité. Leurs connaissances étaient presque nulles, et ils n'avaient pour ainsi dire rien emprunté en fait de science aux grandes civilisations qui les entouraient de tous les côtés, avec lesquelles ils se trouvaient en contact. Leur astronomie se bornait à discerner dans le ciel quelques étoiles qui leur servaient à diriger leur marche au milieu du désert, et à quelques observations sur le rapport entre l'apparition de certaines de ces étoiles et l'enchaînement des saisons. Leur année était purement lunaire, sans intercalation pour corriger le désaccord qui se produit si rapidement entre les lunaisons et la marche du soleil; aussi les mois, et avec eux les fêtes religieuses qu'ils déterminaient, se promenaient successsivement et en assez peu de temps dans toutes les saisons de l'année tropique. C'est seulement au ve siècle de l'ère chrétienne que les Arabes tentèrent de remédier aux inexactitudes de leurs années lunaires par une intercalation grossièrement imitée de celle que les Juifs avaient empruntée à la civilisation chaldéo-assyrienne; on sait que cette réforme ne demeura pas longtemps en usage, et que Mahomet l'abolit. En fait d'histoire, ils ne se préoccupaient dès lors que d'une chose, c'est de leurs généalogies et de conserver de bouche en bouche les souvenirs qui consacraient la pureté du sang dans leurs tribus. Toutes les traditions et toutes les connaissances, aussi bien que les poésies, pour lesquelles ils commençaient à avoir déjà le goût le plus passionné, se transmettaient chez eux par la voie orale, car tandis que les Sabéens du

Yémen avaient emprunté de fort bonne heure aux Phéniciens la notion et l'usage de l'écriture alphabétique, tandis que les gens de l'Arabie Pétrée, Edomites et Madianites se servaient du même alphabet que les habitants de la Syrie et de la Palestine, les Arabes proprement dits, ceux du Hedjâz et du Nedjd, restèrent jusqu'à une époque étonnamment tardive étrangers à la culture de cet art, qui est la base indispensable de toute vraie civilisation. Ils ne commencèrent à écrire que dans le VIe siècle après Jésus-Christ, sous l'influence de la Syrie chrétienne.

VI. — Malgré le prix qu'ils attachaient à leurs généalogies et aux priviléges du sang, les Arabes, surtout les habitants sédentaires des villes, ne conservèrent pas leur race pure de tout mélange. Les Jectanides et les Ismaélites se confondirent d'abord si bien par des alliances continuelles qu'il devient, à partir d'une certaine époque presque, impossible de les distinguer. Il est vrai que les deux populations pouvaient revendiquer une communauté d'origine première et se considérer comme également nobles. Mais l'infiltration de sang nègre, qui s'est répandue dans toutes les parties de la péninsule et paraît devoir un jour en changer complétement la race, commença dès une très-haute antiquité. Elle se produisit d'abord dans le Yémen, que sa situation géographique et son commerce mettaient en rapports continuels avec l'Afrique ; tandis que les premiers Sabéens Adites passaient de l'autre côté du détroit de Bab-el-Mandeb, un grand nombre de noirs s'établissaient dans l'Arabie Méridionale, soit comme esclaves, soit comme immigrants libres. Il est déjà question des « nègres du pays de Poun, » c'est-à-dire du Yémen, dans plusieurs textes égyptiens, entre autres dans un chapitre du *Rituel Funéraire* dont on possède des copies

remontant jusqu'au temps de la XIX[e] dynastie. La même infiltration fut plus lente et plus tardive dans le Hedjâz ou dans le Nedjd. Mais elle s'y produisit aussi, dès une date plus haute qu'on ne paraît généralement le croire. Le héros romanesque de l'Arabie antéislamique, Antar, est par sa mère un mulâtre, et pourtant sa face tout africaine ne l'empêche pas d'épouser une princesse d'une des tribus les plus fières de leur noblesse, tant ces mélanges mélaniens étaient habituels et admis depuis longtemps dans les mœurs, dans les siècles qui précédèrent immédiatement Mahomet.



— Religion.

I. — Les renseignements que les écrivains de l'époque musulmane nous fournissent sur l'ancien paganisme de leur pays se rapportent pour la plupart à une époque très-postérieure à celle où nous arrêtons nos études. Ils sont surtout extrêmement confus, et l'on a quelque peine à en tirer des faits bien précis. Cependant on parvient, en les étudiant avec une sérieuse attention et surtout en les comparant à ce que nous savons des religions du bassin de l'Euphrate et du Tigre, de la Syrie, de la Phénicie, du Yémen, à constater, ce qu'a déjà fait avant nous M. le comte de Vogüé, que c'était une religion de la même famille, puisée aux mêmes sources, inspirée des mêmes principes. Mais en même temps, dans tout ce groupe de religions dont la parenté est si manifeste et l'esprit si bien caractérisé, c'était la plus grossière, la moins savante, la plus défigurée par les superstitions populaires, comme on devait, du reste, naturellement s'y attendre d'après l'état de culture des populations arabes.

La notion fondamentale de l'unité première de l'être divin, confondu avec l'univers, qui se trouvait à la base de toutes les religions dont nous venons de parler et sur lesquelles nous nous sommes déjà étendu longuement dans ce Manuel, ne s'oblitéra jamais complétement chez les Arabes. Si chaque tribu avait ses dieux ou plutôt sa divinité particulière, toutes admettaient d'un commun accord la notion d'un dieu unique et suprême, qu'ils appelaient la Divinité par excellence, *Allah*, la Divinité suprême, *Allah taâla*. Ceci était assez marqué pour que plus tard, dans les temps qui précédèrent immédiatement Mahomet, toute une secte religieuse, dont les membres s'instituaient *hanyfes*, ait pu professer un monothéisme absolu et tout spiritualiste, sous l'infiltration des idées juives et chrétiennes, en prétendant suivre la religion d'Ismaël et en s'appuyant sur le culte d'*Allah* pour soutenir qu'il ne rompaient pas avec les traditions nationales.

L'antiquité du culte d'Allah est proclamée par toutes les traditions arabes, par tous les historiens nationaux, qui paraissent le considérer comme ayant été spécialement répandu au milieu des tribus des Jectanides par Ismaël et ses descendants. Ce qui est certain, c'est que dans les renseignements géographiques que les inscriptions cunéiformes fournissent sur l'état de l'Arabie au VIIIe et au VIIe siècle avant Jésus-Christ, *Allah* se montre à plusieurs reprises comme élément de noms de lieux significatifs, tels que Az-Allah, Scham-Allah, etc.

II. — Mais au-dessous de cette conception unique et commune d'Allah, le culte des tribus arabes du Nedjd et du Hedjâz nous offre un nombre infini de personnages secondaires qui varient avec chaque tribu et chaque localité. Au point de vue des conceptions qui y ont

donné naissance, ces personnages divins ne diffèrent pas de ceux que nous avons vus dans les divers cultes euphratico-syriens; il n'y a de changé que les noms et les lieux. La divinité créatrice solaire que les habitants de la Syrie appelaient Baal-Melkarth, Adonis, etc., en Arabie, suivant les temps et les lieux, se nommait *Akh-as-Samaïn, Ourotal*, *Isaff*, *Wadd*, *Manaf*, *Yagouth*, *Yauk*, *Hobal*, etc.; la divinité génératrice lunaire était *Alilat*, *Naila*, *Sawâha*, *Monat*, au lieu d'Astoreth, Baaleth, Tanith, noms qu'elle portait à Sidon, à Gébal ou à Carthage. La distinction des diverses hypostases divines avait été à l'origine en Arabie toute géographique; chaque tribu avait eu sa divinité propre, ou plutôt avait adoré l'être divin, dans telle ou telle face de son dualisme essentiel, sous un nom particulier. Mais il n'en résultait pas moins un polythéisme pratique qui, dans beaucoup de cas, tournait au plus grossier fétichisme. Toutes ces divinités locales, quoique primitivement elles fussent la personnification du même symbole, avaient fini par devenir des êtres distincts, quelquefois ennemis et divisés par les querelles de leurs adorateurs, plus souvent associés dans la vénération publique.

Il suffit d'en lire les listes telles que certains érudits, et en particulier Pococke, les ont extraites des historiens arabes, pour en bien reconnaître le caractère purement local, car chaque tribu, chaque lieu considérable avait son dieu propre. Nous ne pouvons reproduire tous ces noms, qui n'auraient aucun intérêt, et dont la plupart sont d'ailleurs signalés chez des tribus qui n'étaient pas encore formées à l'époque où s'arrêtent les limites de cet ouvrage; car le paganisme s'étant prolongé dans l'Arabie plus tard que dans le reste de l'Asie antérieure, le travail de production de dieux nouveaux s'y prolongea aussi beaucoup plus tard. Nous nous bornerons

seulement à rappeler les personnages divins dont le culte était le plus célèbre et le plus ancien. C'étaient *Rodha*, dont le temple, le plus vénéré de tout le Nedjd, se trouvait situé dans le Yemâma, nous ne savons pas à quel endroit précis; *Dhou-l-Cabât*, adoré à Sendâd, à peu de distance de l'Euphrate ; *Al-Lât*, divinité féminine, dont le sanctuaire était à Tayf, non loin de la Mecque, et dans laquelle il faut bien évidemment reconnaître l'*Alilat* d'Hérodote; *Monat*, adorée à Codayd, entre la Mecque et Yathrib, et dont nous avons l'image dans un bas-relief égyptien de l'île de Philæ, avec le titre de « dame de l'Arabie » ; *Al-Ozza*, objet d'un culte à Nakhla, près de la Mecque; *Yagouth*, dieu des Benou-Madhidj ; *Yauk*, dieu des Benou-Mourâd de la frontière du Yémen; *Sawâha*, déesse dont le temple était à Rohât, dans le Tihâma. Il faut joindre à cette liste les noms de *Akh-as-Samaïn*, signalé dans le Nedjd par le prisme d'Assourbanipal, et de l'*Ourotal* d'Hérodote, dont la forme originale devait être, sans doute, *Our-taâla*, « la lumière suprême », et qui était, suivant toutes les probabilités, adoré non loin des lieux où l'on rendait un culte à *Al-Lât*, que le père de l'histoire lui associe.

III. — Le côté sabéiste était fort développé dans la religion des tribus arabes. *Ourotal*, son nom l'indique, aussi bien que le rapprochement qu'Hérodote fait entre lui et le Dionysos des Grecs, était essentiellement une personnification du Soleil; il en était de même de *Yagouth* et de *Yauk*, de *Sâir* (le feu), divinité spéciale des Anaza, l'une des plus anciennes tribus issues de Maâd. On a vu plus haut que l'astre lui-même, sous le nom de *Schams*, était le dieu dont les reines de Douma exerçaient le suprême sacerdoce ; nous le retrouvons plus tard adoré par les Benou-Temîm, l'une des grandes

tribus maâddiques du Nedjd, sous le nom de *Schams-as-sama*, qui rappelle, dans une certaine mesure, le *Akh-as-Samaïn* dont le prisme d'Assourbanipal place le culte vers les mêmes lieux. Certaines tribus adoraient la lune, mais on ne nous dit pas si, à l'exemple des Sabéens du Yémen et des Babyloniens, ils la regardaient comme un personnage mâle; d'autres adressaient leurs hommages aux planètes *Zouhal* (Saturne), *Al-Moschtari* (Jupiter), *Atared* (Mercure), ou bien aux étoiles *Aldébaran* (l'œil du Taureau), *Souhaïl* (Canope), *Al-Schaarî loboûr* (Sirius), quelques-unes à l'ensemble des légions célestes[1].

Quant à la forme extérieure du culte, à la manière de représenter les divinités, elle était telle qu'on pouvait l'attendre d'un peuple aussi grossier que l'étaient encore les Arabes, et essentiellement fétichiste. L'idolâtrie proprement dite ne s'établit que tard, et avec un certain progrès de culture, dans une grande partie de la péninsule. On sait, par exemple, que ce fut seulement dans les premières années du IIIe siècle de l'ère chrétienne que Amr, fils de Lohay, rapporta de la ville d'Aréopolis ou Ar-Moab à la Mecque, la statue du dieu syrien Hobal, l'exposa aux adorations de ses compatriotes, pour qui une image de ce genre paraissait une merveille, et la fit placer dans la Caâba, qui n'avait jusqu'alors contenu que la fameuse *pierre noire*. On a pourtant vu qu'Assarahaddon parlait des statues divines de la ville de Douma, qu'il avait emportées comme trophées à Ninive, et qu'il rendit ensuite aux prières de la population. L'une de ces statues était bien évidemment celle de *Schams*; une autre devait être celle de *Wadd* (Amour), que des témoignages postérieurs nous présentent comme le dieu principal de Daumat-al-Djandal, le

1. Coran, sour. XLI, v. 37.

Douma de la Bible, le Ad-Doumou des textes cunéiformes. Nous savons aussi que, dès une époque fort ancienne, on représentait *Sawâha* sous la figure d'une femme, *Yagouth* sous celle d'un lion, et *Yauk* sous celle d'un cheval; mais ces trois divinités appartenaient à des tribus touchant au Yémen, qui devaient subir l'influence de ses usages.

Le plus souvent les Arabes adressaient leurs adorations à des arbres sacrés, comme la fameuse épine (*Spina ægyptiaca*) qui était l'objet d'un culte à Nakhla, et autour de laquelle on avait construit un temple, ou comme le fameux dattier *Dhat-anvat* dans le voisinage de la Mecque. Ils honoraient aussi des pierres sacrées, pour la plupart sans doute d'origine aérolithique, analogues aux *bétyles* syriens. Telle était la fameuse pierre noire de la Caâba, que l'on disait descendue du ciel et dont Mahomet lui-même a consacré de nouveau le culte en fondant l'islamisme. La déesse *Al-Lât* de Tayf était également une simple pierre brute, ainsi que *Monât* dans son sanctuaire de Codayd. Dans la vallée de Mina, où se passait dès lors un des actes principaux du pèlerinage de la Mecque, se dressaient sept pierres sacrées, dont trois subsistent encore aujourd'hui. Ce sont également des bétyles que les sept pierres entre lesquelles Hérodote dit que les Arabes de son temps prêtaient leurs serments pour leur donner un caractère plus solennel et plus saint. Le nombre des pierres sacrées, dans ces deux exemples, est important à noter, car c'est celui des planètes; il prouve que le culte des bétyles avait chez les Arabes antiques une liaison étroite avec le côté sidéral et planétaire de la religion. Il en était de même dans le bassin de l'Euphrate et dans la Syrie; les Chaldéens d'Erech avaient, eux aussi, leur « temple des sept pierres noires, » dont nous parlent les inscriptions cunéiformes.

IV. — Après les dieux que nous venons de citer et qui n'étaient que des dédoublements, des localisations de l'être divin supérieur et absolu, *Allah*, les Arabes admettaient, à une échelle inférieure d'émanations, des légions innombrables d'esprits secondaires, que les écrivains musulmans ont comparés aux anges, mais auxquels on attribuait le sexe féminin et qu'on appelait *Benat-Allah*, « filles de Dieu. » Ils croyaient aussi à l'existence de génies, *Djinn*, auxquels les hommes pouvaient commander par le pouvoir de la magie, *sihr*, et à celle d'esprits malfaisants, pareils aux ogres de nos superstitions populaires, *ghoûl.*

La divination, *kehâna*, était en grand honneur chez les Arabes. Elle s'opérait en général dans les temples, en présence de la divinité, et de la manière suivante. On prenait sept flèches sans pointe, *kidâh* ou *azlâm*, chacune teinte d'une couleur différente ou portant une marque particulière, on les mêlait dans un sac et celle qu'on en tirait, par sa couleur ou par sa marque, qu'interprétait un devin, était censée fournir l'oracle céleste.

V. — Les idées des Arabes païens des âges antiques sur le sort de l'âme après le trépas étaient très-grossières et très-peu développées. « Les uns pensaient que tout était fini pour l'homme quand la mort l'avait retranché de ce monde; d'autres croyaient à la résurrection et à une autre vie. Ceux-ci, lorsqu'ils avaient perdu un de leurs parents ou amis, égorgeaient sur sa tombe une chamelle, ou l'y attachaient et la laissaient périr de faim, dans la persuasion qu'elle renaîtrait avec lui, et lui servirait de monture quand il irait se présenter au jugement d'Allah. Selon eux, l'âme, en se séparant du corps, s'envolait sous la forme d'un oiseau qu'ils nommaient *hâma* ou *sada*, espèce de chouette qui ne cessait de voltiger auprès de la tombe du défunt en poussant

des cris plaintifs, et lui apportait des nouvelles de ce que faisaient ses enfants. Si l'individu avait été victime d'un meurtre, l'oiseau criait : *Escoûni*, « donnez-moi à boire, » et continuait de faire entendre ce mot jusqu'à ce que les parents du mort l'eussent vengé en versant le sang du meurtrier. » (CAUSSIN DE PERCEVAL.)

VI. — Chaque tribu avait ses devins, *kahin*, et ses devineresses, *arrâfa*. Certaines familles possédaient par droit héréditaire le privilége de l'intendance et du service de tel ou tel temple, et y exerçaient des fonctions analogues à celles des *néocores* chez les Grecs. Mais il n'y avait pas de sacerdoce constitué, jouissant du droit exclusif de célébrer les sacrifices et les cérémonies du culte. C'était le chef de famille qui dans les occasions solennelles remplissait pour les siens le rôle de prêtre et de sacrificateur. On ignore si les Arabes proprement dits connaissaient, comme les Sabéens du midi de la péninsule, des obligations de prières régulières à certains moments de la journée. Mais quand bien même ces obligations auraient existé, les tribus bédouines devaient être fort peu exactes à s'y astreindre, comme elles le sont encore aujourd'hui dans les prières prescrites par la loi mahométane. Dans les temples, le culte rendu par ceux qui les visitaient consistait en deux choses principales, le sacrifice sanglant, offert par les particuliers eux-mêmes, et où les victimes étaient le plus souvent des chameaux; puis les tournées, *tawâf*, autour du sanctuaire, qui se répétaient sept fois en prononçant des invocations réglées à l'avance.

— Le hadj ou pèlerinage de la Mecque.

I. — Nous avons déjà dit quelques mots, dans le chapitre précédent, de l'importance et du développement qu'avaient partout dans le paganisme sémitique les pèlerinages lointains vers tel ou tel temple, à certaines fêtes déterminées. Il y avait plusieurs de ces pèlerinages chez les Arabes du Hedjâz et du Nedjd ; mais le plus célèbre et le plus important de tous était celui qui se dirigeait vers la Caâba de la Mecque. Commun à toutes les parties de la péninsule, au Yémen ou à l'Arabie Pétrée comme au Hedjâz et au Nedjd, aux Sabéens et aux Nabatéens comme aux Arabes proprement dits, Jectanidès ou Ismaélites, il constitua jusqu'à la prédication de l'islamisme, le seul lien national qui unît entre elles les tribus d'origines si diverses qui couvraient le sol de l'Arabie. Le *hadj* ou pèlerinage de la Mecque constitue donc un fait d'une importance capitale dans l'histoire de la péninsule et mérite que nous nous y arrêtions un instant, en lui consacrant un paragraphe spécial.

Un passage tout à fait décisif de Diodore de Sicile [1] montre la Caâba comme étant déjà, du temps de César, le temple le plus universellement vénéré de l'Arabie, et son pèlerinage comme fréquenté également par des gens de toutes les tribus. Mais les traditions arabes, constantes et précises sur ce point, nous font remonter bien plus haut. Dès le temps de l'empire des Djorhom, elles mentionnent le *hadj* comme constitué et réunissant le plus nombreux concours. Ces Djorhom jectanides sont

1. III, 42.

signalés comme ayant eu les premiers l'intendance de la Caâba; aussi, nous l'avons déjà dit, paraît-il conforme à la vraisemblance de leur en attribuer la construction, et de penser qu'elle fut à l'origine leur sanctuaire national. A moins, cependant, qu'elle n'eût été peut-être déjà bâtie par les Amâlica, leurs prédécesseurs dans la contrée. La légende arabe actuelle prétend que ce fameux temple fut élevé par Abraham et son fils Ismaël, avec l'aide de l'ange Gabriel. Mahomet a donné à cette légende la consécration de plusieurs chapitres du Coran, et elle est devenue article de foi pour les Musulmans. Dès avant l'islamisme, elle avait cours dans une grande partie de l'Arabie, où elle s'était répandue à mesure que les tribus ismaélites gagnaient du terrain. Mais elle ne paraît pas d'une date bien ancienne, et elle ne saurait se concilier avec ce fait, pourtant incontestable, que ce furent les Djorhom, et non les descendants d'Ismaël, qui furent les premiers, et pendant de longs siècles, en possession de l'intendance de la Caâba.

II. — Ce temple, dont son nom même de « maison carrée » indique la forme, encore aujourd'hui conservée, était fort petit et de la construction la plus grossière. Ce n'est que très-tard qu'il eut une porte avec une serrure; plusieurs fois dans le cours des temps antiques il fut renversé de fond en comble par les torrents que formaient les eaux pluviales. Un écrivain musulman, qui n'accordait pas une foi absolue aux légendes admises par le Coran, Schaharistâni, affirme, d'après d'anciennes traditions, qu'il était d'abord consacré à *Zouhal*, c'est-à-dire à la planète de Saturne. Pendant très-longtemps la seule image divine qu'il renfermât était la célèbre pierre noire, *hadjar-el-aswad,* d'origine aérolithique, encore actuellement l'objet des hommages des musulmans. Le Coran raconte qu'elle fut apportée du ciel

par l'ange Gabriel, et l'on reconnaît ici bien manifestement l'altération systématique d'une de ces légendes sur l'origine céleste et miraculeuse des bétyles, comme on en racontait dans tous les temples de la Syrie où de semblables pierres étaient adorées. Nous avons indiqué tout à l'heure la date où la première idole anthropomorphique, celle de Hobal, fut placée dans la Caâba. Cet exemple fut bientôt suivi; toutes les tribus qui fréquentaient le *hadj* élevèrent dans le sanctuaire ou dans l'enceinte qui l'environnait, les images de leurs divinités propres. La Caâba devint ainsi une sorte de panthéon de l'Arabie, où la Vierge Marie elle-même, tenant son fils sur ses genoux, finit par trouver place. En outre, on éleva sur le toit de l'édifice 360 statues, autant qu'il y avait de jours dans l'année, ce qui prouve bien le caractère sidéral et astronomique du culte qui rassemblait depuis les temps les plus reculés les Arabes à la Mecque.

La vénération qui s'attachait à la Caâba elle-même et à tout le sol environnant était si grande, que pendant bien des siècles on n'osa pas prendre de demeures fixes, ni construire de maisons dans le voisinage de ce sanctuaire. On passait la journée à la Mecque, c'est-à-dire dans la circonscription du terrain particulièrement sacré, mais le soir on s'éloignait par respect. Au ve siècle de notre ère seulement, Cossay, fondateur de la puissance de la tribu des Koreischites, bâtit la ville de la Mecque. Il fut pour cela obligé d'abattre, malgré la répugnance de ses compagnons eux-mêmes, le bois sacré de dattiers que Diodore de Sicile décrit comme environnant le temple.

III. — Le pèlerinage de la Caâba paraît avoir été toujours fixé, comme il l'est encore actuellement, au dixième jour du douzième mois de l'année. Le calendrier étant exclusivement lunaire, comme nous l'avons dit

tout à l'heure, cette époque avançait tous les ans de onze jours et parcourait successivement toutes les saisons. Le douzième mois, appelé précisément *dhou-l-hidja*, « mois du pèlerinage, » devint de bonne heure un mois sacré, pendant lequel les luttes de tribus à tribus étaient suspendues. C'était une espèce de *trêve de Dieu*, sagement instituée chez un peuple avide de guerre, de pillage et de vengeance. Elle contribuait à empêcher les diverses tribus de s'entre-détruire; elle donnait au commerce quelques moments de sécurité et permettait aux pèlerins de satisfaire sans péril leur dévotion. La trêve, souvent violée du reste malgré son caractère religieux, commençait dès le mois précédent, nommé à cause de cela *dhou-l-cadâ*, « mois de l'ouverture. » Ces noms sont demeurés en usage sous le régime de l'islamisme.

Les termes dont se sert Diodore de Sicile nous apprennent que de son temps le *hadj* était seulement quinquennal. Plus tard il devint annuel, et c'est ainsi qu'il était quand Mahomet commença à prêcher sa foi nouvelle. Dans le mélange que ce législateur religieux de l'islam fit des anciennes traditions de sa race, et particulièrement de la Mecque, sa ville natale, avec des données juives et chrétiennes, mélange d'où sortit la doctrine musulmane, la Caâba devint le sanctuaire principal de son culte, la « maison de Dieu » par excellence, *bayt-Allah*. Le culte de la *pierre noire* lui-même, tout idolâtrique qu'il fût en réalité, fut conservé par Mahomet, qui ne voulait pas rompre complétement sur ce point avec les superstitions dans lesquelles il avait été élevé, mais en même temps expliqué et justifié par des légendes qui essayaient de le concilier avec le monothéisme et la proscription des idoles. L'institution du pèlerinage fut maintenue, régularisée; le *hadj* devient une obligation pour tous les musulmans au moins une fois dans

leur vie. Ses cérémonies, du reste, demeurèrent à peu de choses près les mêmes. Quoique la religion de l'Arabie ait complétement changé, les pèlerins de nos jours font encore à la Mecque ce qu'y faisaient ceux des âges reculés dont les annales sont embrassées dans notre Manuel. Nous allons, du reste, indiquer brièvement en quoi consistaient dès lors les cérémonies du *hadj,* en ayant soin de noter les quelques points, en bien petit nombre, où elles ont été modifiées par Mahomet.

IV. — Le premier acte du *hadj*, en entrant sur le territoire sacré, était la prise de l'*ihram* ou « vêtement saint, » que l'on gardait jusqu'à la fin des cérémonies. Ce vêtement, pour lequel on doit quitter ceux que l'on porte habituellement, consiste aujourd'hui en deux morceaux d'étoffe blanche; l'un enveloppe les reins et l'autre est jeté sur le col et les épaules de manière à laisser une partie du bras droit à découvert. Il est probable que ce costume primitif fut celui que l'on employa depuis les plus anciens temps du pèlerinage.

A la Mecque même, les dévotions des pèlerins consistaient dans la visite des lieux saints ou *omra*, que l'on faisait aussi dans le septième mois de l'année, mois de trêve comme le onzième et le douzième. On appelait alors ce mois *mouharram* ou « mois saint, » nom qui depuis l'islamisme a été transporté au mois qui inaugure l'année. Le pèlerin se rendait d'abord à la Caâba, adorait la pierre noire et la baisait respectueusement, puis faisait autour de l'édifice les sept tournées sacramentelles, *tawâf.* Il allait ensuite faire ses dévotions tout à côté, bien évidemment encore dans l'enceinte du bois de palmiers, aux deux monticules de Safa et de Marwa, où se dressaient originairement deux pierres sacrées, qui furent remplacées, à partir du IIIe siècle de notre ère, par les idoles Asafi et Mayel, l'une en figure

d'homme, l'autre en figure de femme. Les idoles ont actuellement disparu, comme les pierres sacrées, mais les pèlerins musulmans, d'après l'exemple et le précepte de Mahomet, continuent à porter leurs dévotions à Safa et à Marwa. Le Coran, pour expliquer cette conservation des usages païens par le Prophète, prétend que c'est entre ces deux hauteurs que Hagar errait désespérée, courant de l'une à l'autre, lorsque l'ange lui révéla la source qui sauva la vie à son fils Ismaël. Pendant les tournées autour de la Caâba, les pèlerins antiques devaient être entièrement nus, montrant par cet acte symbolique qu'ils se dépouillaient de leurs péchés. Mahomet abolit cette partie de l'usage.

Mais le pèlerinage, alors comme aujourd'hui, ne se bornait pas à la visite au sanctuaire même de la Mecque. L'acte principal et essentiel consistait à se rendre au mont Arafat, montagne sacrée et considérée elle-même comme une divinité, ainsi que l'étaient en Syrie le Casius, l'Hermon et certaines autres montagnes. L'islamisme a conservé la station à l'Arafat, qui est demeurée le point culminant du *hadj*. Cette montagne est sainte, dit le Coran, en l'honneur du souvenir de la réunion d'Adam et d'Eve après une longue séparation. Il y a là bien évidemment la trace d'une ancienne légende mythologique, travestie sous une forme biblique pour être adoptée dans l'islamisme.

Au retour de l'Arafat à la Mecque on se rendait, comme continuent à le faire les hadjis contemporains, dans la vallée de Mina, où étaient sept pierres debout, représentant les sept corps planétaires considérés comme des dieux. Là tout pèlerin jetait au pied de chacune des sept pierres trois cailloux, et cette cérémonie se répétait trois fois en deux jours. Un usage semblable, dicté par un motif symbolique que nous ne pénétrons qu'imparfaitement, existait dans le culte d'un certain nombre de lo-

calités de la Syrie et de la Phénicie; le savant Movers l'a étudié. Lorsque vint Mahomet, il ne laissa subsister que trois des pierres debout de la vallée de Mina, prétendant qu'elles marquaient les trois places où le diable était apparu à Adam. Ayant ainsi réduit le nombre des pierres, il décida que les cailloux que l'on jetterait désormais à chacune d'elles seraient sept, prescription que les pèlerins suivent encore de nos jours et qui a maintenu le nombre total au chiffre sacré de 21 (7×3).

Après la cérémonie du jet des cailloux et avant de revenir faire une dernière fois les *tawâf* à la Caâba, le sacrifice solennel du pèlerinage avait lieu dans la vallée de Mina, car il paraît avoir été défendu dès les temps les plus antiques de verser le sang des victimes dans le bois sacré qui environnait le sanctuaire de la Mecque. Les dernières tournées faites à la « maison divine, » le pèlerin déposait l'*ihram* et pouvait désormais retourner vers sa tribu.

Telles étaient, telles sont encore les cérémonies du *hadj*. Bien que la religion musulmane les ait perpétuées jusque maintenant, elles remontent à la plus haute antiquité, et n'ont subi, comme on vient de le voir, dans le cours des siècles, que de très-légers changements. Sans doute ce culte dut commencer modestement. La Caâba ne fut peut-être à ses débuts que le sanctuaire d'une partie seulement des Djorhom. Tout semble indiquer du moins que pendant longtemps le culte de la pierre noire et du mont Arafat fut particulier à cette nation, que les Djorhom seuls y venaient en pèlerinage. Mais peu à peu la renommée du sanctuaire s'étendit, se répandit, gagna de place en place et pénétra dans les diverses parties de la péninsule. Alors la Caâba devint le centre à la fois national et religieux de tous les Arabes. Il est probable que la puissance politique des Djorhom du VIIIe au Ve siècle avant notre ère, et l'extension momentanée de leur

empire sur tout le Hedjâz et le Nedjd, eurent une part considérable à ce résultat. Ce qui est du moins certain c'est qu'il était entièrement produit antérieurement à l'ère chrétienne, et que l'existence du culte commun de la Caâba eut plus tard une influence décisive sur les destinées de l'Arabie.

CHAPITRE IV

L'ARABIE PÉTRÉE.

— Divisions naturelles et populations du pays.

I. — La nature elle-même a divisé l'Arabie Pétrée en trois contrées bien distinctes. La première embrasse le massif montueux du Sinaï, compris entre les deux golfes par lesquels se termine la mer Rouge, puis le vaste désert situé au nord de ces montagnes, entre l'Égypte et la Palestine. La seconde se compose des montagnes qui séparent la pointe méridionale de la mer Morte du golfe Elanitique, entourant la vallée de Pétra, et du massif fort élevé du mont Séir (le Djebel Scherâa de nos jours), qui se dresse à l'orient et forme la frontière du désert. Quant à la troisième division, touchant au Hedjâz septentrional et au Djebel Schefa, elle est constituée par les cantons de la rive orientale du golfe Elanitique, fertiles et montueux, et par le désert qui s'étend de là jusqu'aux pays de Moab et d'Ammon, à l'est du mont Séir; elle présente donc ce caractère de réunir à la fois les terres

propres à l'agriculture et celles où la vie nomade et pastorale est seule possible.

Ces divisions établies par la nature se sont imposées aux hommes et ont exercé une grande influence sur les événements. Elles ont été toujours reproduites par les divisions historiques et politiques des populations du pays.

II. — Les plus anciens habitants dont nous constations l'existence dans l'Arabie Pétrée, au temps de la IIIe et de la IVe dynastie égyptienne, sont les Anou, appartenant à la race de Cham et au même rameau que les Égyptiens, dont plusieurs tribus, nous l'avons déjà dit, avaient été au nombre des éléments primitifs de la population de la vallée du Nil. Ce sont eux que vainquirent Snéfrou et Khoufou, quand ils s'emparèrent des mines de cuivre et y fondèrent de grands établissements.

Plus tard, les Anou se montrent à nous refoulés exclusivement dans l'étroit massif du Sinaï, où ils se mêlent aux colons égyptiens. Dans tout le reste de l'Arabie Pétrée les Amâlica les ont supplantés. Connus des Egyptiens sous le nom de Schasou, dont le sens était exactement celui de Bédouins, les Amâlica s'étendent alors de la frontière d'Egypte à celle du Yémen. Nous avons examiné un peu plus haut la question de leur origine, et nous avons vu qu'ils s'étaient divisés de très-bonne heure en trois branches, les Amalécites proprement dits, les Arcam ou Edomites, sur lesquels la postérité d'Esaü établit sa domination, enfin les Catoûra ou Madianites, dont les descendants d'Abraham et de Céthura devinrent les chefs. La substitution des Amâlica et de leurs différents rameaux aux Anou dans la plus grande partie de l'Arabie Pétrée fut antérieure à la XIIe dynastie égyptienne, car les papyrus hiératiques de Berlin, qui

sont de cette date, mentionnent déjà des Edomites dans la contrée.

Plus tard, comme nous venons de le raconter dans le chapitre précédent, les Amâlica sont chassés du Hedjâz et du Tihâma par les Djorhom jectanides. Dès lors leurs trois rameaux se montrent à nous concentrés dans l'Arabie Pétrée, les Amalécites proprement dits, tenant le désert au nord du Sinaï, les Edomites les montagnes de Pétra et de Séir, les Madianites enfin la contrée à l'est du golfe Elanitique. C'est l'état de choses que dépeignent les récits de la Bible, qui seuls fournissent des renseignements positifs sur l'histoire ancienne de ces populations.

La descendance des vieux Amâlica par l'une ou l'autre de leurs trois branches demeura seule en possession de l'Arabie Pétrée, sans autre mélange d'élément arabe proprement dit, jectanide ou ismaélite, qu'une lente infiltration de quelques tribus isolées, jusqu'à l'arrivée des Azdites ou Ghassanites, émigrés du Yémen, dans le IIIe siècle de l'ère chrétienne. Aussi voyons-nous l'idiome araméen en usage dans ces régions pendant toute l'antiquité, mais avec une teinte d'arabismes qui augmente graduellement avec la marche du temps. L'arabe pur n'y apparaît qu'avec les Ghassanites.



— Les Amalécites.

I. — La plus ancienne mention des Amalécites qui soit faite dans la Bible, a lieu à l'occasion des campagnes de Chodorlahomor. Après avoir vaincu les Réphaïm à Astaroth-Karnaim, puis les Zouzim et les Emim, après avoir ensuite écrasé les Horréens de Thémoud, le conquérant élamite dévasta « toutes les campagnes d'Amalec, » et revint de là attaquer la Pentapole en passant par le ter-

ritoire des Amorrhéens de Hasasoun-Thamar. Il est clair que dans ce récit le mot Amalec est employé avec le sens le plus large que les historiens arabes donnent à celui d'Amâlica, et qu'il désigne toutes les populations qui habitaient depuis le canton de Thémoud jusqu'à la frontière méridionale de la Palestine.

Un peu plus tard, quand Esaü se fut retiré avec sa amille et ses serviteurs dans le mont Séir, un de ses petits-fils, désigné dans la Genèse sous le nom d'Amalec, alla s'établir au milieu des Amalécites, entendus au sens restreint, et paraît y être devenu la souche de leurs rois.

II. — Après l'expulsion des Pasteurs, quand commencèrent les conquêtes des Égyptiens en Asie, le premier peuple qu'ils soumirent fut les Amalécites ou Schasou, car il leur fallait s'assurer la traversée paisible du désert pour communiquer librement avec la Palestine. Amenhotep Ier fut leur vainqueur et ils paraissent être demeurés dans l'obéissance pendant toute la durée de la XVIIIe dynastie. Au milieu des troubles qui suivirent le règne d'Amenhotep IV, Chou-en-Aten, ils se soulevèrent et poussèrent l'audace jusqu'à venir attaquer la ville de Zal ou Héroopolis. Séti Ier, à peine monté sur le trône et avant d'entamer ses grandes expéditions en Asie, marcha contre eux, les battit auprès d'Héroopolis, les rejeta dans le désert, les y poursuivit et les obligea de rentrer dans l'obéissance.

Les Amalécites furent les premiers à s'opposer aux Hébreux sortis d'Égypte, très-probablement, bien que la Bible n'en dise rien, par les ordres du Pharaon, leur suzerain. Josué les défit dans la vallée de Raphidim, et dès lors une haine implacable fut jurée contre eux; Moise les rangea au nombre des populations impies qui devaient être exterminées par les Israélites. Un peu plus

21.

tard, quand les Hébreux, après l'arrêt du ciel qui les condamnait à demeurer quarante ans dans le désert, voulurent, malgré la volonté de leur guide inspiré, tenter de forcer l'entrée du pays de Chanaan par la frontière méridionale et essuyèrent un sanglant échec, les Amalécites étaient unis aux Chananéens pour les combattre.

III. — Pendant toute la période des Juges, nous voyons les Amalécites s'allier aux ennemis d'Israël. Ils étaient, ainsi que les Ammonites, coalisés avec Églon, roi de Moab, quand celui-ci établit sur tout le pays occupé par les Hébreux sa tyrannie, renversée par Aod. Ils prenaient part conjointement avec les Madianites à ces razzias annuelles dont Gédéon délivra sa patrie, et où les tribus de Madian et d'Amalec arrivaient « avec leurs tentes et leurs chameaux en multitude in- « nombrable et dévoraient tout à l'instar des saute- « relles. »

C'est en punition de ces ravages et pour en prévenir à jamais le retour, que Samuel, aussitôt que la constitution du pouvoir royal eut réuni tous les enfants d'Israël en un faisceau politiquement solide et que la puissance militaire de la nouvelle monarchie se fut un peu organisée, Samuel, disons-nous, ordonna à Saül de faire aux Amalécites une guerre d'extermination. A l'occasion de ces faits, la Bible nous fournit quelques renseignements précieux sur eux et leur pays. Leurs tribus étaient alors groupées en un seul faisceau sous un roi, nommé Agag. Bien que menant pour la plupart la vie de nomades pasteurs, ils avaient au centre de leur pays une ville où résidait leur roi; elle était située sur la partie supérieure du torrent qui se jette dans la mer à El-Arisch (la Rhinocorura des anciens), et son emplacement devait correspondre assez exactement au misérable village actuel de

Nakhl. Les débris des Kénites, l'une des plus anciennes populations de la Palestine méridionale, antérieure aux Chananéens, vivaient au milieu d'eux. Saül, ayant pénétré jusque devant les murs de la capitale, parvint à décider les Kénites à se séparer des Amalécites, en invoquant les liens d'alliance qui les unissaient aux Hébreux, depuis qu'une portion des Kénites était venue se fondre dans les tribus d'Israël sous la conduite de Hobab, le beau-frère de Moïse. Le roi d'Israël prit alors « la cité « d'Amalec » et « frappa les Amalécites depuis Havila « jusqu'à Sour, qui est en face de l'Egypte. » Havila, qu'il ne faut pas confondre avec le canton du même nom dans le Yémen, était peut-être l'appellation de la capitale des Amalécites; quant à Sour, jusqu'où Saül porta ses armes, c'est manifestement le port actuel de Tour, situé sur la mer Rouge, à l'occident du Sinaï. Les Amalécites étaient si complétement vaincus qu'il eût été facile de les exterminer entièrement, comme l'avait ordonné Samuel; mais Saül épargna leurs débris et conserva vivant leur roi Agag, fait prisonnier, pour en tirer une rançon. Le lecteur a vu plus haut comment Saül fut châtié de cette désobéissance et comment Samuel mit à mort Agag de ses propres mains.

IV. — Cependant les Amalécites ne se relevèrent pas du désastre qu'ils avaient alors éprouvé. Une de leurs tribus ayant pillé la ville de Siceleg, David, alors exilé, à qui Achis, roi des Philistins de Gath, avait assigné cette ville comme résidence pour lui et pour ses compagnons, marcha contre eux, avec d'autant plus de hâte, que deux de ses femmes, Achinoam et Abigaïl, étaient au nombre des captives enlevées par les nomades. Un guide acheté conduisit la petite troupe de David au campement des Amalécites. La tribu, surprise, fut entièrement passée au fil de l'épée, à l'exception de 400 hommes

qui parvinrent à s'enfuir sur leurs meilleurs dromadaires.

Quand le même David eut été enfin reconnu roi dans tout Israël, un des premiers peuples contre lesquels il fit campagne fut les Amalécites. Il les soumit à son sceptre et les traita si rudement que depuis lors ils disparaissent de la scène de l'histoire. On ne voit plus, à partir de ce moment, dans le désert entre l'Égypte et la Palestine, que des tribus errantes et misérables, sans force, sans lien de cohésion entre elles, au lieu d'une nation puissante et vigoureusement constituée.



— Les Madianites.

I. — Nous avons exposé déjà tout à l'heure l'origine des Madianites ou Catoûra ; nous les avons fait voir habitant d'abord le Hedjâz et le pays autour de la Mecque, puis rejetés dans la partie orientale de l'Arabie Pétrée par les Djorhom jectanides. Nous avons essayé aussi de préciser quel était le territoire occupé par les Madianites, en l'absence d'indications bien claires de la Bible à ce sujet. Il s'étendait, avons-nous dit, depuis la rive orientale du golfe Elanitique, dans les environs duquel saint Jérôme place la ville de Madian, dont les géographes arabes du moyen âge décrivent les ruines, jusqu'à la frontière des pays de Moab et d'Ammon, et ce fut dans les plaines de ce dernier côté qu'un fort ancien roi d'Edom vainquit les Madianites[1]. La masse principale et compacte de la nation habitait du moins le territoire

1. Genes. XXXVI, 35.

ainsi défini, car du temps de l'exil de Moïse, une tribu, détachée du reste du peuple nous ne savons par quelle cause, vivait à l'état nomade dans les environs des monts Horeb et Sinaï; elle était dirigée par le prêtre Jéthro, qui devint le beau-père du législateur des Hébreux.

II.—Nous avons extrêmement peu de renseignements sur l'histoire des Madianites. Quand les Hébreux vinrent camper dans les plaines de la rive orientale du Jourdain, les gens de Madian s'allièrent contre eux aux Moabites. Les deux peuples essayèrent de combattre l'émigration conduite encore par Moïse au moyen des malédictions du divin Balaam et par les séductions voluptueuses du culte de Baal-Phégor. Moïse répondit à ces tentatives par une guerre ouverte contre les Madianites, tandis qu'il recommandait aux Hébreux d'épargner les gens de Moab, en tant que descendants de Lot. Phinéhas, fils du grand-prêtre Eléazar, reçut le commandement d'un corps de douze mille Israélites, mille sans doute par tribu, avec lesquels il pénétra jusqu'au cœur du pays de Madian, faisant sur toute sa route un grand carnage et tuant cinq des principaux chefs.

Environ deux siècles après, dans le livre des Juges, les Madianites nous sont représentés comme un peuple devenu très-puissant, qui fit peser sur les Hébreux, pendant sept ans, le fardeau de la plus dure oppression, et les soumettait aux ravages périodiques que fit cesser Gédéon. Tout ce qui était entré de Madianites sur le territoire d'Israël fut alors exterminé, et jamais, pendant toute leur période républicaine, les Hébreux ne remportèrent un plus éclatant succès. A dater de ce jour les Madianites furent rayés du nombre des nations considérables et indépendantes. Il n'est plus question dans la suite de la tribu de Madian, ni de celle d'Epha, qui

s'en sépara[1], que comme des tribus assez faibles, soumises au roi des Edomites et s'adonnant exclusivement au métier des caravanes, entre la Phénicie ou la Palestine et l'Arabie Méridionale[2].



— Les Edomites.

I. — Les Edomites furent, dès une époque fort ancienne, la principale nation de l'Arabie Pétrée. Parmi les branches issues des Amâlica primitifs, d'après les traditions arabes, ils correspondent à celle des Arcam, et la postérité d'Esaü, comme nous l'avons déjà fait voir, après s'être établie au milieu d'eux, devint la famille dominante et leur fournit leurs chefs. Le centre originaire des Edomites fut le mont Séir, puis ils s'étendirent sur tout le pays appelé des Grecs Gébalène, c'est-à-dire sur la prolongation des montagnes qui va rejoindre au nord le pays de Moab, sur la vallée d'Arabah, et les hauteurs qui la bordent. Ils eurent de très-bonne heure un certain nombre de villes sur leur territoire.

II. — Le XXXVIe chapitre de la Genèse nous fournit d'amples renseignements sur la période la plus reculée de l'histoire des Edomites. Nous y voyons qu'ils furent d'abord divisés en dix tribus, dont chacune avait un chef appelé *allouph* et descendant d'Esaü. La plus importante de ces tribus était celle de Théman, renommée par sa sagesse, qui joue un grand rôle dans le livre de

1. Genes. XXV, 4.
2. Isaïe, LX, 6.

Job. Un des principaux interlocuteurs du patriarche de la terre de Hus y est donné comme Thémanite. Un peu plus tard, les divisions des tribus se modifièrent, car après l'énumération que nous avons reproduite au chapitre Ier du présent livre, on en trouve, à quelques versets de distance dans le texte sacré, une seconde, qui compte onze chefs de tribus faisant souche d'*allouph* : Thamna, Alva, Jetheth, Oolibama, Ela, Phinon, Kenez, Théman, Mabsar, Magdiel et Hiram.

Les Edomites de la Gébalène reconnurent de bonne heure les inconvénients de la division des tribus et adoptèrent le système de la monarchie élective, tandis que ceux du mont Séir conservaient leur organisation patriarcale. La Genèse nous a conservé la liste des rois de la Gébalène, sans doute jusqu'au temps de Moïse; on est du moins porté à le supposer, malgré l'interpolation dans cet endroit d'une phrase qui n'a pu être ajoutée qu'après l'établissement de la royauté dans Israël. La liste comprend huit noms seulement, et ainsi ne nous ferait pas remonter à plus de deux siècles avant l'Exode. En tous cas, la royauté de la Gébalène était certainement antérieure à cet événement, car les livres saints nous racontent que les Edomites du mont Séir, encore constitués en tribus, accordèrent aux Hébreux le passage [1], tandis que le *roi d'Edom,* c'est-à-dire celui des Edomites de la Gébalène, le leur refusa [2], ce qui força Moïse à prendre la lisière du désert et à contourner le pays de Moab pour arriver sur le Jourdain.

Les huit rois électifs d'Edom mentionnés par la Bible sont, dans leur ordre de succession : Béla, fils de Béor, de la ville de Dinhaba; Jobab, fils de Zérach, de la ville de Bosra, qu'il ne faut pas confondre avec la grande

1. Deuteron. II, 4 et 29.
2. Numer. XX, 18.

ville du même nom dans le Hauran et qui doit être sans doute assimilée au village actuel de Bosséirah, dans le Djebâl, où le voyageur Burckhardt signale de grandes ruines; Chusam, du canton de Théman; Hadad, fils de Bédad, de la ville d'Avith; « ce fut lui qui battit les Madianites dans les plaines de Moab; » Schemlah, de la ville de Masrekah; Saül, de la ville de Rohoboth; Baal-Chanan, fils d'Acbor; enfin Hadar, de la ville de Pau. Cette liste, on le voit, nous fait connaître les plus anciennes villes des Edomites de la Gébalène, en même temps que leurs princes.

Plus tard la royauté devint héréditaire et son pouvoir s'étendit à toutes les fractions du peuple d'Edom, et même, après Gédéon, aux débris de la nation madianite.

III. — A partir de l'établissement des Hébreux dans la Terre Promise, nous voyons les Edomites à chaque instant en guerre avec eux, comme les autres peuples voisins. Pourtant ils n'eurent qu'une part secondaire dans les entreprises hostiles à la nationalité israélite qui remplirent toute la période des Juges ou Suffètes. Saül combattit avec succès les gens d'Edom; sous David, les généraux Joab et Abisaï les soumirent complétement, et David plaça des garnisons dans leurs villes. Ce fut dans leurs ports d'Elath et d'Aziongaber que furent équipées les flottes envoyées à frais communs dans l'Inde par Hiram et Salomon. A la fin du règne de ce dernier prince, Hadad, rejeton de l'ancienne maison royale des Edomites, qui avait été arraché dans son enfance aux massacres impitoyables exécutés par les ordres de Joab et qui avait grandi à la cour égyptienne de Tanis, excita un soulèvement grave, qui donna beaucoup de peine à Salomon, mais finit par échouer.

Après le schisme des Dix tribus, les Edomites restèrent dépendants des rois de Juda. Sous Josaphat encore, ils

n'avaient pas de rois nationaux, mais de simples vice-rois envoyés de Jérusalem, et leurs ports de mer sur le golfe Elanitique étaient au pouvoir des Juifs. Le vice-roi d'Edom, contemporain de Josaphat, eut une part considérable à la défaite de Misa, roi de Moab, par Josaphat et Joram[1]. Quelques mois après, il est vrai, nous voyons les Moabites parvenir à soulever les Edomites et envahir avec eux le territoire de Juda jusqu'à Engaddi[2]; c'est probablement alors qu'il faut placer l'histoire d'un vice-roi d'Edom brûlé vif par les Moabites, dont parle le prophète Amos[3]. Mais Moabites et Edomites furent taillés en pièces par Josaphat.

Au temps de Joram, enfin, profitant de la décadence qui commençait à se manifester dans le royaume de Juda, les Edomites se rendirent indépendants et recommencèrent à avoir des rois nationaux. Amasias les vainquit dans une grande bataille à la Vallée des Salines et s'empara de la ville de Séla, plus tard appelée des Grecs Pétra, qui était devenue la capitale de la nouvelle monarchie édomite comme Bosra avait été celle de la première. Le roi de Juda essaya alors, en signe de conquête, d'imposer à Séla le nom nouveau de Joctheël. Mais les gens d'Edom reconquirent bientôt leur pleine indépendance sous Achaz, grâce à l'appui de Rasin, roi de Damas, et de Phacée, roi d'Israël, alors en guerre avec ce prince; une armée syrienne, après avoir traversé tout le territoire de Juda, gagna le pays d'Edom et enleva à Achaz, pour la rendre aux indigènes, la ville importante d'Elath, qui était parvenue à résister à Amasias, mais que son fils Osias avait prise et fortifiée en y plaçant une garnison juive; enfin, prenant l'offensive à leur tour, ils

1. II Reg. III, 9 et 26.
2. II Chronic. XX, 1 et 10.
3. II, 1.

dévastèrent toute la partie méridionale du pays de Juda.

Le royaume d'Edom se trouva ainsi reconstitué d'une manière définitive, comprenant le mont Séir, la Gébalène, l'ancien pays de Madian et toute la région jusqu'à la Leucé Comé des Grecs, Hawara de nos jours, sur les bords de la mer Rouge, à la lisière du Hedjâz. Mais c'est précisément aussi à partir de ce moment qu'il cesse d'être question des Edomites dans l'histoire des rois de Juda. Le premier roi de leur nouvelle monarchie fut sans doute ce Kadoumalka que le roi d'Assyrie Teglathphalasar II, dans la dix-huitième année de son règne, énumère parmi ses tributaires, à côté d'Achaz, roi de Juda. Il eut pour successeur immédiat Molochram, que Sennachérib trouva sur le trône quand il fit son expédition de Syrie.



— Les Nabatéens.

I. — Nous touchons ici au fait le plus obscur encore de l'histoire de l'Arabie Pétrée. Vers le VIIe siècle avant l'ère chrétienne, le nom des Edomites disparaît tout à coup et ne se rencontre plus que chez quelques-uns des prophètes d'Israël, qui s'en servent en continuant une ancienne tradition. A la place se montre le nom des Nabatéens dont jusqu'alors il n'avait jamais été question. Et pourtant ces noms de Nabatéens et d'Edomites désignent indubitablement le même peuple, habitant les mêmes lieux, possédant exactement le même empire, avec les mêmes limites et la même capitale, Séla.

D'où put provenir son changement d'appellation? Suivant toutes les vraisemblances, d'une révolution in-

térieure dont le souvenir n'est pas parvenu jusqu'à nous, d'un changement dans la race royale et dans la tribu dominante. Mais nous ne saurions rien dire de plus, ni surtout rien préciser. Peu de points des annales antiques de l'Orient restent enveloppés d'aussi épaisses ténèbres.

Un fait a été remarqué depuis assez longtemps déjà par l'illustre orientaliste Etienne Quatremère ; c'est que le nom de Nabat ou de Nabatéens se retrouve dans la vallée de l'Euphrate. Il est employé par tous les auteurs syriaques et arabes pour désigner — non, comme le croyait Quatremère, les descendants des antiques chaldéens, — mais les populations araméennes du bas Euphrate, qui, renfermées à l'origine sur la rive droite du fleuve, s'infiltrèrent graduellement, dès une époque fort ancienne, dans la Chaldée, et finirent, vers l'époque de l'ère chrétienne, par y supplanter absolument les indigènes de la race accadienne. Faudrait-il supposer que quelque tribu, on seulement quelque famille puissante de ces Nabatéens des bords de l'Euphrate aurait franchi le désert et serait venue s'établir chez les Edomites, à la monarchie desquels elle aurait imposé son nom en devenant maîtresse du pouvoir ?

Quoi qu'il en soit, la date de la substitution du nom de Nabatéens à celui d'Edomites n'est pas plus possible à fixer d'une manière précise que la cause de cette substitution. La seule chose que nous puissions dire à ce sujet, c'est que sur le prisme d'Assarahaddon (672 av. J.-C.) nous voyons encore figurer parmi les tributaires du monarque assyrien Kadoumouh, roi d'Edom, et à côté de lui un roi particulier, appelé Mousri (l'Egyptien), pour la ville de Maân, située à l'orient du mont Séir, sur la lisière du désert ; au contraire, les monuments d'Assourbanipal (668-648) ne parlent que du « pays des Nabatéens. »

II. — Assourbanipal fut en effet le premier, parmi les conquérants ninivites, qui porta ses armes dans la Nabatène. Si quelques rois d'Edom avaient antérieurement payé tribut à l'Assyrie, c'était le résultat de la terreur que causait cette puissance. Ils avaient prévenu par là l'invasion de leur pays et les ravages qu'elle aurait entraînés. Ces ravages fondirent sur la contrée d'une manière terrible avec Assourbanipal, quand ce monarque, après avoir terminé sa guerre de Susiane, se retourna contre les Arabes, qui s'étaient révoltés pendant la guerre, et voulut aussi châtier les Nabatéens, dont le roi, appelé Mathan, avait suivi cet exemple de révolte et soutenu vivement les Arabes. Séla fut prise, le pays entièrement dévasté, un grand nombre de captifs emmenés en Assyrie. Ce ne furent plus dès lors les liens légers d'une soumission volontaire, ce furent ceux d'une obéissance durement imposée qui rattachèrent les Nabatéens à l'empire de Ninive.

Cet assujettissement plus étroit à la domination assyrienne n'empêcha pas, du reste, les Nabatéens de profiter largement des circonstances qui rétablirent vers la même époque la navigation de la mer Rouge, et amenèrent la plus grande partie du commerce de l'Inde à passer par cette voie nouvelle. Nous avons exposé un peu plus haut, dans le chapitre où nous parlions du Yémen, les principales vicissitudes de ce commerce, dont l'importance n'était pas moindre dans l'antiquité que de nos jours, et principalement les changements qu'il éprouva du VIIe au Ve siècle avant l'ère chrétienne. Nous ne referons donc pas ici cette histoire et nous nous bornerons à rappeler le rôle considérable qu'on y voit tenir aux Nabatéens, comme entrepositaires et comme voituriers de caravanes, précisément dans la période de temps à laquelle nous sommes parvenus et dont nous venons d'indiquer les limites.

III. — Les Nabatéens, dont la prospérité commerciale s'était subitement développée par suite de la politique inaugurée par les rois de la XXVI° dynastie égyptienne et de leurs efforts pour attirer tout le négoce indien dans le golfe Arabique, se trouvaient de cette manière avoir leurs intérêts étroitement liés avec ceux de l'Egypte. Aussi montrèrent-ils un grand empressement à se déclarer en faveur de la politique pharaonique lorsque commença l'écroulement de l'empire assyrien, et que Néchao, profitant des événements, entreprit la conquête de la Syrie jusqu'à l'Euphrate. Survint la bataille de Karkémisch et la retraite des Égyptiens. Quand Nabuchodorossor, en 605, fit pour la première fois avancer son armée jusqu'à la frontière d'Égypte en deux corps, l'un par le pays des Philistins et l'autre par la Pérée, l'Ammonitide et la contrée de Moab, les Nabatéens, dont un des deux corps traversa en partie le territoire, se hâtèrent d'apporter aux pieds du conquérant leur soumission et de lui payer le tribut qu'ils avaient antérieurement fourni à Ninive. Mais en 590, les mêmes Nabatéens eurent l'imprudence de s'associer, avec les Moabites, les Ammonites et les Tyriens, à la révolte de Sédécias, roi de Juda, contre le monarque babylonien, révolte qui fut si fatale à Jérusalem. Depuis cinq ans, les petits rois des diverses parties de la Syrie méridionale tramaient dans ce but une conspiration, à laquelle poussait le pharaon Ouahprahet. Les pays de Moab et d'Ammon, en demandant grâce avant d'avoir combattu, parvinrent à échapper aux conséquences de cette entreprise intempestive. Les Nabatéens, au contraire, en furent durement châtiés, comme les Israélites et les Tyriens. Leur pays et leur capitale furent soumises à des ravages sur lesquels nous ne possédons pas de détails, mais dont quelques phrases de Jérémie laissent entrevoir toute l'étendue, ravages qui, du reste, en frappant un des

principaux entrepôts du commerce entre l'Inde et le bassin de la Méditerranée par l'intermédiaire de l'Arabie méridionale, avaient bien évidemment, comme le siége de Tyr, une connexité directe avec le plan de Nabuchodorossor de changer la direction de ce commerce et de le transporter à Babylone.

Mais quelque durement que le roi chaldéen ait traité les habitants de la Nabatène, leurs épreuves ne furent que passagères, et ils s'en relevèrent rapidement. Il n'y avait pas eu de transportation pour eux comme pour les Israélites. Après la mort de Nabuchodorossor, au milieu des révolutions de palais que Babylone vit se succéder avec tant de rapidité, les grandioses projets commerciaux de Nabuchodorossor furent entièrement négligés, en attendant que les Achéménides achevassent de les rendre définitivement impossibles. Aussi le commerce des Nabatéens et de Séla, leur ville royale, redevint-il en peu de temps aussi florissant et aussi actif qu'il l'avait jamais été auparavant. Il tendit même à grandir au lieu de diminuer, car la décadence désormais complète de Tyr fit de Séla ou Pétra, au lieu d'un simple entrepôt à la sortie du désert qu'elle avait été jusqu'alors, le point d'arrivée des caravanes parties de l'Arabie méridionale et le grand marché des denrées de l'Inde, du Yémen ou du Hadhramaut, d'où partaient d'autres caravanes pour les répandre dans toutes les parties de l'Asie antérieure. Cette prospérité s'accrut encore du temps des rois de Perse, dont les Nabatéens acceptèrent pacifiquement la domination dès que Cyrus eut pris Babylone, et qui leur témoignèrent toujours une grande bienveillance. Alors commença l'âge du plus grand éclat commercial de Pétra et des Nabatéens, qui s'étendit depuis le temps de Cyrus jusqu'à la réduction du pays en province romaine. Etienne Quatremère en a

retracé le plus intéressant tableau dans son célèbre *Mémoire sur les Nabatéens*, imprimé en 1835.

Pendant l'exil des Juifs, une émigration considérable de la population édomite ou nabatéenne s'abattit sur les fertiles campagnes de la Judée méridionale, demeurées sans maîtres. Telle fut l'origine de ces Iduméens de la Palestine, qui un moment possédèrent jusqu'à Hébron, formèrent un État spécial, distinct du royaume nabatéen, et comprenant, avec une partie des anciens territoires de Juda et de Siméon, certains cantons jadis aux Amalécites, furent vaincus et incorporés à la Judée par Jean Hyrcan, et finirent par donner au trône de Jérusalem la dynastie des Hérode.



— Mœurs et religion des Nabatéens.

I. — Les Nabatéens et les Edomites, que nous avons vu n'être qu'un même peuple, étaient pour la plupart nomades et pasteurs, et devaient leur principale richesse aux caravanes qu'ils conduisaient au travers du désert. Cependant ils avaient sur leur territoire un certain nombre de villes permanentes et fortifiées, qui leur servaient de places d'armes en cas d'une attaque étrangère et qui en temps ordinaire remplissaient surtout le rôle d'entrepôts de commerce. Les principales dans l'intérieur des terres étaient Séla ou Pétra, la capitale, Bosra et Oboda; sur le bord de la mer on trouvait les ports importants d'Elath, Aziongaber et Havara, nommée plus tard des Grecs Leucé Comé, habités principalement, du reste, par des négociants et des armateurs étrangers. Le sol de

la Nabatène est peu propice à l'agriculture; aussi d'après tous les témoignages anciens ce peuple paraît ne s'y être presque pas adonné, bien qu'il faille évidemment tenir pour une exagération ce que dit Diodore de Sicile[1] d'une loi qui aurait défendu sous peine de mort chez les Nabatéens la culture des céréales ou de la vigne.

Rien de positif ne nous a été transmis sur les lois et les usages particuliers de ce peuple, dont il ne nous reste qu'un bien petit nombre de monuments écrits, inscriptions ou médailles, et tous postérieurs à l'époque où s'arrête la limite du temps embrassé dans le présent Manuel. Quant à la constitution politique, nous savons que le régime de la tribu en était la base et que chaque tribu avait ses chefs, soumis à l'autorité suprême du roi. Dans les inscriptions nous voyons des individus se qualifier d' « émirs, » d'autres d' « anciens de tribus » et de « cavaliers ; » il en est enfin qui prennent les qualifications de « savants, » « docteurs, » et « poëtes, » ce qui révèle un développement assez notable de culture intellectuelle et littéraire. On sait que ce même développement, uni à la vie nomade, se remarque dans l'Arabie antéislamique.

II. — Les inscriptions sont plus riches en renseignements sur la religion nabatéenne, bien qu'elles ne nous fournissent que des notions encore très-confuses et très-incomplètes. On est cependant en droit, par ce que l'on en sait, d'affirmer qu'elle se rattachait à l'ensemble des religions syro-phéniciennes.

Dans les monuments parvenus jusqu'à nous, on rencontre d'abord le personnage d'*Al* ou *El*, qui dans tous les cultes de la Mésopotamie, de la Syrie, de la Phénicie et de l'Arabie représente toujours la conception la plus

1. XIX, 94.

haute, la plus compréhensive et la plus unitaire de l'être divin ; quelquefois il reçoit des surnoms, sous lesquels il devait, conformément aux habitudes des religions congénères, être considéré comme un personnage distinct ; tel est celui d'*El-Ga*, « le dieu élevé. » A côté de lui nous voyons son dédoublement féminin, sa « manifestation, » sous le nom d'*Alath*.

Baal était aussi connu de la religion nabatéenne, et plutôt encore la notion des différents *Baalim* ; car les inscriptions nous fournissent, à côté du simple nom *Baal*, ceux de *Baal-Samim*, « le Baal des cieux, » comme en Phénicie, et de *Iarhi-Baal*, « le Baal de la lune. » Enfin, comme nom divin commun à d'autres parties de la Syrie, nous relevons encore plusieurs fois dans les inscriptions celui de *Katsiou*, le dieu-aérolithe, et celui d'*Aziz*, « le puissant. »

Mais le principal dieu particulier aux Nabatéens, leur véritable dieu national, qui était antérieurement déjà celui des Edomites, le personnage dont on voit le culte le plus généralement répandu dans la nation et tenant le premier rang, est celui que les écrivains classiques ont appelé *Dusarès*, et dont le nom est écrit sur les monuments originaux *Douschara* ou *Doulschara*. C'était un dieu essentiellement solaire, que les Grecs ont comparé à leur Dionysos. Son nom, d'un caractère manifestement arabe, doit être décomposé en *Dhou-Schara* ou *Dhou-et-Schara*, « le Seigneur du mont Séïr. » Et en effet, il semble que chez les Nabatéens, comme en Phénicie, la plupart des distinctions de personnages divins ont une origine locale. Ce caractère n'ést pas douteux dans *Maân*, dont le nom est celui que porte encore aujourd'hui une localité importante à l'est du Djebel-Scherâa, non plus que dans *Taymi*, « le dieu de Taym, » emprunté à l'Arabie Déserte.

L'origine et la nature véritable d'une partie des per-

sonnages multiples entre lesquels se ramifie l'unité fondamentale de l'être divin dans la religion nabatéenne, ne peuvent pas être déterminés dans l'état actuel de la science, car nous ne connaissons même pas les formes exactes de leurs noms, qui nous sont révélés seulement par des transcriptions grecques ou même par des traductions dans cet idiome. Tels sont les dieux que les textes épigraphiques appellent *Aumou*, *Théandrios*, *Ethaos*, *Athéné Gozmæa*, *Ouabbaiathos*. Plusieurs doivent être les dieux locaux de tribus ou de bourgades. D'autres aussi personnifient peut-être certains corps célestes, car les Nabatéens, comme tous les Arabes, comme les Syriens et les Phéniciens eux-mêmes, inclinaient vers le sabéisme et adoraient les plus éclatants des astres. On a déjà reconnu pour tels deux de leurs dieux, mentionnés dans les inscriptions du Sinaï, *Ta* et *Dariah*, « la brillante; » ce dernier personnage paraît correspondre à la planète de Vénus.

Les Nabatéens avaient un sacerdoce constitué, dont les ministres portaient le titre de *Kahîn* et étaient sans doute devins en même temps que prêtres, comme ceux des tribus arabes.

L'usage des pèlerinages religieux n'était pas moins développé chez les Nabatéens que chez les autres Araméens et les Arabes. Un savant allemand, M. Tuch [1], a spécialement étudié ceux qu'ils avaient dans leur pays, et dont les siéges se trouvaient tous concentrés dans le massif du Sinaï, très près les uns des autres. Les plus importants étaient à Ouady-Pharân, au Mont Serbâl et surtout à Tor, sur le rivage de la mer Rouge. C'est en profitant du moment d'un de ces pèlerinages solennels,

1. Dans le tome III du Journal de la Société Asiatique allemande.

qu'en 312 av. J.-C., Athénée, général d'Antigone, l'un de ceux qui se disputaient la succession d'Alexandre, s'empara par surprise de la ville de Pétra, délaissée de ses habitants pour la fête[1].

1. Diod. Sic. XIX, 94.